

Mémoire présenté en vue de
l'obtention du diplôme
d'études spécialisées en
anthropologie, UCL
(Belgique)

Session de janvier 2007



Ni filles, ni femmes : ces inclassables fille mères

**Etude menée à Ouahigouya, ville émergente du
Burkina Faso**



Alice LEFEBVRE

Janvier 2007

Ce travail a été réalisé dans le cadre du partenariat entre le Laboratoire Citoyennetés et l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve (UCL), département des sciences politiques et sociales et sous la Direction du Pr. Pierre-Joseph LAURENT et de Jacinthe Mazzocchetti

Référence bibliographique pour citation

LEFEBVRE Alice, 2007, «Ni filles, ni femmes : ces inclassables filles mères, Mémoire de diplôme d'études spécialisées en anthropologie, Louvain-La-Neuve, UCL - Laboratoire Citoyennetés, 85 p.

Tables des matières

Première partie : les filles mères comme sujet d'enquête	- 4 -
1. Description du phénomène.....	- 4 -
2. Déroulement de l'enquête.....	- 5 -
3. Ce que dit la loi.....	- 8 -
Deuxième partie : le récit des filles mères.....	- 10 -
1. Alima : le mariage à tout prix	- 10 -
❖ Relations pré matrimoniales dans un environnement précaire.....	- 11 -
❖ « Yandé » (la honte)	- 13 -
❖ Bilan d'une « vie foutue ».....	- 14 -
❖ Un autre regard sur Alima	- 16 -
2. Viviane Ouedraogo : échapper au mariage forcé	- 17 -
❖ Son histoire : le dégoût des hommes.....	- 17 -
❖ L'histoire de sa fille : la grossesse comme stratégie.....	- 19 -
2. Nicole : la volonté de s'en sortir.....	- 20 -
❖ Nicole et les hommes	- 21 -
❖ Nicole et sa famille	- 25 -
❖ Bilan de la situation et souhaits pour l'avenir	- 26 -
❖ Le mariage.....	- 28 -
❖ Un regard réflexif	- 30 -
3. Ramata : le travail avant tout.....	- 31 -
❖ L'histoire de Ramata.....	- 31 -
❖ L'importance d'avoir un mari.....	- 33 -
❖ Beaucoup de souffrances	- 36 -
4. La parole des jeunes pères.....	- 37 -
Troisième partie : les filles mères et la société	- 39 -
1. Images et perceptions	- 40 -
❖ La perception de l'évolution du nombre de filles mères à Ouahigouya.....	- 40 -
❖ Les causes : la modernité et la pauvreté.....	- 44 -
❖ La sexualité méconnue.....	- 51 -
❖ Idées sur les filles mères.....	- 54 -
❖ La faute à l'éducation ?	- 61 -
❖ L'avortement	- 67 -
2. Les institutions	- 68 -
❖ Les filles mères et l'école.....	- 68 -
❖ Les services sociaux	- 72 -
❖ Les associations.....	- 73 -
❖ En guise de conclusion sur les institutions.....	- 76 -
Conclusion générale	- 78 -
Bibliographie	- 84 -

Première partie : les filles mères comme sujet d'enquête

1. Description du phénomène

L'enquête réalisée dans le cadre de ce travail s'est déroulée à Ouahigouya, capitale de l'ancien royaume du Yatenga, et aujourd'hui la troisième ville du Burkina Faso. Elle est située à 182 km au nord-ouest de Ouagadougou et sa population d'environ 60000 habitants est à majorité musulmane. L'ethnie majoritaire est celle des Mossis, ethnie patrilinéaire gérontocratique. La ville, étalée au bord de la route, est une étape presque obligée sur la route du Mali. Dans cette ville émergente aux repères changeants, nous nous sommes intéressés au cas des filles mères. On appelle filles mères les « mères non mariées, célibataires ».¹ Elles sont très nombreuses à Ouahigouya. Il suffit de s'attarder quelque peu dans la ville pour se rendre compte qu'il ne faut pas chercher longtemps pour en rencontrer. Si elles sont nombreuses, elles ne font néanmoins pas partie de la vie normale, ordonnée et souhaitée par la société. La norme, ce qui est valorisé, c'est le mariage. Traditionnellement, la fille mère n'existe pas, on passe de fille à femme, c'est à dire de fille célibataire, sans enfant, vivant dans la cour de son père, à femme mariée dans la cour de son mari, et qui peut ensuite avoir des enfants. La fille mère n'est ni l'une ni l'autre. Inclassable, elle dérange. Elle représente un désordre qui nécessite une remise en ordre par certains rites traditionnels, décrits plus loin dans ce travail. La situation est plus ou moins perturbatrice de l'ordre social selon que l'auteur présumé de la grossesse reconnaisse celle-ci ou pas, que la fille soit abandonnée par l'auteur de la grossesse ou pas, que les deux géniteurs planifiaient de se marier ou pas, et bien d'autres facteurs. En fonction de ces différents éléments, les filles mères se retrouvent dans des situations de vulnérabilité plus ou moins importante. Traditionnellement, une fille mère est chassée de la cour paternelle car elle ne peut pas y accoucher. Un enfant appartient au lignage de son père et doit donc résider dans sa cour. La fille est gâtée et par là, gâte toute la famille. Elle n'a plus de statut et est donc exclue physiquement.

Selon les divers témoignages recueillis, il semblerait qu'actuellement l'exclusion physique des filles mères ne se fasse plus vraiment. Nous devons bien sûr rester très critiques par rapport à cette dichotomie établie entre les traditions et l'époque actuelle, la réalité étant bien plus complexe, évolutive et nuancée. L'idée qui ressort des témoignages est que ce serait uniquement durant la grossesse que la fille devrait aller vivre chez une tante paternelle. La famille du garçon qui a enceinté la fille devrait donner une somme d'argent à la famille de la jeune fille. Cet argent leur permettrait

¹ *Le petit Robert*, Le Robert, Paris, 1993

d'acheter du dolo,² des poulets, des chèvres pour faire des sacrifices auprès des ancêtres, et par là résorber le désordre engendré par la grossesse hors mariage. Si par la suite la fille ne se mariait pas avec le père de l'enfant, dans la plupart des cas elle pourrait tout de même continuer à vivre chez ses parents. Mais l'absence d'exclusion physique n'empêche pas une autre forme d'exclusion : l'exclusion sociale, surtout au sein de la famille. Toujours selon les témoignages, la fille perdrait son statut, elle n'aurait plus les mêmes droits. Elle serait méprisée et l'objet de reproches incessants. Même après que l'enfant ait quelques années, tant que la fille reste sans mari dans la cour paternelle, la situation d'exclusion se perpétue. Il s'agit du schéma théorique le plus courant. Nous verrons dans la seconde partie des cas concrets, qui par certains aspects s'en approchent, et par d'autres, s'en éloignent.

Serge Kaboré, responsable du service de la santé de l'Action Sociale³ explique :

Les filles mères sont condamnées par la société. Elles veulent avorter pour ne pas avoir de problème. Mais l'enfant n'est pas un jouet. C'est de la prostitution qui ne dit pas son nom. Le problème avec l'entourage, c'est qu'il est encre dans la tête des gens que l'enfant est le produit du mariage. Donc être fille-mère, ce n'est pas normal.

Le calvaire commence à partir de là. Le copain fuit sa responsabilité. Les parents ont tendance à rejeter la fille, qui est un signe qu'on a mal éduqué son enfant. C'est un tabou au niveau de la coutume, ça porte malheur. En matière d'emploi, les filles cherchent à vivre d'elles-mêmes. Au lieu de se ressaisir, il y en a qui continuent, et se prostituent pour avoir à manger. L'accident peut alors revenir. Ou des maladies. Ça peut aggraver leur situation, qui n'était pas facile. C'est de la prostitution pas régulière, mais ça arrive.

2. Déroulement de l'enquête

Le sujet de cette enquête n'étant pas un lieu en particulier, ni une personne ou une institution, nous ne savions pas trop où nous rendre en premier lieu. Nous avons finalement opté pour commencer par faire le tour des diverses institutions, ONG et associations qui pourraient nous éclairer sur le sujet qui nous préoccupait. Et puis rapidement, au cours de discussions avec le voisinage ou des gens rencontrés par hasard, nous avons pu recueillir des témoignages intéressants. Ce sont des personnes de tout âge, hommes ou femmes qui nous racontaient directement leur histoire, ou leur avis sur les filles mères. C'est par cette manière très simple que nous avons rencontré également de nombreuses filles mères, sans trop de difficultés. La situation semble tellement fréquente que tout le monde en connaît au moins une dans sa famille ou dans son quartier.

Munie d'un enregistreur, j'ai essentiellement procédé à des entretiens semi-directifs. Une partie des entretiens a été réalisée avec l'aide précieuse de Tasséré Ouedraogo. Tasséré est un burkinabé né à Ouahigouya, licencié en sociologie. Il nous a énormément aidés dans notre travail. D'une part, il

² Bière à base de mil rouge germé

³ L'Action Sociale est une institution financée par l'Etat burkinabé, qui a pour objectif de venir en aide aux gens en difficulté

tenait le rôle de traducteur dans les situations où l'interviewé ne parlait pas français mais le Mooré, mais surtout, il nous a guidés dans sa ville natale, nous permettant ainsi d'éviter beaucoup de maladresses et de pertes de temps. Son dévouement et sa gentillesse ont sans nul doute énormément facilité l'évolution de nos terrains respectifs.

Le procédé des entretiens permet de retirer des informations très riches et nuancées. Cette méthode convient particulièrement bien pour l'analyse du sens que les acteurs donnent à leurs pratiques et aux événements auxquels ils sont confrontés. Un de nos objectifs étant de recueillir la perceptions des filles mères sur elles-mêmes et leur situation, ainsi que la perception des autres (de tous les âges, des deux sexes...) sur les filles mères, cette méthode nous semblait tout à fait appropriée. Ses avantages sont le degré de profondeur des éléments d'analyse recueillis ainsi que la souplesse du dispositif qui permet de récolter des témoignages en respectant le langage et cadre de référence de l'interlocuteur.

Mais l'entretien présente donc également des inconvénients. La souplesse même de la méthode peut effrayer certains chercheurs assoiffés de directives techniques précises. Nous ne nous considérons pas comme faisant pleinement partie de cette catégorie, mais il était assez déroutant de nous livrer à une telle méthode en apparence si peu contraignante. Disons que cela a été plus surprenant qu'insurmontable. La souplesse de la méthode peut également laisser croire à une complète spontanéité de l'interviewé et à une totale neutralité du chercheur. Or les propos de l'interviewé sont toujours liés à la relation spécifique qui le lie au chercheur et ce dernier ne peut donc les interpréter valablement que s'il les considère comme tels. Une grande prudence et un esprit critique sont donc de mise pour la phase d'interprétation.

D'une part, notre situation de « toubab » fait que nous avons souvent été assimilés à un bailleur de fonds potentiel par les associations que nous avons abordées. Du coup, nous avons bien peur que les responsables d'associations nous aient parlé des filles mères et leurs difficultés en « caressant dans le sens du poil ». Cela illustre les dires de Mondher Kilani⁴, selon qui une des démarches fondamentales de l'anthropologie est le décentrement-distanciation. Cela implique une double distanciation, par rapport à la société étrangère et par rapport à sa propre société, et donc une prise de mesure des différences et ressemblances entre les sociétés. Cette nécessité de distanciation apparaît comme un principe méthodologique universel, et l'est d'autant plus là où il existe un écart entre le dire et le faire, le discours et la pratique. Profitons-en pour mentionner une anecdote : la responsable d'une association, nous voyant intéressés par les filles mères, nous a dit qu'elle organisait chaque semaine des causeries avec un groupe de 50 filles-mères. Mais il semblerait que la causerie à laquelle nous avons assisté la semaine suivante ait été montée de toute pièce pour nous, chaque

⁴ Référence Kilani

participante repartant avec un kilo de riz en récompense de sa présence. Ce genre d'événement fait sourire mais amène à s'interroger sur l'authenticité de tout le reste de nos observations. Pierre-Joseph Laurent,⁵ qui a également été confronté à ce genre de mise en scène à usage du bailleur de fonds, décrit le phénomène : une demande *rusée* revient à une mise en spectacle de l'entente, une invention de ce que peut comprendre l'occident, une invention d'une communication étrange avec le donateur, dans un entre deux mondes flou. La ruse est le temps de l'occasion et de la déroba.

D'autre part, les entretiens réalisés avec les filles mères elles-mêmes ne se sont pas toujours déroulés sans difficulté. Certaines d'entre elles étaient très timides et la technique de l'entretien n'était peut-être pas des plus appropriées. En effet, elles répondaient à nos questions ouvertes par « je ne sais pas » ou un grand silence. En formulant des questions plus (trop ?) dirigées, elles répondaient par oui ou par non, et lorsque nous demandions « pourquoi », elles rétorquaient « parce que » ou « pour rien ». Ce genre de situation nous est arrivé trois ou quatre fois, avec des filles différentes. La première fois nous étions dans de très mauvaises conditions, dans un endroit de passage bruyant. Par la suite nous avons essayé de chaque fois réaliser les entretiens seules, ou uniquement avec Tasséré. Et même dans ces conditions il y a donc eu quelques « mauvais » entretiens. Ce n'est pas très surprenant dans le sens où les thèmes abordés sont très intimes (relation avec les hommes, premières relations sexuelles...) et nous comprenons tout à fait que certaines personnes n'aient pas envie d'en parler, surtout si cela revient à parler de ce qui a provoqué leur situation souvent précaire de fille mère. D'autres également n'avaient toute pression extérieure, alors que celle-ci sentait à plein nez, par les attitudes de la famille ou voisins par rapport à elles. En bref, le fait que le sujet que nous voulions aborder soit considéré comme tabou et honteux par une majeure partie de la société n'a pas facilité la collecte de données, et induit la nécessité d'un esprit très critique lors de la phase d'interprétation. Nous avons parfois eu la sensation que pour certaines filles, parler de leur situation reviendrait à stigmatiser leur situation déjà assez pénible. D'où l'importance, à côté des entretiens, de nos observations personnelles.

Avec d'autres personnes, au contraire, il était presque difficile de pouvoir « en placer une ». Cela illustre une fois de plus que la méthode en anthropologie implique une interaction entre deux êtres humains, et qu'il y a une part de « feeling », quelque chose de totalement subjectif qui fait que le courant passe entre la personne interviewée et le chercheur, qui dépend entre autres du caractère, du vécu et de la personnalité des deux parties. A côté de cela, certains facteurs objectifs interviennent

⁵ Laurent, P-J, *Une association de développement en pays mossi, le don comme ruse*, Paris, Karthala, 1998

également. Je pense par exemple au fait que je sois une fille de 23 ans : un homme de 45 ans aurait sans doute rencontré d'autres difficultés pour aborder ce thème des filles mères.

Pour terminer, il est évident qu'une des faiblesses de notre travail de terrain est sa courte durée (quatre semaines). Tous les auteurs adeptes de « l'observation participante » diront qu'une présence physique de longue durée sur le terrain est nécessaire pour une observation en profondeur de la réalité.

3. Ce que dit la loi

D'un point de vue purement formel, être mère célibataire n'est pas interdit par la loi étatique. Elles ne sont donc pas rejetées ou punies sur le plan légal. Elles sont même théoriquement soutenues par les textes de loi. En effet, les filles mères qui sont abandonnées par l'auteur de la grossesse peuvent intenter une action en justice pour que le père soit reconnu comme tel par le biais d'une analyse sanguine, et verse donc une sorte de pension alimentaire à la mère et l'enfant. Pour effectuer cette démarche, la jeune fille doit se rendre à l'Action Sociale. L'Action Sociale est une institution financée par l'Etat burkinabé, qui a pour objectif de venir en aide aux gens en difficulté. Cette institution comprend plusieurs services : la justice, la santé, l'AEEMO (action éducative en milieu ouvert, le service de la promotion et de la protection de l'enfant et de l'adolescent, et Yam Latuma (école de couture pour l'insertion des filles).

Justin Hien, directeur de l'Action Sociale de Ouahigouya :

Les filles mères abandonnées par le père de l'enfant ? C'est ce qu'on résout tous les jours ici. On s'entretient avec les deux partenaires. On écoute celle qui porte plainte, on convoque l'autre partie, et il y a confrontation. Généralement, l'homme reconnaît avoir eu des relations sexuelles avec la fille. Quand la fille a plusieurs partenaires, les différents partenaires doivent s'occuper de la grossesse jusqu'à l'accouchement, puis on fait un test de paternité quand l'enfant a six mois. Le vrai père doit rembourser les autres et puis verser une pension à la fille.

Mais nous verrons plus loin que si ce service est théoriquement aisément et gratuitement accessible à tous, en pratique, certains obstacles empêchent bien des jeunes filles d'y avoir recours. Les plus flagrants d'entre ces obstacles sont l'ignorance de l'existence du service et la honte d'exposer ses problèmes en ayant recours à un service public.

Deuxième partie : le récit des filles mères

Dans cette partie, nous donnons la parole à certaines des filles rencontrées. Elles ont en commun d'avoir accouché lorsqu'elles étaient encore relativement jeunes et non mariées. Mais la similitude s'arrête souvent là. Le motif et les conditions de la grossesse, le niveau scolaire, le milieu familial, l'exclusion sociale et familiale, la volonté de s'en sortir, l'ignorance, le niveau de précarité, le sentiment de culpabilité sont autant d'éléments qui diffèrent d'une fille à l'autre. Dans la dernière section la parole est ensuite donnée à des garçons qui sont devenus pères sans être mariés.

1. Alima : le mariage à tout prix

C'est en me promenant dans le quartier où je logeais à Ouahigouya que j'ai rencontré Alima. Le secteur 13 est un des quartiers les plus récents de la ville, un peu en périphérie. Dès notre arrivée, les voisins directs nous ont accueillis et se sont interrogés sur la raison de notre présence à Ouahigouya. Très vite les gens ont su que je m'intéressais au cas des filles mères. Un voisin m'a accompagnée pour faire un tour dans le secteur et m'a mis en contact avec quelques filles du quartier qui ont vécu une grossesse hors mariage. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé l'ampleur du phénomène dans cette petite ville. Il n'y a nullement besoin de chercher pendant des heures pour rencontrer une fille dans cette situation.

Alima ne parle pas français et semble fort timide, mais elle a rapidement accepté de me rencontrer plus tard chez moi. J'ai réalisé cet entretien, avec Tasséré qui traduisait mes questions et les réponses d'Alima.

Alima a 20 ans et sa fille de deux ans s'appelle Safiatou. Alima est née dans le village de Moni, à 15 km de Ouahigouya, et ses parents, cultivateurs, vivent toujours là-bas. Son papa est polygame et la mère d'Alima est sa seconde épouse. Il a sept enfants avec la maman d'Alima et huit avec sa première épouse. La tante d'Alima, la grande sœur de son papa, est venue solliciter ses parents quand elle était petite pour qu'elle vienne vivre avec elle, pour l'aider dans ses travaux ménagers. Suzanne Lallemand⁶ décrit ce genre de déplacement d'enfant à l'intérieur de la concession : « Il est très courant, après le sevrage, de confier l'éducation des fils et des filles du lignage à d'autres femmes que leur génitrice ». Le rôle de génitrice et d'éducatrice n'est donc pas nécessairement assumé par la même personne. La tante a trois filles, toutes les trois mariées (deux en Côte d'Ivoire, une à

⁶ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 189

Bamfora). Alima est arrivée après ces mariages, et n'a donc pas vécu avec ses trois cousines. La tante a quatre coépouses. Alima est arrivée à Ouahigouya avant l'âge de scolarisation mais sa tante ne l'a pas inscrite à l'école car il y avait beaucoup de travaux ménagers à faire. Alima aurait voulu aller à l'école et en a parlé à sa tante, mais celle-ci a refusé. Alima aurait voulu être enseignante. A côté des activités ménagères, Alima portait souvent des assiettes pour vendre des fruits et du zoom-koom (boisson à base de petit mil), au marché et dans la ville.

Suzanne Lallemand⁷ souligne l'aspect économique de ce genre de déplacement d'enfants : « de trois à cinq ans, le jeune agnat participe surtout à titre de consommateur, aux activités de sa nouvelle unité ; de six à neuf, il allège les tâches domestiques de l'un de ses membres – sa mère adoptive - ; au-delà, il s'intègre progressivement à l'équipe de travail du groupe auquel il a été remis, en devient un élément pleinement actif, un producteur .»

❖ Relations pré matrimoniales dans un environnement précaire

La tante parlait souvent des garçons à Alima. Elle lui disait de venir lui présenter son éventuel copain, et de ne pas faire ça dans la clandestinité. Mais elle ne lui a jamais parlé de contraception. Avant, Alima s'imaginait que quand on fréquente un garçon, c'est dans le but de se marier.

Le premier garçon que Alima a rencontré l'a abordée quand elle faisait son commerce. Il l'appelait quand elle vendait ses fruits et du zoom-koom. Elle avait alors 7 ans, et lui 16 ans. C'est avec lui qu'elle a eu pour la première fois des rapports sexuels. La première fois, elle a souffert. Ils sont restés ensemble durant un an mais sa famille ne le savait pas. Le garçon venait souvent devant sa cour, et envoyait des gens pour la chercher. Ce que décrit Alima semble correspondre aux relations prématrimoniales décrites par Suzanne Lallemand.⁸ Ces relations représentent la première occasion d'expression du libre choix personnel d'un partenaire. De l'adolescence au mariage, les jeunes des deux sexes «connaissent une intense période d'activité amoureuse, de quête de partenaire de l'autre sexe».

« Le jeune homme envoie un de ses proches solliciter en sa faveur la personne qu'il a remarquée, (...) »

L'auteur constate que les garçons envoient des femmes comme intermédiaires, car « le relais nécessaire pour atteindre une femme, est une autre femme ». Durant cette période, le garçon et la fille, n'ont pas de relations sexuelles. La fille aura des relations sexuelles avec son futur époux, choisi pour elle.⁹

⁷ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 195

⁸ Ibidem, p 123

⁹ Traditionnellement, le mariage comme fruit du *Rolêndo* est considéré comme possible mais tout de même mal aisé.

« La société mossi ménage à ses jeunes gens et jeunes filles, avant le mariage, un temps de liberté sentimentale ; cependant, certaines limites sont prescrites aux effusions érotiques et affectives entre adolescents qui se sont mutuellement choisis : leurs contacts physiques doivent être incomplets ; leur liaison brève, et il faut qu'ils en acceptent d'avance la rupture, extérieure à leur volonté ; enfin, ces pratiques, généralisées, gardent néanmoins toujours un caractère quasi clandestin. »

Bernard Taverne¹⁰ ajoute qu'actuellement, le *roléndo* n'est plus seulement une période d'expérimentation, de découverte des relations sentimentales, mais correspond également le plus souvent à l'entrée dans la sexualité.

Ce garçon qu'a connu Alima fréquentait l'école à Ouahigouya. Puis son père est mort et son frère l'a emmené à Ouaga. Après son départ, ils ont continué à s'envoyer des nouvelles, puis à un moment, il a arrêté. Elle croyait qu'il allait revenir.

Le deuxième garçon qu'elle a rencontré lui a fait la cour quand elle avait environ 8 ans. Il avait 15 ans et allait à l'école. Elle n'arrivait pas à avoir tout ce qu'elle voulait avec sa tante, ce garçon lui donnait des choses. Elle a eu des relations sexuelles avec lui après trois mois. Elle ne connaissait toujours pas la contraception. « *C'est souvent comme ça chez les jeunes, on peut tomber enceinte, ça peut arriver à tout le monde* ». Elle connaissait la famille du garçon, mais sa famille à elle ne le connaissait pas. La tante a connu le garçon après deux mois, et lui a demandé de quitter sa nièce. Elle pensait qu'il voulait juste s'amuser. Le garçon lui a dit qu'il comptait l'épouser un jour.

Ça fait trois ans qu'il est enseignant. C'est après son admission au concours qu'elle est tombée enceinte (au Burkina Faso les postes de fonctionnaires s'obtiennent par concours). Il n'y a pas eu de fiançailles, et ils habitaient toujours chacun dans une cour différente : elle chez sa tante, et lui chez un tuteur. Selon Alima, avant la grossesse, entre eux deux, *la relation était très bien, les relations étaient bonnes*. C'est la tante qui lui a annoncé la grossesse et il était content, n'a pas contesté et a reconnu être le père. Après cela, la tante a conseillé à Alima d'aller l'annoncer elle-même avec une autre tante paternelle dans la cour du garçon (chez son tuteur). Le garçon a informé la cour de son tuteur que des gens allaient venir. Par rapport aux traditions, le tuteur du garçon a donné 6000 CFA à la cour d'Alima pour acheter du dolo et un coq pour faire un sacrifice pour demander pardon aux ancêtres, vu que la grossesse est survenue hors mariage. « *La grossesse avait un auteur, donc ce n'était pas trop grave, ça adoucit le climat* ». Sinon ça aurait été la *honte* pour elle et sa tante, vis-à-vis des coépouses. Alima est restée chez sa tante durant la grossesse. Les gens ont commencé à critiquer, comme quoi personne n'allait reconnaître la grossesse. On croyait qu'il allait refuser catégoriquement. A ce moment, il suivait encore les études pour devenir enseignant. C'est après l'accouchement, quand il a commencé à travailler que l'écart a commencé. Alima voulait qu'il l'accompagne dans sa cour à elle pour saluer

¹⁰ Taverne, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 512

les gens, mais il a refusé. Il lui a proposé qu'elle y aille avec un ami. Si elle avait accepté, ses parents n'allaient pas être contents car cela confirmerait qu'elle a été abandonnée. Elle y est allée avec quelqu'un d'autre, son grand frère. Ses parents l'ont questionnée et elle a tout raconté. Ses parents, pensaient qu'il était sûrement avec une autre femme. Alima, elle, ne connaît pas la raison de cet écart. Il ne vient plus ici à Ouahigouya. Son poste est à Yako, à 100 km. Il y reste tout le temps, même pendant les vacances. Le tuteur du garçon a dit que s'ils ne se mariaient pas, il rompait les liens avec lui. Actuellement, ni le garçon, ni son tuteur ne donne de l'argent pour entretenir l'enfant.

❖ « Yandé » (la honte)

Dans la première partie, avait été décrit le service offert par l'Action Sociale pour effectuer un test de paternité dans le cas où personne ne veut reconnaître l'enfant. La tante d'Alima voulait convoquer le garçon mais sa mère a préféré ne pas suivre cette procédure, afin d'éviter toute publicité de cette affaire honteuse. Alima n'a donc rien entrepris pour avoir de l'argent. Ses camarades lui disaient de le convoquer, et viennent encore actuellement lui donner des conseils. D'autres filles du quartier l'insultaient, et ternissaient son image.

Alima : Si je l'avais fait, tout le monde en aurait parlé, tout le monde saurait qu'il y a un problème entre le père de mon enfant et moi.

C'est là un obstacle de taille qui empêche bien des filles mères de se faire aider financièrement par le père de leur enfant. Donc, si le service de l'Action sociale est théoriquement accessible à tous, on voit qu'empiriquement les choses ne sont pas aussi évidentes. Le poids du regard des autres surpasse l'avantage financier qu'une telle action aurait pu engendrer. Alima n'est pourtant pas issue d'une famille aisée. Ses parents cultivateurs l'ont très tôt envoyée en ville pour aider sa tante et gagner un peu d'argent en vendant des fruits au marché. Alima semble bien naïve en disant qu'elle a cru que le père de son enfant allait l'épouser, mais cette apparente naïveté cache peut-être autre chose. Une idée assez répandue est que ces (très) jeunes filles qui portent une assiette sur la tête seraient particulièrement vulnérables aux propositions des clients. Livrées à elles-mêmes, personne dans leur cour ne saurait ce qu'elles font de leur journée. Ce qui serait bien sûr la porte ouverte à toutes sortes d'abus. En outre, l'innocence de ces jeunes filles serait accrue par le fait qu'elles ne sont pas scolarisées, et ignorent tout de la contraception. Mais, afin de rester critiques vis-à-vis de ces jugements de valeur, nous sommes en droit de nous interroger : ces jeunes filles vivant dans une situation de grande précarité sont-elles si naïves et innocentes que l'on le laisse entendre ? N'agissent-elles pas en connaissance de cause, mais contraintes par nécessité matérielle ?

❖ Bilan d'une « vie foutue »

Après la naissance, elle était repartie dans son village, où sa maman l'aidait pour l'entretien de l'enfant. Maintenant, elle a décidé de revenir à Ouahigouya pour pouvoir se débrouiller, car il n'y avait pas de possibilité de travail au village. Elle a pu retourner chez sa tante sans problème. Elle continue à vendre des fruits et du zoom-koom au marché, et travaille aussi comme cuisinière depuis quatre mois. Elle est payée et sait s'occuper de l'enfant. Les parents du père n'ont pas vu l'enfant, et ils n'en n'ont pas envie.

Dans le cadre de ce travail, recueillir des témoignages ne revient évidemment pas à forcer les gens à dire la vérité sur ce qui s'est réellement passé. Ce que quelqu'un décide et accepte de dire, et la manière dont il le fait sont eux-mêmes riches en informations. Nous remarquons dans le récit d'Alima qu'un flou subsiste entre ses 8 ans et ses 17 ans. Cela *pourrait* signifier qu'en réalité elle a eu plus de garçons mais qu'elle ne veut pas le dire. Elle a peut-être connu le père de son enfant il n'y a pas si longtemps que ça. Quoiqu'il en soit, ce flou reflète une volonté de ne pas tout dire, et par là une certaine pudeur tout à fait compréhensible.

Je questionne Alima sur les difficultés qu'elle rencontre au vu de sa situation.

Alima : Quand on n'a pas d'enfant, on a plus de temps pour travailler, avoir de l'argent et s'occuper de soi-même. Et c'est difficile de trouver un mari, par rapport aux autres jeunes filles. Les hommes se posent des questions, se demandent pourquoi le père de l'enfant est parti, et s'imaginent que la fille est mauvaise.

Notons que cette notion de « trouver un mari » évoquée par Alima semble en réalité ne pas vraiment avoir de sens dans la société mossi. Dans une société coutumière, une fille ne « trouve » pas de mari, mais prend celui qu'on lui donne. Le mariage et la maternité sont nécessaires pour obtenir un statut d'adulte. Ainsi, Jean Capron et Jean-Marie Kohler¹¹ expliquent :

« Selon le droit coutumier des Mossi, ethnie patrilinéaire gérontocratique, ce sont les doyens de lignage ou d'un segment de lignage (plus récemment les chefs de famille) qui décident des unions. Le mariage est avant tout une alliance entre deux lignages ; aussi les relations matrimoniales relèvent de stratégies sociales et politiques à l'élaboration et à la réalisation desquelles jeunes gens et jeunes femmes ne participent pas ».

Néanmoins, nous verrons que le mariage par consentement mutuel n'est pas impossible dans la société mossi.

¹¹ Capron, J, Kohler, J-M, *Migration de travail et pratique matrimoniale ; introduction, exploitation de l'enquête par sondage*, Ouagadougou, ORSTOM, t.1 : 63 p. T.2 , 1975, p 198

Alima : Dans la cour, on est une surcharge par rapport à la famille.

Les coépouses critiquent sa tante. Alima sent ces critiques, mais on ne lui dit jamais en face. Il y a aussi des tensions entre elle et sa tante : elle lui fait des reproches, pour lui dire de sortir et « chercher un mari ».

Alima ne connaît aucune association qui vient en aide aux filles mères. Elle aurait voulu qu'on l'aide à avoir des moyens pour élever l'enfant, comme une activité qui puisse générer des revenus.

Elle a accouché à l'hôpital, et c'est là qu'on lui a expliqué qu'il fallait vacciner son enfant. Elle se faisait suivre à l'hôpital pendant sa grossesse. Maintenant, à part le préservatif, elle ne connaît pas d'autres moyens de contraception. Mais elle ne se hasarde pas. Elle utilise le préservatif, car elle est consciente des risques et ne veut pas être à nouveau enceinte ou attraper une maladie.

C'est possible que le garçon veuille récupérer sa fille. Si ça arrive maintenant, elle refusera. Comme elle est petite, elle préfère la garder près d'elle. Mais plus tard si elle se marie, elle négociera pour que son époux accepte l'enfant. S'il refuse elle amènera l'enfant à sa mère, qui acceptera sûrement.

Doris Bonnet¹² souligne l'importance du lieu de résidence de l'enfant dans la société traditionnelle mossi, qui est patrilinéaire :

« L'enfant, qui est la propriété du lignage du mari, alors que son épouse y est considérée comme une étrangère, serait le receveur d'un principe vital transmis en ligne agnatique *via* son père. (...) L'enfant adultérin est jugé comme un « bâtard » car il ne possède pas en lui les caractères du patrilignage transmis par l'homme. »

Bernard Taverne¹³ ajoute que « Lorsque survient une grossesse adultérine, on demande le plus souvent « d'aller remettre l'enfant là où elle l'a trouvé » sitôt après la naissance, c'est-à-dire de le donner au père biologique »

Ces deux auteurs ne discutent pas de la situation des filles mères mais du cas où une femme mariée a un enfant d'un autre homme, mais la discussion montre que, traditionnellement, il est important qu'un enfant, né hors du contexte d'une union matrimoniale, réside dans la cour de son père biologique.

Alima termine son récit en disant qu'elle souffre d'être sans mari, avec un enfant à charge de sa famille. Cet enfant, ça a changé le cour de sa vie. Elle conseille aux jeunes filles de ne pas avoir d'enfant avant le mariage.

¹² Bonnet, D, Corps biologique, corps social. Procréation et maladies de l'enfant en pays mossi, Burkina Faso, Paris, ORSTOM, coll. « Mémoires » n°110, 1988

¹³ Taverne, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p511

Ca fait moins d'un mois qu'elle a entamé une relation avec un autre homme. Elle l'a informé qu'elle était maman. Ce garçon est un jeune militaire et n'est pas marié. Désormais, Alima a peur des hommes, mais à long terme, elle pense se marier. A l'avenir, elle pense travailler, faire autre chose que maintenant, car ce n'est pas assez payé. Elle ne sait pas quoi, mais l'essentiel c'est d'avoir un foyer. Elle veut avoir cinq enfants. Je la questionne sur le profil de son mari idéal. Elle répond que l'essentiel, c'est qu'il ait une activité qui puisse nourrir le foyer. Je lui demande si elle est prête à accepter un mari violent, vilain, vieux, ou polygame... Et elle répond que oui. *Pour réussir dans la vie, il faut un mari et une activité.*

Actuellement Alima se trouve dans une mauvaise posture pour envisager le mariage, qui est pourtant une institution idéalisée, et presque obligatoire dans la société Mossi. Alima, avec son enfant, va avoir plus de difficultés qu'une autre à réaliser ce souhait, qui la rapprocherait de la norme. Car pour le moment, où est-elle ? Qui est-elle ? Ni fille, ni femme, elle est anormale, inclassable. Cet entre-deux inconfortable lui pèse, et pèse aussi sur sa famille, qui, à son tour, lui fait ressentir et renforce ainsi son malaise. Pour échapper à ce malaise, seul le mariage est envisageable, avec n'importe quel homme. S'il le faut, Alima laissera sa fille à sa mère pour accéder au mariage. Pessimiste, Alima souhaite se marier, mais voit cela comme un moindre mal pour son avenir, sa vie étant de toute façon « foutue ».

❖ Un autre regard sur Alima

Patricia Daboné, une veuve d'environ 45 ans, habite aussi dans le secteur 13. Alima se rend quotidiennement chez elle pour cuisiner et faire le ménage. Patricia Daboné est venue spontanément à ma rencontre, mais surtout dans le but de me parler de son association qui vient en aide aux veuves. Elle m'a néanmoins également exposé son avis sur Alima et sa grossesse non désirée.

- *Patricia Daboné : Quand elles sont délaissées par leurs fiancés, les filles mères ont des problèmes psychologiques. Par exemple, Alima qui est chez moi, elle ne voulait plus s'habiller correctement, elle ne voulait plus se coiffer. Et je lui ai dit, regarde, moi je suis une vieille femme, et je m'habille, je me coiffe. Il faut que tu t'habilles bien, te douches bien, tu te coiffes bien, pour qu'une autre personne te voie et ait envie de toi. Tu vas rester comme ça parce que ce monsieur t'a abandonnée ? Souvent tu peux la voir, elle va s'asseoir au coin de la maison, et elle ne parle à personne. Mais tu dois te reconstruire bien, tu vas devenir folle. Et ta fille va avoir une mère folle. Elles ont des problèmes bein...Moi je la fais venir du village pour qu'elle vienne travailler, et se réintégrer dans la ville. Elle était dans son petit village avec son enfant, et j'ai dit à sa tante de la faire venir. Puisqu'elle avait travaillé chez moi quand elle était jeune fille. A ce moment, chaque soir elle se douchait, elle s'habillait correctement. Maintenant je la vois, elle douche sa fille, elle l'habille, mais elle, elle ne change pas de tenue de toute la journée...Il faut être correcte si tu veux avoir un autre mari, il faut que tu reprennes ce que tu faisais avant...avant que ton homme ne t'ait engrossée... Ses parents sont dans un village. Elle était ici chez sa tante. Et c'est ici chez sa tante qu'elle a été engrossée, par*

un enseignant. Elle, elle n'est pas allée à l'école. Ils sont restés longtemps ensemble. Il l'a emmenée quelque part dans un autre village, et puis il l'a fait revenir, il a dit qu'elle n'était pas belle. Ça c'était après l'enfant, après l'accouchement. Il a dit qu'elle n'était pas belle...et comment il a fait pour se coucher avec toi ? Il couvrait ta tête avec une cagoule avant de faire l'amour ? Et maintenant, après ton accouchement il voit que tu n'es pas belle ! La fin est venue comme ça.

- *Alice : Pourquoi est-elle venue habiter chez sa tante ?*
- *Patricia Daboné : Je ne sais pas...pour travailler, et avoir de l'argent et acheter des plats pour son mariage, ça doit être ça.*

Patricia Daboné évoque ici le *pag teedo*. Pierre-Joseph Laurent¹⁴ explique que « la célébration du mariage consiste dans la préparation, par les agnats de la jeune fille, du *gampeogo* (panier entouré d'un filet à large maille), désigné également par le terme de *pag teedo* (le matériel de la femme). Le *gampeogo* rassemble les ustensiles de cuisine indispensables à la jeune épouse lorsqu'elle aura rejoint la cour de son mari. »

- *Patricia Daboné : Ses parents sont au village, ils sont cultivateurs. La tante est la sœur du papa, elle ne travaille pas, elle est très vieille. Alima est venue travailler chez moi. Elle faisait la cuisine, le ménage, tout. Et à 17 h elle rentrait à la maison, chez sa tante. Je ne sais pas si la tante était au courant qu'elle était avec cet enseignant. Tous les gens pensaient qu'il voulait l'épouser. Après la grossesse il l'a même emmenée, et puis il l'a fait revenir. Maintenant il est reparti vers Yako.*
- *Alice : Pourquoi est-il parti selon vous ?*
- *Patricia Daboné : Pour fuir. S'il restait en ville ici, il pouvait avoir des problèmes avec les parents de la fille, des cousins, des cousines... c'est frustrant que quelqu'un gâche la vie de votre cousine, et pour motif, il dit que... elle n'est pas belle.*

2. Viviane Ouedraogo : échapper au mariage forcé

Viviane Ouedraogo est une femme d'une quarantaine d'années, directrice du centre de formation féminine Yam latuma (école de couture). J'ai voulu la rencontrer pour comprendre le rôle, les objectifs et le fonctionnement du centre, mais au cours de l'entretien, Viviane Ouedraogo m'a révélé quelques tranches de sa vie personnelle.

❖ Son histoire : le dégoût des hommes

Mes deux grandes sœurs ont été données en mariage forcé. Voici comment commence Viviane Ouedraogo pour me raconter son parcours, qu'elle semble vouloir faire passer pour un récit presque « mythique » et sans doute un peu transformé par rapport à la réalité. Une thèse classique défend que

¹⁴ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003, p 156

le mariage par consentement mutuel s'oppose aux formes traditionnelles d'alliance. Un débat existe à ce sujet. Michel Izard¹⁵ a montré que les mariages par consentement mutuel existent depuis longtemps dans la société mossis, sous la forme de l'enlèvement de la jeune fille.

Viviane Ouedraogo : Moi je n'ai jamais connu mon papa. J'ai voulu être religieuse pour échapper au mariage forcé. Mais à ce moment-là ma mère a eu des problèmes, elle est devenue folle, donc j'ai dû rester au village un an en plus. Après un an j'ai été refusée comme religieuse, car ils se disaient que pendant cette année j'avais sûrement connu des garçons.

Dans un premier temps, la stratégie de Viviane Ouedraogo pour échapper au mariage forcé était de devenir religieuse. Loin d'être un cas unique, cette pratique est décrite par de nombreux auteurs.¹⁶ Pierre-Joseph Laurent¹⁷ montre en quoi la conversion des jeunes filles « pour se donner au seigneur » représente une fuite du mari coutumier.

« Pour la société mossi, parfois encore aujourd'hui, le mariage protestant était considéré comme le vol d'une fille promise à un mari coutumier (zukri) par un jeune homme des assemblées de Dieu et , inversement, le mariage d'une jeune fille membre de l'Eglise passait nécessairement par sa fuite devant un projet d'alliance coutumière. Aujourd'hui, en milieu rural surtout, les petites communautés protestantes apparaissent encore comme une terre d'asile pour les filles en quête de plus de liberté. Elles y trouvent soutien et protection face aux vellétés d'alliances nourries par leurs paternels et un réconfort devant les rancœurs du lignage du mari coutumier qui s'estime lésé par une promesse d'alliance non tenue. (...) Il s'agit aussi de trouver une protection (tant psychique que physique) à la mesure de la déviance de l'acte posé, par la défense que confère le fait de se donner à un Dieu de puissance plus fort que le plus fort des sorciers (soit ici les autres, c'est-à-dire ceux qui veulent la marier).»

Viviane Ouedraogo, qui n'a pas réussi à fuir dans la conversion religieuse, explique la suite de son parcours.

Viviane Ouedraogo : Je me suis échappée pour aller vivre à Ouaga, chez un homme de mon village. Il avait 47 ans, une femme et des filles plus âgées que moi. Je n'avais pas de famille à Ouaga. Je voulais trouver du travail mais mon tuteur m'a dit que je devais travailler pour lui et de rester à la maison. Il a commencé à me faire la cour. Il m'a violée et je suis tombée enceinte. Il m'a demandé d'avorter. Je l'ai fait, mais je suis retombée enceinte. Et cette fois, il ne voulait plus que j'avorte car il voulait me prendre comme deuxième épouse. A ce moment-là je ne connaissais rien de la contraception. Il a fait exprès de me violer à ce moment-là, il savait très bien que c'étaient les bons jours car il savait quand j'avais mes règles.

Viviane Ouedraogo évoque le viol. Nous verrons dans la troisième partie de ce travail que dans certains cas, ce qui est qualifié de viol peut en fait être une sorte de marchandisation de la sexualité. La situation précaire de certaines jeunes filles fait que celles-ci donnent leur corps en échange d'une compensation monétaire ou matérielle. Il est alors légitime de penser que ces relations sexuelles étaient assez fréquentes pour engendrer une grossesse, sans avoir à faire de savants calculs sur le cycle de la jeune fille pour être sûre de sa fécondité.

¹⁵ Izard, M, *Colloque sur les cultures voltaïques*, Sonchamp, 1967 p 183

¹⁶ Kholer,, Lallemand, Laurent

¹⁷ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003, p 115

Viviane Ouedraogo : Un jour il m'a envoyée chercher du sucre et je me suis échappée. J'ai marché toute la nuit, je pleurais. Un homme m'a secourue, et m'a ramenée chez moi au village. Il m'a demandé en mariage et c'est devenu mon mari. J'ai été obligée d'accepter pour échapper au mariage forcé. Je n'avais pas envie de devenir comme mes deux sœurs.

Ce passage est pour le moins étrange : Viviane Ouedraogo dit avoir accepté de se marier avec cet homme qu'elle n'aime pas, pour échapper à un mariage avec un autre homme qu'elle n'aime pas (son mari coutumier). La confusion et l'ambiguïté de ces propos nous amènent à concevoir le caractère relativement construit de ce récit.

Viviane Ouedraogo : J'ai raconté toute l'histoire à mon oncle maternel. Il est allé dire au vieux de me payer des études. C'est ce qu'il a fait, pendant trois ans. J'ai eu un diplôme de comptabilité. Puis je me suis mariée, en 1982. J'ai eu trois enfants, puis mon mari m'a abandonnée. Il me disait que je portais malheur. On s'est séparés en 1991, ça n'allait pas entre nous. Entre-temps j'ai fait les concours de l'Action Sociale, et j'ai réussi. Je me suis occupée seule de mes quatre enfants. Ce n'est pas facile. J'ai voulu me pendre une fois... Et une autre fois j'ai pris des comprimés... Mais il faut se battre ! C'était ma vocation de m'occuper de femmes. Je fais partie des membres fondateurs de beaucoup d'ONG féminines. Je n'ai plus eu de rapports sexuels depuis 14 ans.

Au cours de sa vie, madame Ouedraogo s'est construit une image très négative des hommes, avec qui elle a souvent eu des relations houleuses : orpheline de père, ses oncles qui ont voulu la donner en mariage forcé, son tuteur, beaucoup plus âgé qu'elle, qui l'a « violée » et enceinte, et enfin son mari avec qui « ça n'allait pas ». Depuis lors, elle vit seule et dit ne pas avoir de relation sexuelle et ne pas chercher d'autre homme dans sa vie. Viviane Ouedraogo dit se battre actuellement pour la cause des femmes, et être assez forte pour s'en sortir autrement que par la porte de secours souvent considérée comme unique et inéluctable qu'est le mariage. Ces derniers éléments, qui instituent Viviane Ouedraogo à la tête d'ONG féminines, ressemblent à l'aboutissement d'un récit presque mythique, par rapport auquel nous devons rester critiques.

❖ L'histoire de sa fille : la grossesse comme stratégie

Viviane Ouedraogo : Ma propre fille est fille mère. Elle est à Ouaga. Au début j'ai supporté ça difficilement. Parce que moi je me suis posé plusieurs questions. Je ne comprends pas. J'ai tout fait pour lui expliquer la sexualité. Vu les conseils que je lui ai donnés à la maison, je... Pour pouvoir supporter ça il m'a fallu des mois et des mois. Je la jugeais coupable. Et je me jugeais coupable. Parce que je me disais que peut-être je n'ai pas joué mon rôle de mère, de parent. Parce que il faut reconnaître qu'en Afrique ici, on trouve que parler de sexualité avec les enfants là, c'est une honte. Mais de mon côté, c'est quelque chose que moi j'ai négligé. Moi j'ai donné des cours de sexualité à mes enfants, il y a des documents, qu'on utilise ici pour les filles, moi je les ai utilisés pour mes enfants. J'ai trois filles et un garçon. Et malgré tout ça, elle, elle se laisse aller. Je leur ai dit que s'ils se laissaient aller, en cas de grossesse le garçon pouvait partir, et tu peux rencontrer tel problème avec l'enfant...

Donc vraiment je disais qu'elle était un peu coupable, et moi je me jugeais un peu aussi, car j'étais un peu naïve. Sinon au début le type venait à la maison, il l'a demandée en mariage, et moi je me suis opposée. Je m'y suis opposée parce que nous sommes de religion catholique, et le jeune en question est musulman. Et moi je n'ai pas envie que mon enfant épouse un musulman. Comme elle aussi voulait se marier avec ce jeune, elle a essayé de se faire enceinter, en pensant qu'en apprenant la nouvelle, moi j'allais accepter. C'était une stratégie pour elle. Et pourtant il ne fallait pas car elle était en classe de troisième. Elle faisait le BEPC.¹⁸ Puis elle a échoué le BEPC. Elle a arrêté l'école. Ils sont toujours ensemble. Même pendant les vacances le jeune est venu faire les démarches, pour venir faire les salutations, quoi quoi quoi. Moi je lui ai dit de me laisser le temps de réfléchir. Jusqu'à présent avec mon mari, ça ne passe toujours pas, ils ne se parlent même pas. Il ne veut même pas voir son petit fils là. Moi je lui ai dit, il faut faire pardon.

La fille de Viviane Ouedraogo semble, elle aussi, avoir utilisé une stratégie, mais toute autre que celle de sa mère. Pour arriver à ses fins, elle se serait lancée consciemment et volontairement dans le rôle pourtant peu convoité de fille mère. Cette histoire démentirait l'hypothèse selon laquelle de nombreuses filles mères le sont en grande partie par ignorance et méconnaissance de la sexualité et de la contraception, mais ce cas semble quand même relativement rare. Du moins, c'est le seul cas de grossesse hors mariage dite entièrement *désirée* que nous avons rencontré durant notre enquête.

2. Nicole : la volonté de s'en sortir

Nous avons rencontré Nicole dans un vieux quartier de Ouahigouya. Tous les jours au même endroit, dans la rue contre le mur d'une cour, les mêmes personnes se retrouvent pour discuter en prenant le thé, pendant que de très jeunes enfants de plusieurs familles du quartier jouent ensemble. On y cause de tout et de rien, on se raconte sa journée, on se taquine... Chacun va et vient au gré de ses occupations personnelles. Tantôt seulement deux personnes sont là, tantôt une douzaine. Quand nous sommes arrivés, seuls quelques hommes étaient présents. Nous avons profité de cette occasion pour les questionner sur leur perception des filles mères. Ce n'est que plus tard que des jeunes revenant de l'école, dont Nicole, ont rejoint le groupe. Quand elle a compris de quoi nous discussions, elle nous a sans hésitation avoué qu'elle-même était maman depuis un an et demi, et célibataire. Elle a tout de suite accepté de nous rencontrer pour relater son histoire, en nous demandant néanmoins qu'on soit seules à cette occasion, ce qui ne posait aucun problème technique puisqu'elle parle français. Nicole est loin d'être une timide, mais elle a envie que le récit détaillé de son histoire se déroule dans l'intimité. Le lendemain soir, nous nous installons dans un coin de sa cour. Il commence à faire sombre. Très extravertie, Nicole est rapidement très à l'aise, nous raconte

¹⁸ Brevet d'études du premier cycle

des anecdotes parfois cocasses. Mais elle baisse le ton quand un membre de sa famille passe près de nous.

Nicole, 21 ans, a une fille de 20 mois. Nicole est née à Ouahigouya et vit dans la cour de ses parents, de religion catholique. Son père, monogame (normal vu sa religion), est boulanger et sa mère est « dolotière », c'est-à-dire que deux ou trois fois par semaine, elle se rend à un cabaret du quartier pour y vendre le dolo, une bière de mil (boisson traditionnelle). Unique fille de la famille, Nicole a trois grand frères et trois petits frères. Actuellement elle va toujours à l'école, en troisième. *Je compte continuer jusqu'au bout, ça dépend des moyens.* Elle a accouché pendant les vacances en été, après sa quatrième, et n'a donc pas dû arrêter l'école.

❖ Nicole et les hommes

Nicole explique sa première rencontre avec un garçon. Elle avait environ quinze ans.

- *Nicole : Je fais partie d'un mouvement, c'est un groupe de la vie catholique. Le jour où je l'ai rencontré c'était le jour de notre sortie... C'est un groupe d'enfants, nous on était des responsables. C'est un groupe de la vie catholique. Chaque dimanche on fait une réunion. On relit l'évangile qu'on a fait à la messe. On leur pose des questions sur ça et puis ils répondent. On donne des bonbons ou bien des images, pour les encourager à venir. Des fois on fait des sorties, des camps, pour aller planter des plantes dans les villages. (...) Un jour on est parti pour chercher la place dans un village pour notre sortie. J'étais là avec ma copine Rita. On était envoyées nous deux là pour chercher la place. C'est là qu'on l'a rencontré. Sur la voirie il nous a arrêtées. Ils étaient beaucoup, c'était des militaires. Ils nous ont saluées, nous aussi on les a salués. Il nous a demandé notre adresse, moi je l'ai donnée. Eux aussi ils nous ont donné leurs adresses. Après ça on s'est contactés et tout. On s'est suivis. Moi je l'ai suivi trois ans.*
- *Alice : tes parents savaient que tu étais avec lui ?*
- *Nicole : Oui.*
- *Alice : Il venait souvent ici ?*
- *Nicole : Non, comme ma maman ne voulait pas que suive les garçons, elle ne voulait pas d'eux. Il ne pouvait pas venir ici mais elle savait que j'étais avec.*
- *Alice : Elle te laissait sortir ?*
- *Nicole : Non.*
- *Alice : Tu faisais comment alors ?*
- *Nicole : Dès fois on dit qu'on va étudier et puis on sort (rires). Je disais que j'allais chez des copines.*
- *Alice : Et vous alliez où en fait ?*
- *Nicole : On allait là-bas. Devant leur camp ils ont des maisons qu'ils ont louées. J'allais là avec d'autres copines, qui suivaient aussi un garçon là-bas. On était quatre.*

Nicole dit qu'elle est restée trois ans avec ce militaire, à l'insu de ses parents, sans avoir de relation sexuelle. Ils se sont quittés en 2001 lorsque Nicole a découvert qu'il sortait avec une autre fille. C'est à ce moment-là qu'elle a rencontré un autre homme : *Moi aussi je vais aller suivre celui que je veux. C'est ça que je suis partie suivre le père de mon enfant.* Nicole raconte comment la rencontre s'est déroulée.

- Nicole : Lui c'est en cour de route. On passe devant leur truc pour aller à l'école, sur le goudron, chez les sapeurs. C'est un sapeur pompier. C'était un samedi soir, nous on partait à la messe. On l'a croisé sur le goudron. On a discuté ensemble. Il s'est présenté, moi aussi je me suis présentée. Et après... (rires)
- Alice : Tu étais toute seule ?
- Nicole : Non, avec une copine. Cette copine elle avait un copain là-bas avant que je ne le connaisse le gars-là. C'était un ami de son copain, un sapeur pompier aussi.
- Alice : Comment ça s'est passé ? Il a demandé ton adresse ?
- Nicole : Oui. Il m'appelait, moi aussi je l'appelais. On se suivait...fort fort. Il m'aimait, moi aussi je l'aimais.
- Alice : Il venait ici ?
- Nicole : oui oui
- Alice : Ta maman le connaissait ?
- Nicole : Oui
- Alice : Et elle voulait bien qu'il vienne ?
- Nicole : Non, elle ne voulait pas. Même maintenant elle ne veut pas que quelqu'un me suive.
- Alice : Tu le voyais où ?
- Nicole : Chez lui. Il avait une maison.
- Alice : Il habitait avec ses parents ?
- Nicole : Non non. Ses parents sont à Ouaga.
- Alice : Il habitait avec qui alors ?
- Nicole : Il habitait seul. Des fois il y avait ses amis, ses collègues qui venaient là-bas causer. Au début il venait ici mais il ne rentrait pas, il restait au dehors. Il envoyait un enfant, pour venir m'appeler.¹⁹

La maman de Nicole n'acceptait toujours pas qu'elle sorte avec un garçon. Pour parvenir à ses fins, Nicole utilisait toujours la même ruse, en prétextant aller étudier.

Les enfants viennent dire que c'est une de mes amies là qui me cherche. Si ma maman sait, elle ne va pas accepter que je sorte.

Nicole est sociologiquement très différente d'Alima, dans le sens où cette dernière n'a jamais été scolarisée, et semble être confrontée à une situation de pauvreté beaucoup plus importante, ce qui peut expliquer ses relations sexuelles très précoces, sans doute en contrepartie d'argent ou de nourriture. La relation de Nicole avec les hommes semble moins découler d'une situation d'extrême pauvreté que celle d'Alima.

- **Ce que Nicole sait de la contraception et de la sexualité**

La maman de Nicole ne lui a jamais rien expliqué concernant la contraception. Nicole savait tout de même qu'il y avait un risque de tomber enceinte en ayant des relations sexuelles.

- Alice : Avec le militaire (le premier garçon qu'elle a rencontré), tu prenais des précautions pour ne pas avoir d'enfants ?
- Nicole : Oui

¹⁹ Voir le « Rolêndo », déjà évoqué dans le récit d'Alima.

- Alice : Tu faisais quoi ?
- Nicole : Je ne faisais rien !
- Alice : Tu n'as jamais eu de relations sexuelles avec lui ?
- Nicole : Non
- Alice : Il voulait lui ?
- Nicole : Oui
- Alice : Et toi tu voulais quoi ?
- Nicole : Je refusais
- Alice : Pourquoi ?
- Nicole : Pour ne pas prendre de risque
- Alice : Des risques de quoi ?
- Nicole : De prendre une grossesse !
- Alice : Tu savais que c'était risqué ?
- Nicole : Oui, mais je ne connaissais pas les moyens de contraception, je connaissais juste l'abstinence.

C'est avec le père de son enfant que Nicole a eu pour la première fois des relations sexuelles. L'état de ses connaissances ne s'était toujours pas amélioré, mais le garçon a réussi à la mettre en confiance.

- Alice : Tu allais dormir là-bas ?
- Nicole : Non, je n'ai jamais dormi là-bas. Même s'il fait tard je reviens souvent.
- Alice : C'est avec lui que tu as eu tes premières relations sexuelles ?
- Nicole : Oui.
- Alice : Combien de jours après que vous vous connaissiez ?
- Nicole : Trois mois.
- Alice : Il voulait déjà avant lui ?
- Nicole : Oui
- Alice : Et toi tu disais quoi ?
- Nicole : Moi j'avais peur.
- Alice : Pourquoi ?
- Nicole : Comme je n'ai jamais fait,...
- Alice : Tu avais peur de quoi ?
- Nicole : Que je tombe enceinte.
- Alice : Et avec lui tu prenais des précautions ?
- Nicole : Non.
- Alice : Tu ne savais pas que ça existait ?
- Nicole : Non, je ne savais pas
- Alice : Donc la première fois, c'était sans préservatif, et sans rien d'autre ?
- Nicole : Oui. Je ne prenais rien.
- Alice : Et lui, il savait que c'était risqué ?
- Nicole : Oui. Moi-même je l'ai dit. Je lui ai dit les problèmes de ma famille là aussi.
- Alice : Quelle problème ?
- Nicole : Je lui ai dit que dans ma famille là, je dois pas prendre une grossesse avant que je me marie. Je lui ai tout dit.
- Alice : Et qu'est-ce qu'il a répondu ?
- Nicole : Il dit qu'il n'y a aucun risque. Après, un mois après je n'ai pas vu mes règles. Je suis partie lui dire. Il m'a dit d'aller faire les tests, je suis partie faire. Et puis on m'a donné les résultats.

- Alice : C'est arrivé à la première relation ?
- Nicole : Oui.

C'est seulement en troisième, donc après son accouchement que le sujet de la reproduction a été abordé au cours de SVT (science de la vie et de la terre).

- Alice : Tu crois qu'à l'école ils devraient plus vous expliquer la contraception et tout ça ?
- Nicole : Oui, la troisième, c'est trop tard.

• Quand tout a basculé

A l'annonce de sa grossesse, le copain de Nicole a dit qu'ils allaient prendre les responsabilités ensemble. Il semblerait que les choses aient commencé à mal tourner quand il a eu une autre copine. Nicole était alors enceinte de six mois.

Quand j'étais enceinte au début, il venait chez moi, et on causait bien bien. Et quand il a eu l'autre copine là, à ce moment il a commencé à faire des dégâts. C'est parce qu'il a eu l'autre copine que son ami lui a dit de ne pas reconnaître mon enfant.

Il comptait donner de l'argent à la cour de Nicole pour effectuer les coutumes comme il se doit, mais a changé d'avis, sous l'influence de son ami. C'est un moment très dur pour Nicole qui ne comprend pas.

Son ami lui a dit de ne pas prendre la grossesse, c'est pas pour lui. Moi je n'ai rien dit. J'ai appelé son ami là, je l'ai insulté. Puis il a dit qu'il va me frapper. Je lui ai dit, si tu veux, viens me frapper moi je m'en fous, je dis ce que je veux, ce que j'ai à dire, et ce que je dois dire. Si tu veux, tu n'as qu'à me frapper. J'ai dit toi-même tu étais avec nous, tu nous suivais nous on partait. Pourquoi tu lui dis ça, voilà ce qu'il a fait non, il doit assumer la responsabilité.

Avant j'étais amoureuse de lui, mais depuis le jour où il a dit qu'il ne voulait pas de mon enfant, je le baïssais.

Au lieu d'aller à l'Action Sociale, Nicole a convoqué le garçon devant son chef, à la caserne des sapeurs. Elle avait déjà vu d'autres filles agir de la sorte.

- *Le lieutenant m'a demandé de tout raconter, le début jusqu'aujourd'hui. Je lui ai raconté tout. J'étais avec ma maman, le type aussi était arrêté. Le lieutenant a dit qu'avec tout ce que j'ai dit là c'est clair. Qu'il ne peut pas refuser. Et puis il a dit que même s'il veut refuser, il faut qu'il assume la responsabilité de la grossesse là jusqu'à ce que j'accouche, et l'enfant va gagner six mois et puis on va faire les tests. (...) Et puis ce jour-là quand je l'ai convoqué devant le lieutenant, il a dit que lui il ne savait pas que j'étais comme ça, que je n'avais même pas peur ni honte. J'ai dit dans ces problèmes il n'y a pas peur, il n'y a pas honte. J'ai dit tout ce qu'on a fait du début jusqu'à la fin. J'ai dit il n'y a pas de peur dans ça.*
- Alice : Il croyait que tu n'oserais jamais tout répéter ?
- Nicole : Oui.

Suite à cela, le garçon a donné l'argent permettant de faire les sacrifices coutumiers. Mais Nicole a refusé toute aide financière pendant sa grossesse, et refuse encore maintenant. Les deux mois qui

ont suivi l'accouchement, il était encore à Ouahigouya et Nicole a toujours refusé qu'il touche son enfant. A présent, il est affecté à Ouaga.

Suite à son accouchement, Nicole a également appris que le garçon avait déjà un enfant d'une fille dont il s'est séparé, et que cet enfant vit chez ses parents. Une fois encore, nous ne sommes pas en mesure de vérifier si elle l'a vraiment appris à ce moment-là ou si elle le savait depuis le début.

❖ Nicole et sa famille

Nicole : Quand j'étais petite, ma maman me disait pas de conseils sur les garçons, elle me disait que si j'avais des questions je pouvais lui demander. Parce que dans notre famille, comme je suis la seule fille, je ne dois pas prendre une grossesse. Dans la cour de mon père. Parce que si je prenais une grossesse, on allait me virer. Mais maintenant et avant ce n'est pas la même chose. On a fait la coutume là puis les grands-parents ont dit que je pouvais rester.

Nous constatons une fois encore la souplesse de la coutume, la menace d'exclusion physique de la famille n'ayant pas été appliquée à la lettre. L'exclusion physique sans la société traditionnelle mossi est une sanction ultime, entraînant la « mort sociale » de la personne exclue, déliée de toute forme d'entraide, comme l'explique Bernard Taverne :²⁰

« La personne chassée est considérée n'avoir jamais existé, plus aucune aide ne peut lui être accordée par des membres de son lignage ; elle n'a plus le droit de revenir sur le territoire du lignage sous peine de mort. (...) Le bannissement est une condamnation à mort sociale. Il s'avère presque impossible d'évoquer dans une famille le devenir d'une femme exclue. Au mieux est indiquée la direction du village vers lequel elle est partie ; jamais aucune préoccupation quant à son avenir n'est exprimée ; le rejet familial est total. »

Néanmoins, dans le récit de Nicole ressort clairement qu'elle a été, et est toujours, confrontée à une pression familiale très importante. On l'a vu, la mère de Nicole a toujours été très réticente à ce que sa fille fréquente des garçons, et Nicole y parvenait tout de même par le biais du mensonge.

- *Alice : Et quand tu as découvert que tu étais enceinte, quelle a été la réaction de tes parents ?*
- *Nicole : Ils ont mal réagi.*
- *Alice : c'est-à-dire ?*
- *Nicole : Ils m'ont parlé, insultée, toutes des menaces... moi j'ai subi ici hein.*
- *Alice : Ils disaient quoi par exemple ?*
- *Nicole : Ils disaient que c'est comme ça. C'est les conséquences. J'ai dit que c'est pas ma faute. C'est le destin, ce qui est fait est fait. On peut pas l'effacer.*
- *Alice : Eux ils trouvaient que c'était de ta faute ?*
- *Nicole : Oui. Mais moi je n'ai pas honte, il n'y a pas à avoir honte. C'est pas moi qui a fait, c'est un don de Dieu. Il y a des gens qui avortent. C'est dans ces cas-là la honte.*
- *Alice : Est-ce que encore maintenant tu ressens que ta famille te fait des reproches ?*
- *Nicole : Chaque jour ! Même aujourd'hui on s'est disputés, hier on s'est disputés. Chaque problème c'est ça maintenant.*

²⁰ Taverne, B, *Stratégie de communication et stigmatisation des femmes : lévirat et sida au Burkina Faso*, Sciences Sociales et Santé, Vol.14, n°2, 1996, p 99

- Alice : *Et tes frères ?*
- Nicole : *Eux tous.*
- Alice : *Qu'est-ce qu'ils disent par exemple.*
- Nicole : *Dans toute la famille y a pas une fille qui a accouché si c'est pas moi seule. Que je n'ai même pas quoi quoi quoi...chaque fois ils m'insultent. Moi aussi je lutte, je fais tout ce que je fais pour avoir du boulot, et s'occuper de ma fille. C'est ça le nécessaire. J'en ai marre d'écouter les paroles qui se répètent sans arrêt là. Ce sont des insultes, des reproches.*
- Alice : *On te reproche quoi ?*
- Nicole : *D'avoir accouché l'enfant. Je leur ai dit que c'est pas moi seule qui ai commencé à accoucher, il y en a d'autres qui accouchent là. Deux trois enfants sans se marier.*

La pression familiale est ressentie par Nicole comme étant la difficulté rencontrée la plus importante.

- Nicole : *Je ne veux même pas que un de mes ennemis voit ce que j'ai vu. Parce que c'est pas bon de subir ça*
- Alice : *C'était quoi le pire ?*
- Nicole : *La façon dont on va te maltraiter, on te considère même plus dans la famille. C'est dans la famille que j'ai le plus souffert. Même encore jusqu'à aujourd'hui je souffre.*

La désapprobation familiale constitue une sanction de taille en milieu traditionnel Mossi, comme le souligne Robert Pageard²¹ dans le contexte de l'adultère :

« (...) La seule sanction vraiment efficace de l'adultère de la femme reste (...) la désapprobation de l'épouse infidèle (par sa famille). La femme supporte mal d'être condamnée par sa famille d'origine. »

❖ Bilan de la situation et souhaits pour l'avenir

Nicole semble être une fille de nature optimiste et imperturbable. Mais néanmoins, elle a été très affectée par la tournure inattendue qu'a pris sa vie. Elle éprouve de la rancœur et de la haine envers le père de sa fille, et estime qu'il a profité d'elle. Avant la grossesse, il voulait la présenter à sa famille.

- Nicole : *Mais il disait ça pour profiter de moi. Et ça je dis à mes amis là, faut pas écouter les garçons. « Je t'aime », c'est devenu une chanson pour eux. Chaque fois « je t'aime, je t'aime », mais c'est faux. C'est pas avec le cœur qu'ils disent ça. C'est la bouche. C'est pour profiter de toi. T'avoir sur leur lit seulement.*
- Alice : *Il te flattait ?*
- Nicole : *Il me flattait. S'il me flattait pas, malgré la grossesse, tu n'allais même pas oser me dire d'avorter. Il ne veut pas que j'aie un enfant de lui, c'est pour ça qu'il a dit d'avorter.*

²¹ Pageard, R, *Le droit privé des Mossi. Tradition et évolution*, Ouagadougou/Paris, CVRS/CNRS, T, Recherches Voltaïques n°10-11, 1969, p136-137

« Flatter » semble avoir un sens péjoratif très hypocrite, opposé à « aimer sincèrement ». Nicole relate des disputes violentes qu'elle a eues avec le garçon et sa nouvelle copine. Elle rigole en m'expliquant les insultes qu'elle leur a dites, et comment elle les a poursuivis en lançant des cailloux, car « elle était venue me provoquer ». Ces réactions très impulsives reflètent-elles la souffrance que Nicole essaie de cacher par sa bonne humeur et son énergie permanentes ? En plus de l'injustice de s'être sentie trahie, Nicole ressent une injustice par rapport aux reproches familiaux, car pour elle, elle n'est pas coupable.

C'est sans doute en conséquence de ce sentiment d'injustice que Nicole refuse de s'enfermer dans la culpabilité et la honte, et au contraire se bat sans cesse. D'abord, elle a lutté pour que le père reconnaisse l'enfant, non pas pour obtenir une aide financière mais plutôt dans le but de pouvoir « faire les coutumes » et lui permettre de rester dans sa cour. Pour apaiser complètement les colères familiales, il aurait été opportun pour Nicole d'accepter l'invitation à aller vivre dans la cour du père de son enfant. Elle aurait ainsi laissé sa situation de marginale pour une situation beaucoup plus normalisée et acceptée socialement. Mais elle a refusé cette soumission, préférant conserver sa fierté et entretenir son enfant elle-même.

Il donnait rien ! C'est moi-même qui ai dit que je ne veux pas ! Sa maman même est venue ici pour me ramener chez eux. Quand il était ici, à demander que moi je vienne avec eux, je vais souffrir ! Moi j'ai dit que je ne vais jamais venir chez toi ou c'est moi qui vais souffrir. Sa maman est venue ici pour me ramener, je lui ai dit que je ne pars nulle part. Parce que si moi je suis là-bas, tu ne vas pas accepter de prendre mon enfant, et puis je vais aller à l'école, ou bien. C'est parce que c'est ma maman qui le fait.

Aller vivre là-bas serait probablement synonyme d'être femme au foyer et d'arrêter l'école, ce que Nicole refuse. Dans la mesure du possible, elle souhaite achever l'école jusqu'en classe de terminale, et devenir policière. Actuellement elle gagne un peu d'argent en vendant du dolo avec sa maman.

Je veux avoir un métier en tout cas. Je ne veux pas rester. Je veux avoir des sous pour élever mon enfant.

Si le garçon veut venir récupérer l'enfant plus tard, Nicole refusera. Elle mettra sa fille à l'école elle-même.

- *Alice : Tu crois que son papa va vouloir la récupérer ?*
- *Nicole : Ah, il n'ose pas !*
- *Alice : Tu crois que c'est possible ?*
- *Nicole : Il va essayer mais il n'arrivera jamais à reprendre cet enfant. C'est pas à moi même qu'il a affaire, il a affaire à mes parents.*

La situation est différente de celle d'Alima, qui, elle, est obligée de subvenir aux besoins de son enfant et n'a donc pas d'autre choix que de travailler pour (sur)vivre. Malgré la pression familiale, Nicole bénéficie tout de même d'un soutien de la part de ses parents, qui jusqu'à présent continuent à payer sa scolarité et sa nourriture. Alima, elle, a été en grande partie élevée chez sa tante, et ne peut

pas beaucoup compter sur l'aide financière de ses parents cultivateurs, qui l'ont envoyée chez sa tante dès son plus jeune âge pour gagner de l'argent.

❖ Le mariage

Nicole ne semble pas échapper au désir de mariage, qui représente une institution de la plus haute importance dans la société traditionnelle mossi, permet le passage à l'âge adulte, l'accès à la terre, et l'émancipation de la tutelle des aînés. A ce propos, notons que les relations homme-femme ainsi que le mariage coutumier chez les Mossi sont très différents de nos conceptions occidentales. Bien plus qu'une relation entre deux individus, le mariage est le moyen de former des alliances entre lignages, et se situe donc en plein cœur du politique. Il n'est pas inutile de citer Bernard Taverne²² pour bien saisir l'importance et les enjeux du mariage dans la société traditionnelle mossi.

« Il existe plusieurs modalités de désignation ou de choix du conjoint (don, lévirat, consentement mutuel/rapt, etc.) ; le mariage par don est la forme la plus socialement valorisée. Il existe plusieurs modalités de don (...). Les conséquences pour les conjoints en sont comparables : les jeunes filles sont promises en mariage dès leur enfance, « données » par leur chef de lignage ou leur père à un autre chef de lignage (ou à un chef de famille d'un autre lignage), à qui revient la décision du choix du mari. Le don d'une femme est le plus souvent décrit comme l'aboutissement, parfois seulement une étape de relations privilégiées entretenues entre deux lignages ; ces relations peuvent avoir impliqué des individus sur plusieurs générations. »

Mais contrairement à Alima qui est prête à se marier avec n'importe qui, Nicole rêve de trouver le véritable amour. Malgré une image très négative des hommes en général, elle espère rencontrer celui qui l'aimera pour ce qu'elle est et la demandera en mariage. Nous avons déjà évoqué les caractéristiques sociologiques qui distinguent ces deux jeunes filles : Alima semble être dans une situation beaucoup plus précaire que Nicole. Elle est quotidiennement confrontée à une dure réalité, où les biens de première nécessité viennent à manquer, et où il faut se battre pour pouvoir se nourrir. Nicole est dans l'immédiat moins exposée à la pauvreté, et cette différence peut expliquer les points de vues divergents de Nicole et Alima sur le mariage.

- *Alice : Comment vois-tu ton avenir avec les garçons ? Est-ce que tu as envie de trouver un autre garçon maintenant ?*
- *Nicole : J'ai envie de trouver un autre garçon, mais un garçon qui va me marier. (rires) Celui qui viendra demander ma main c'est celui que je veux ! Si tu veux de moi, tu viens demander à mes parents. S'ils acceptent, on se marie.*
- *Alice : Il faut que tu sois amoureuse de lui quand-même ?*

²² Taverne, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 510

Ni filles, ni femmes : ces inclassables filles mères

- *Nicole : Oui ! Moi je veux savoir de quoi il a l'air. Lui aussi il doit être amoureux de moi, et moi je dois être amoureuse de lui. Et avec le temps on va se connaître bien, avant de se marier.*
- *Alice : tu ne veux pas aller avec n'importe qui ?*
- *Nicole : Non. Regarder sa démarche, lui aussi il va regarder ma démarche. Comme ça on voit avant. Et pas se marier et après on va pouvoir se divorcer...*
- *Alice : Tu veux être sûre que ce soit le bon ?*
- *Nicole : Oui oui.*

L'expression « trouver un garçon » n'est sans doute pas la plus adéquate dans le cadre de la société Mossi, où le choix du conjoint n'est pas uniquement l'affaire des futurs époux mais de leurs lignages respectifs. Certes, le cadre traditionnel est en transformation, mais l'idée du mariage comme alliance entre lignages et non uniquement entre deux individus semble loin d'avoir disparu dans le contexte actuel.

- *Alice : Et qu'est-ce que tu penses des hommes en général ?*
- *Nicole : Les hommes ce sont des escrocs !!! (rires) les hommes ne sont pas biens, ils sont mauvais (rires).*
- *Alice : Tu crois qu'ils sont tous comme ça ?*
- *Nicole : Ah, ils ne sont pas tous comme ça, mais on dit que c'est un seul âne qui mange la farine et ça blanchit les bouches des autres ânes. C'est un proverbe qui dit que c'est une personne qui fait, et puis on dit que tous les hommes ne sont pas bien. Et pour les filles aussi c'est pareil ! Si on dit que elles c'est des putes. C'est une fille ! Non ?*
- *Alice : Et comment est le mari idéal pour toi ?*
- *Nicole : Le mari idéal est un mari qui prend soin de sa femme, qui s'occupe bien d'elle et qui fait tous ses besoins, qui la rend heureuse, satisfaite et qui lui donne tout ce qu'elle a besoin. (...) Mais moi je me marie pas à un vieux, jamais ! Et s'il est musulman, et qu'il me veut, si la personne est bien seulement, ça n'empêche pas.*

Mais plus qu'un idéal, le mariage serait pour Nicole un moyen d'échapper aux reproches permanents de sa famille. De tempérament assez révoltée, Nicole ici est en état constant de soumission. Pour fuir cela, la seule solution est de quitter la cour paternelle, car ici elle sera éternellement en dette envers ses parents et n'a aucun argument pour se défendre.

- *Alice : Tu crois que tu vas te marier ? c'est indispensable ?*
- *Nicole : je veux en tout cas.*
- *Alice : C'est quoi l'avantage ?*
- *Nicole : Si je me marie je serai plus tranquille que maintenant, parce que chez mon mari il n'y aura pas quelqu'un pour me déranger, on ne va rien me reprocher que j'ai accouché un enfant. Parce que le type m'a vu que j'ai accouché et puis il m'a mariée. On va pas me critiquer. Mais quand je suis ici, ils parlent tout ce qu'ils veulent, je ne peux rien dire parce que je suis dans leur cour. Je les laisse parler, je n'ai rien à dire. Parce que tant que tu ne meurs pas, la vie continue.*
- *Alice : Depuis qu'elle est née ça n'a pas du tout diminué ?*
- *Nicole : Non, ça n'a pas diminué. Ils veulent de l'enfant mais ils ne veulent pas de moi.*

Nicole me confie que le militaire, son premier amour, est prêt à reconnaître l'enfant qui n'est pourtant pas de lui.

- *Nicole : Même jusqu'à présent il vient ici, il veut me suivre encore mais mes parents...Moi j'aimerais bien mais, comment je vais faire ? Parce que mes parents n'aiment pas les hommes de tenue (uniforme)... policier, gendarme, pompier, militaire...*
- *Alice : Il serait prêt à reconnaître l'enfant même si ce n'est pas à lui ?*
- *Nicole : Oui il voulait. Mais on ne peut pas prendre un autre sang et le donner à quelqu'un, sinon l'enfant va décéder. Ici, notre coutume là c'est comme ça.*
- *Alice : Ca te dirait de retourner avec lui ?*
- *Nicole : Ca dépend de mes parents. Comme mes parents ne veulent pas de lui, ... Mais ils ne connaissent pas son caractère. Lui en tout cas il est bon. (rires). Mais comme eux ils ne le connaissent pas bien, ils vont croire que lui aussi il est le même que les autres.*
- *Alice : Toi tu pense qu'il est différent ?*
- *Nicole : Oui, en tout cas il est différent.*

On voit que paradoxalement, le mariage comme fuite de la pression familiale dépend de la famille elle-même.

❖ Un regard réflexif

Nicole renonce à considérer sa vie comme un échec.

- *Nicole : Au début je n'étais pas fière, mais maintenant je suis fière de moi. Car j'ai eu une fille qui est belle, tout le monde l'aime... oui, c'est ça le nécessaire. Comme ça moi aussi je pense à elle, y a pas d'autre souci à se faire.*
- *Alice : Tu es contente, ça n'a pas été facile mais...*
- *Nicole : maintenant ça va.*

Mais juste après elle me parle des difficultés avec sa famille. Il semble qu'il est important pour Nicole de se persuader elle-même que « tout va bien », pour pouvoir garder la force et le courage de se battre. Toutefois, elle ne peut nier que sa grossesse a changé le cours de sa vie, et pas forcément positivement.

- *Alice : Tu crois que la grossesse ça a changé ta vie ?*
- *Nicole : Oui ça a changé beaucoup. Parce que avec mes amies, je ne peux plus me comparer à mes amies. Parce que j'ai accouché un enfant. Et mes amies c'est d'autres personnes. Dans notre groupe c'est pas cinq qui a accouché, sinon le reste n'a pas d'enfant. Tu ne peux pas élever ta tête sur les gens parce que toi tu as déjà accouché. Tu ne peux pas parler devant les gens comme ça, il faut que ceux qui n'ont pas accouché, c'est eux qui parlent, et vous vous êtes là en train d'écouter. Vous n'avez rien à dire. Ce n'est pas pareil. Eux sont toujours demoiselles, elles peuvent avoir des copains plus rapidement que nous. Ici à Ouahigouya les filles accouchées on ne les considère pas.*
- *Alice : Les autres filles te le font ressentir ?*
- *Nicole : Oui*
- *Alice : Qu'est-ce qu'elles font ?*

- *Nicole : Il y a des filles là qui sont mes amies. Entre temps là, ma copine, sa petite sœur me faisait des fountaises. Elle ne me parlait pas, quand moi je salue elle ne répond pas, elle est là à mettre ses pantalons²³ en train de faire le malin. Moi si je suis là je te salue, si tu ne m'écoutes pas je te laisse là où tu es.*

La grossesse transforme une fille en quelqu'un d'autre qui n'a plus la même valeur, qui doit se considérer comme inférieure aux filles « normales », les demoiselles. Cette absence de considération des filles mères sera débattue lors de la troisième partie. Cette situation est évidemment particulièrement difficile à vivre pour Nicole, qui aime tant se faire remarquer et être le centre d'intérêt lorsqu'elle est en groupe. Elle le dit elle-même, les professeurs remarquent très vite quand elle est absente, tellement elle « prend de la place ».

Là où je suis c'est la comédie. Même si j'ai pas envie, si je sors dehors pour m'asseoir, les élèves viennent se regrouper, je suis obligée de les faire rire. C'était notre prof de math et français là, il me donne des « plus » quand je réponds aux questions, et puis je le fais rire ! Le jour où je ne viens pas (à l'école), il sait que je ne suis pas venue.

Nicole fait part de son expérience aux plus jeunes, pour qu'elles évitent de vivre cette situation.

- *Alice : Tu donnes des conseils aux filles plus jeunes ?*
- *Nicole : Oui. Je leur dis de s'abstenir, de se protéger pour ne pas avoir les mêmes problèmes que moi j'ai eus, parce qu'on n'en sort jamais. Mais si tu t'abstiens, tu te protèges tu n'auras pas ces problèmes.*
- *Alice : Et qu'est-ce que tu leur dis sur les garçons ?*
- *Nicole : Je leur dis de se méfier beaucoup beaucoup beaucoup. Parce que les garçons sont mauvais, ou bien menteurs. Ils te disent qu'ils veulent te marier, mais ils veulent profiter de toi.*

3. Ramata : le travail avant tout

Nous avons rencontré Ramata par le biais de l'association «NOS ENFANTS», la seule association de Ouahigouya (à notre connaissance) qui a dans son programme un volet consacré à l'aide aux filles mères (voir troisième partie). C'est après avoir assisté à une réunion de l'association réunissant des filles mères que nous avons abordé Ramata, qui parle le français. Nous nous sommes directement rendues dans sa cour pour procéder à un entretien enregistré. Le récit d'Ramata est également une illustration de la pression familiale, sous la forme de reproches permanents et de baisse de considération. Il diffère néanmoins du récit de Nicole sous certains aspects.

❖ L'histoire de Ramata

²³ Signe de modernité, par rapport au pagne traditionnel.

Nous allons brièvement relater le récit de Ramata, surtout dans un but de contextualisation, mais sans entrer dans les détails. En effet, nous ne voulons pas insister sur la manière dont est survenue la grossesse, mais plutôt sur la façon dont Ramata conçoit les choses aujourd'hui. Il s'agit du récit de Ramata tel que raconté par elle-même. Ramata, 26 ans, a un fils de sept ans. Ses parents sont cultivateurs et sont musulmans pratiquants. Le papa d'Ramata a trois épouses, la mère de Ramata étant la deuxième. Ramata vit encore dans la cour de ses parents et a suivi l'école jusqu'en quatrième, où elle a dû arrêter notamment à cause de sa grossesse. Sa maman lui disait de se méfier des garçons. *Mais comme j'étais jeune aussi on ne voulait pas écouter ce que la maman dit. Donc avec le temps on a fini par tomber en grossesse. Sans se rendre compte.* Comme Nicole, Ramata ne connaissait rien de la contraception (peut-être que ses parents n'en savaient pas plus?). Le papa de son enfant est le deuxième homme avec qui elle a eu des relations sexuelles. Elle avait alors 17 ans et lui 22. Il était pharmacien et connaissait donc les moyens de contraception. Il était déjà marié mais Ramata dit qu'elle l'ignorait.²⁴ C'est après trois ans de relations non protégées que la grossesse est survenue. Au sixième mois, elle n'arrivait plus à suivre les cours à cause d'une grande fatigue et a donc quitté l'école. Elle n'a jamais repris par la suite, le père d'Ramata, à la tête d'une famille fort nombreuse, ayant peu de moyens et préférant payer la scolarité des plus jeunes. Le garçon a dans un premier temps refusé de reconnaître la grossesse et voulait qu'Ramata avorte, ce qu'elle a refusé. Il a fini par accepter de reconnaître la grossesse pour que Ramata ne soit pas définitivement chassée de sa cour. Cependant, aucun sacrifice coutumier n'a été fait, et à la naissance, il n'a pas reconnu officiellement l'enfant. Ramata n'a reçu aucune aide financière pendant la grossesse, ni après. Depuis lors, le garçon a épousé une seconde femme et a d'autres enfants. En 2003, quand l'enfant avait quatre ans, il a voulu le récupérer. Selon Ramata, c'est parce que *parmi ses enfants, c'est mon enfant qui est le seul garçon, tout le reste ce sont des filles, et tous les hommes rêvent d'avoir un fils.* A ce moment-là Ramata suivait une formation de couture, prise en charge par l'association «NOS ENFANTS».

Il est venu voir ma famille pour récupérer son enfant. Mon père m'a appelée, et moi j'ai dit que non, moi je ne peux pas accoucher mon enfant toute seule, l'élever toute seule, et à cause de quoi moi je vais aller prendre mon enfant, le donner... j'ai dit non. Le lendemain je suis partie raconter ça à la directrice de l'école, madame Ouedraogo. C'est elle qui m'a dit que non, que ça ne peut pas se passer comme ça, qu'il n'a pas l'âge d'aller chez son papa. Et d'aller vers l'action sociale les avertir. Je suis partie là-bas, eux aussi ils m'ont posé des questions. Moi je leur ai tout expliqué ce qu'il voulait faire, et qu'il voulait récupérer l'enfant là. Ils ont dit que non, il ne peut pas récupérer son enfant comme ça, qu'il serait obligé de payer une pension alimentaire, et que c'est quand l'enfant aura sept ans, c'est à ce moment-là qu'il peut revenir prendre son enfant.

Depuis lors il est censé payer une pension alimentaire, mais ne le fait pas toujours

²⁴ Nous sommes bien sûr en droit de douter de cette apparente naïveté. Peut-être le savait-elle mais se complaisait dans cette situation, contente d'être avec un homme qui gagne sa vie, dans le contexte de pauvreté ambiante de Ouahigouya.

A l'action sociale c'est 5000 par mois. Et il a des difficultés à payer aussi. Comme lui il a déjà deux femmes chez lui et trois enfants là-bas. Il veut s'occuper de sa famille, de sa maman. Et puis il veut aussi s'occuper de lui, il n'a pas un travail stable comme ça. Je vois que c'est un peu difficile aussi pour lui.

Au niveau familial, Ramata est la cible de reproches constants, mais son fils est finalement bien accepté. L'enfant il est innocent, c'est obligé. C'est une fois encore le même cas de figure que chez Nicole.

❖ L'importance d'avoir un mari

Comme de nombreuses femmes de Ouahigouya, Ramata ne croit pas en l'existence de l'homme fidèle. Cette image des hommes peu favorable n'est qu'assombrie par la trahison par le père de son enfant. Mais malgré cela, elle souhaite se marier plus tard.

- *Alice : Pourquoi tu as envie de te marier plus tard ? Quel est l'intérêt ?*
- *Ramata : L'avantage du mari, c'est pour ne pas être mal au sein de la société. A mon âge je n'ai pas de mari, c'est mal vu. A chaque fois que tu passes on dit la traînée là. On va te prendre pour une traînée. Au niveau de la société tu seras mal vue, et au niveau familial aussi. Donc c'est ça qui me pousse à avoir un mari.*
- *Alice : Et ce sera aussi plus facile question matérielle ?*
- *Ramata : Non. C'est juste pour ne pas être mal vue par la société et la famille.*

Une idée forte qui se dégage du témoignage d'Ramata est l'importance presque obsessionnelle qu'elle accorde au mariage, surtout en raison du regard de sa famille et de la société.

- *Alice : Toi qu'est-ce que tu pensais des garçons avant quand tu étais petite ?*
- *Ramata : Je rêvais d'avoir un mari. Je ne sais pas si c'est ça qui m'a poussée à prendre la grossesse plus vite! En Afrique si une femme, pour être bien vue parmi les camarades comme ça, il faut obligatoirement un mari. Par exemple moi j'ai 26 ans, il y a mes sœurs de 23, 24 ans qui sont mariées, quand elles viennent ici elles sont bien vues, que moi qui est ici.*

Selon elle, ses sœurs sont mieux considérées qu'elle par la figure paternelle et la famille en général. Se marier est une question d'honneur pour une femme, qui se répercute sur sa famille.

C'est la chanson des parents, il faut chercher un mari. Ici on dit que l'honneur d'une femme c'est d'être chez son mari. Les parents là, si tu es dans la cour là, et ils discutent avec un autre parent, et toi là ta fille qui a accouché elle est chez toi à la maison, il sera fâché, alors il va venir, il va s'enflammer, c'est à cause de toi qu'on me cause mal au dehors... donc toi aussi tu pries Dieu d'avoir un jour un mari.

Le cas de Ramata dérange car il n'est pas « normal » qu'elle soit encore dans la cour paternelle avec son enfant. Ce n'est pas seulement une question de moyens, mais surtout une question de rapport à la norme.

- *Alice : Quelle est la différence entre toi et tes sœurs ?*
- *Ramata : Quand elles viennent comme ça, le papa cause avec elles, demande après leur mari. Si je fais quelque chose ici à la maison, ils vont dire que c'est à cause de ça, tu n'as pas de mari, c'est parce que tu es méchante, alors que moi je ne vois pas où est la méchanceté ! Une de mes sœurs vient de se marier, le vieux*

va l'accueillir à bras ouverts. Tandis que je suis à côté de lui, à chaque fois si je me lève pour lui dire bonjour il va même pas accepter... si c'est elle qui va venir, c'est la causerie qui commence comme ça. C'est ça la différence. Elle va venir, même si c'est un 500 elle va donner à son papa, de la part de son mari. Le papa il est fier et il est content. Même si c'est pas beaucoup il va se dire voilà, j'ai un gendre qui sait que j'existe. Il va demander et ton mari, et tes enfants.

- *Alice : Toi tu ne sais pas donner 500 ?*
- *Ramata : Je sais donner, mais elle, elle va dire c'est mon mari. Moi je vais donner que c'est moi qui a donné.*
- *Alice : C'est mieux de dire que c'est le mari ?*
- *Ramata : Oui. Le papa aime ça.*
- *Alice : Pourquoi ?*
- *Ramata : Ca lui fait plaisir. Il va dire que voilà je suis fier de moi, ...*

Ramata veut se marier dans l'avenir, mais constate qu'elle est confrontée à certaines difficultés supplémentaires par rapport aux autres jeunes filles sans enfant.

- *Alice : Pour trouver un autre mari, c'est difficile avec un enfant ?*
- *Ramata : oui, c'est difficile, avec mon âge aussi. Je peux dire que tous les hommes de ma génération, ils ont déjà une femme, ou une copine avec qui ils vivent en concubinage. Ou bien il a enceinté la fille et la fille est chez ses parents. Donc je peux dire que tous les hommes qui viennent chez moi ils ont déjà des femmes. Ils viennent et moi je dis que non. Les histoires de coépouses, moi je ne peux pas. Puisque tu ne vas pas prendre au sérieux la relation comme ça au début, et la femme aussi va prendre des injures sur toi. A chaque fois ce sera la palabre. Chaque fois que tu la croises quelqu'un en ville elle va chercher à te faire la bagarre, alors que tu ne sauras même pas conserver son mari.*

On constate donc que si Ramata projette de se marier, ce n'est pas à n'importe quelles conditions. Peu importe la religion du prétendant, mais il ne doit pas être polygame.²⁵

Tu ne peux pas dire que tu vas aller dans une famille polygame comme ça. Si tu es la première à aller là-bas, tu peux dire qu'il n'y a pas de problème, mais la seconde à y aller, ce sera un problème. Parce que l'autre là ne va pas accepter. Elle va être jalouse.

Ce sentiment de jalousie au sein des familles polygames est décrit par Bernard Taverne :²⁶

« (...) Mais l'émergence de ce sentiment est vigoureusement combattue ; il représente une menace pour l'équilibre familial. La jalousie est le berceau des mésententes et des disputes entre les femmes dans l'union polygame ; elle peut aboutir, pour peu que surviennent quelques décès d'enfants, à des accusations de sorcellerie et à des exclusions et bannissements de femmes. »

Sylvie Fainzang et Odile Journet,²⁷ qui ont analysé les relations entre mari et femme, ainsi qu'entre coépouses au sein de mariages polygamiques au Sénégal et chez des immigrés en France, parlent de « relations marquées par une rivalité quasi structurelle ».

En plus du rejet du modèle polygame adopté par ses parents, Ramata émet une autre réserve : le mari doit laisser de l'autonomie à son épouse (ce qui est en fait le cas dans la coutume mossi).

²⁵ Ces propos contiennent une certaine ambiguïté, car les catholiques ou protestants, monogames, se marient entre eux (règle d'endogamie), alors qu'Ramata est musulmane.

²⁶ Taverne, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 518

²⁷ Fainzang, S, Journet, O, *La femme de mon mari*. Paris, L'Harmattan, 1989

Si tu te maries sans un emploi comme ça, tu dois lui demander de l'argent pour payer, même pour une paire de chaussures. Il ne va même pas te donner. Moi j'ai dit à mon père de ne pas faire une différence avec mes sœurs là, ce n'est pas parce que il n'y a pas d'hommes qui viennent me faire la cour, qui viennent me marier... non moi j'ai décidé d'avoir un travail stable. Si j'avais un travail stable, l'avenir de nos enfants, pour pouvoir bien planifier l'avenir de la famille. Il y a une sœur qui voulait faire pour être enseignante cette année. Son mari a refusé. Parce que son enfant est petit, qu'elle va aller laisser son enfant dehors, et puis aller dans la classe. Elle a été obligée de continuer avec son mari.

La position de Ramata par rapport au mariage est pour le moins ambiguë. D'une part, elle souhaite se marier, essentiellement pour être soulagée d'un certain malaise social. Cette volonté repose plutôt sur la forme du mariage traditionnel. Mais d'autre part, sur le fond, le mariage dont elle rêve n'est pas traditionnel et tend vers une idée de modernité : la volonté de liberté, d'autonomie, d'accumulation pour soi. En clair, Ramata semble vouloir un mari pour être tranquille au niveau des traditions, mais elle ne veut pas que cet engagement empiète sur sa trajectoire personnelle, son émancipation et son métier. On se trouve dans cet entre-deux inconfortable si bien décrit par Pierre-Joseph Laurent²⁸.

« Comment accumuler pour soi et ses proches, sans un Etat en mesure de garantir vraiment les conditions durables de cette accumulation, c'est-à-dire sans l'établissement d'un climat généralisé de confiance pour la majorité des personnes qui composent la société ? »

Moi, les hommes là, je ne suis pas du tout pressée, il faut que je gagne un emploi avant de chercher les hommes là. Moi j'ai déjà accouché un enfant, j'ai souffert avec mon enfant. Les hommes là c'est la bouche seulement... s'ils disent qu'après le mariage ils vont t'inscrire à l'école, que tu vas continuer tes études, c'est faux. Je n'ai même plus confiance aux hommes là. Aucun.

Elle ne veut se marier qu'après avoir trouvé un métier stable lui permettant d'être autonome. Son tout premier amour veut l'épouser mais elle refuse car elle donne la priorité à trouver un travail. Actuellement elle travaille dans un atelier de couture mais n'est pas payée car elle est considérée comme une apprentie, alors qu'elle a suivi une formation de trois ans dans une école de couture. Son rêve est de devenir infirmière accoucheuse, et pour cela elle doit passer un concours. J'ai appris plus tard, de retour en Belgique, qu'elle avait échoué. Elle a fini par démissionner de l'atelier de couture pour travailler dans une pâtisserie. Mais elle a travaillé plus de trois mois là-bas sans être payée. Elle est actuellement sans emploi. On perçoit la volonté de Ramata de se dégager de la famille qui aide et qui aliène en même temps. Mais la réalité n'est pas si simple. Comment pourrait-elle survivre sans le soutien matériel de sa famille, en l'absence d'aide efficace de l'Etat ? Pierre-Joseph Laurent²⁹ ajoute que dans ce contexte de modernité insécurisée, l'accumulation fait peur à celui qui accumule

²⁸ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003, p 271

²⁹ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003, p 271

(peur de la jalousie et de l'incertitude à long terme), et à celui qui s'estime injustement écarté des principes de sécurité sociale et économique de la société coutumière par l'égoïsme, selon lui, de celui qui amasse. La dépendance mutuelle et le recours potentiel à l'entourage restent donc la manière la plus sûre d'assurer sa survie.

❖ **Beaucoup de souffrances**

Sous certains aspects, le récit de Ramata semble fort similaire à celui de Nicole. Certes, toutes les deux sont déçues par les hommes, subissent la pression de leur famille, donnent priorité à trouver un emploi et comptent se marier plus tard, mais la similitude s'arrête là. Ce qui les distingue fondamentalement est l'état d'esprit avec lequel elles évaluent leur situation et envisagent l'avenir. Nicole est beaucoup plus optimiste et positive qu'Ramata. Nicole est, au bout du compte, contente d'avoir une fille qu'elle aime, et espère se marier par amour avec un homme qu'elle apprendra d'abord à connaître. De son côté, Ramata, pessimiste, n'espère rien d'autre du mariage que de ne plus être la cible de critiques. A aucun moment elle ne parle d'amour. Cette différence est peut-être due à l'âge plus avancé d'Ramata, qui voit le temps passer, et sa situation devenir de plus en plus pesante. Ou peut-être Nicole a-t-elle un caractère plus combatif ? Quoiqu'il en soit, Ramata souffre, et ne le cache pas.

- *Alice : Suite à toutes ces difficultés, qu'est-ce que tu penses de toi-même ?*
- *Ramata : En tout cas c'est surtout la nuit, c'est comme des réflexes qui reviennent du passé. Ce que moi je rêvais d'être et aujourd'hui moi je suis comme ça, en tout cas ça me mets très très très mal à l'aise. Je me demande pourquoi même je vis. Je ne sais pas. Il y a des jours même où je pleure. Je pleure, je pleure, je pleure sans me rendre compte. Ca me fait mal.*

Les conseils que donne Ramata aux jeunes filles résument bien sa vision des choses.

- *Alice : Tu donnes des conseils à des jeunes filles ?*
- *Ramata : Oui oui beaucoup. Hier même une fille, elle m'a dit qu'elle était enceinte. Elle a 16 ans. Le père de son enfant lui avait dit d'avorter. Et le monsieur en question il a trois femmes. Et elle, elle a 16 ans, et elle part à l'école. Moi je lui ai dit, toi tu étais où pour piquer cette grossesse, toi qui pars à l'école, avec ton jeune âge. Et un monsieur de trois femmes vient te faire la cour, qu'est-ce que toi tu cherches même avec lui, si ce n'est pas de l'argent ? Elle me parlait de ça en pleurant. Moi j'ai dit non, il ne faut pas pleurer. Parce que moi aussi j'ai été victime de la même chose, faut avoir courage seulement. Et, ce qui est le plus important à faire, c'est de ne pas laisser tomber l'école. Elle est jeune. Je ne sais pas si ses parents vont accepter de payer ou pas, mais l'avortement là, je ne te conseille pas d'avorter. Même à mes sœurs qui sont ici là, à chaque fois je leur dis. Vous êtes jeunes. vous êtes ici avec moi. Vous avez vu comment moi j'ai souffert, avec ma grossesse. Et jusqu'à aujourd'hui je continue de souffrir avec mon enfant. De grâce, laissez tomber les hommes, et continuez avec vos cours. Moi je le dis franchement, le premier mari d'une fille, ou plutôt d'une femme, c'est son travail. Une fois que tu as un bon travail comme ça, si c'est ton mari, tu n'auras pas de problème avec lui. Du côté finances, du côté santé, tu n'auras même pas. Mais si tu laisses tomber l'école et que tu dis que non, que tu es amoureuse de cet homme, ou cet homme te fait la cour, tu vas laisser tomber l'école, ça c'est pas du tout bon.*

4. La parole des jeunes pères

Nous avons également eu l'occasion de rencontrer des jeunes pères qui ont eu leurs enfants hors mariage. Le témoignage de Harouna illustre un cas de figure où il n'y a pas eu de problème de reconnaissance de paternité, mais où le problème se situe à un autre niveau : le manque de moyens pour se marier. Cela semble être un problème nouveau, révélateur des changements rapides et importants qui touchent la société burkinabé. Un témoignage recueilli par Pierre-Joseph Laurent³⁰ met également ce nouveau problème en exergue :

Pasteur Eric : Même dans la coutume pog-puusem (une étape du mariage qui peut se traduire par « salutation de la femme »), c'est difficile car aujourd'hui il faut avoir de l'argent. Si deux familles se sont accordées pour conclure une alliance, mais que la famille du fiancé n'a pas de moyens, elle peut venir demander au pasteur de la fille et à son papa de vous la remettre afin de célébrer le mariage, à condition toutefois que le jour où vous aurez l'argent vous organisiez pog-puusem. Il y en a de plus en plus qui font comme cela, mais une fois qu'ils ont trouvé leur femme, ils ne pensent plus à saluer le pasteur de la fille et la famille de leur épouse.

Ce témoignage est à situer dans le contexte des mariages protestants au Burkina-Faso. Le pog-puusem représente la deuxième phase de trois grandes étapes venant ponctuer la période probatoire au mariage. Ces étapes, selon l'auteur, semblent résulter d'une transformation de la forme d'alliance coutumière (les références explicites aux ancêtres sont éliminées).

Harouna à 26 ans et un enfant de trois mois. Il a atteint le niveau CM2, tout comme la mère de son enfant, Nadia, qui a vingt ans. Il dit qu'ils ont fait exprès d'avoir cet enfant. Un de ses amis me dira plus tard que c'était un accident. Avant il mettait un préservatif, puis il a arrêté. Depuis sa grossesse, Nadia habite dans la cour de Harouna et ses parents. Nadia et Harouna sont ensemble depuis deux ans. Si le mariage était moins cher, ils se seraient mariés avant d'avoir un enfant. Mais un mariage coûte entre 150 000 et 200 000 CFA, et Harouna préfère ne pas se marier que de faire un mariage où il n'a rien à offrir aux invités. Nous manquons malheureusement d'informations pour comprendre quels sont les frais évoqués par Harouna, et s'il parle du mariage civil ou coutumier (qui normalement ne nécessite pas de grandes dépenses).

Comme ils ne sont pas mariés, ils ont dû faire un protocole auprès des ancêtres. La famille de Harouna a donné 5000 CFA à la famille de Nadia. Cette dernière a fait des sacrifices auprès des

³⁰ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003, p 146

ancêtres (poulet, dolo). Le nom de la famille de la fille a été gâté, les sacrifices servent à remettre de l'ordre. Aucun des deux ne travaille.

Nous avons rencontré plusieurs jeunes couples dans cette situation. L'histoire d'Abdoul Raïr est fort semblable à celle de Harouna, à la différence qu'il reconnaît que la grossesse était un accident. Il a un enfant de deux ans avec Fatou. Ils utilisaient le préservatif, mais pas à chaque fois. Aucun des deux n'a de travail. La famille d'Abdoul a donné 5000 CFA à la famille de Fatou.

C'est obligé, sinon on va dire à la fille de ne plus remettre les pieds dans sa cour. Si le garçon quitte la fille, elle va accoucher chez une tante. C'est très rare qu'elle accouche chez elle, car ça revient à dire que la prise en charge est pour la famille de la fille.

Le récit d'Oumar, père également, est différent car il n'est actuellement plus avec Animata, la mère de son fils Ben. Il pense que la grossesse n'est pas le fruit du hasard mais le résultat d'une stratégie élaborée par la mère d'Animata.

Quand elle est tombée enceinte, je croyais qu'elle l'avait fait exprès. Elle était sous la pression de sa maman. La mère voulait que sa fille unique soit ici. Notre famille a une grande renommée à Ouahigouta. Sa mère lui aurait dû de tout faire pour être enceinte. Mais la fille, ça ne lui disait rien. Elle, elle me voyait moi et pas la famille, alors que sa maman voyait la famille.

Il cite plusieurs raisons pour lesquelles ils se sont séparés.

Elle faisait de la bagarre avec les femmes de ses frères, et faisait mal à manger. La palabre, c'était quelque chose que je ne supportais pas beaucoup. (...) A l'époque (quand elle est tombée enceinte) je ne travaillais pas. Il y avait un problème de moyens. Elle est allée voir près d'autres hommes pour voir si elle ne pouvait pas trouver mieux (mieux sur le plan financier). Elle a commencé à voir d'autres hommes quand Ben était déjà né.

Elle a quitté la cours d'Oumar plusieurs fois, pour le même homme, puis est revenue. Elle a fini par partir avec un autre homme qu'elle a épousé, et ils ont deux enfants. Cet homme est un polygame. De nouveau, Oumar soupçonne l'intervention de la mère d'Animata dans l'arrangement de ce mariage.

Je pense que c'est sa mère qui l'a aidée à avoir son mari. Elle travaillait dans un projet de culture des arachides. (...) L'homme a repéré sa fille. La grand-mère n'a pas eu le choix car elle voulait garder son travail. Elle a donc encouragé Aïcha à aller vers ce monsieur. Je l'ai su très vite, je croisais cet homme chez elle. A ce moment-là, il y a eu un froid entre elle et tout le monde ici, et entre les deux familles. (...) Maintenant ils se sont séparés, et elle habite chez ses parents. Elle a donc une très mauvaise image, car elle a trois enfants de deux pères différents, et en plus elle ne vit avec personne.

Ben a neuf ans et a vécu longtemps chez sa maman. Quand elle est partie, Ben est allé vivre avec elle, dans sa cour qui avoisine celle d'Oumar. Ce dernier savait donc voir son fils très souvent.

A l'âge de 4 ans, je voulais le récupérer, parce que je disais que l'éducation n'était pas du tout ça. Avec sa maman c'était vraiment... ça laissait à désirer. Et la grand-mère n'a pas accepté (maternelle). Comme c'était une question de le scolariser, ils n'avaient pas tellement le choix. Avec justement, l'aide de son grand père, ... Selon lui, l'enfant appartient à son père. Il était convaincu que c'était la seule façon de pouvoir lui donner une éducation satisfaisante.

C'est seulement cette année que Ben est revenu vivre chez son père. Oumar a un autre enfant de deux ans avec Nina, sa femme actuelle. Il raconte les difficultés de ce genre de recombinaison familiale.

Après ça j'ai rencontré Nina. On s'est rencontrés il y a 4-5 ans et on s'est mariés. Dès le départ on savait que avec Ben ça n'allait pas être facile. Les enfants comme Ben, on les appelle les enfants à problèmes, car ils risquent de casser le nouveau foyer. Ben, je le rappelle à l'ordre, il faut qu'il sache que Nina est sa mère, comme sa vraie mère. On a eu des problèmes au niveau de l'habillement : quand il part chez sa maman, il amène ses habits, et il revient nu ou avec un seul habit. Et c'est moi qui paie les vêtements. Les habits vont aux frères de Ben, chez sa maman.

Troisième partie : les filles mères et la société

Cette société mérite d'être davantage définie : elle est à situer dans le contexte particulier d'une ville émergente, sujette à la précarité ainsi qu'à des changements importants et rapides. En ville, les gens ont de plus en plus de contacts avec la modernité globalisée, ne fût-ce que par les images très stéréotypées véhiculées par les médias. Les jeunes peuvent avoir le sentiment d'appartenir à une communauté transnationale et déclarer obsolète la société des parents.

« La ville émergente du Sahel, et plus particulièrement certaines de ses institutions, offre une ouverture sur le monde que la modernité promet. Cette ouverture fait miroiter la transformation radicale du « moi » et une nouvelle identité collective qui semble s'établir dans un contexte où la participation de beaucoup à la consommation et l'accès aux richesses se réduisent souvent à une vitrine. »³¹

L'étude du changement social est lui-même devenu un champ anthropologique, que Jean-Pierre Olivier de Sardan³² définit comme suit :

« L'anthropologie du changement social privilégie les points de vue et les pratiques des acteurs et prend en compte le fait que ces derniers circulent entre plusieurs logiques, choisissent entre diverses normes, sont au confluent de plusieurs rationalités. »

Cette idée est soutenue par Pierre-Joseph Laurent³³, qui qualifie ce contexte de « modernité insécurisée » :

³¹ Laurent, P-J., Stratégies populaires dans une ville émergente et système des valeurs partagées, in Analyse pluridisciplinaire d'une ville émergente : Ziniaré au Burkina Faso, Louvain-le-Neuve, Académia, 2003 (avec P-J Laurent, F. Dassetto, A. Nymba et B. Ouedraogo, P. Sebahara) p. 424

³² Olivier de Sardan, J.-P. Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social, Paris Karthala, 1995 p 10

³³ Laurent P-J., Entre ville est campagne : le big man local ou la « gestion coup d'Etat » de l'espace public, politique africaine, n°80, déc. 2000

« Nous sommes dans le cadre des sociétés en transformation où coexistent, comme par empilement, différentes sources de pouvoirs, et donc de contre-pouvoirs, sans que les nouveaux ne viennent jamais remplacer les plus anciens. »

C'est cette situation ambiguë qui crée de l'insécurité.

1. Images et perceptions

Dans cette partie nous tentons de croiser les regards que portent les différents acteurs de « la société » sur les filles mères elles-mêmes, ainsi que sur l'évolution et les causes supposées de ce phénomène.

Des nombreux témoignages que nous avons recueillis ressortent des similitudes et des différences que nous avons tenté de mettre en lumière. Une fois encore, précisons que le but de l'opération n'est nullement de mettre à jour une vérité unique sur les causes qui favorisent les grossesses chez les jeunes filles, ni de juger qui que ce soit. Il s'agit au contraire de faire un effort de compréhension des opinions et ressentis des divers acteurs de la société, qui sont par essence subjectifs, mais pas pour autant inintéressants.

A l'unanimité, les gens évoquent une dimension temporelle lorsqu'ils parlent des filles mères et des éléments qui causent cette situation.

Michel Izard³⁴ explique que « La conception du temps peut s'exprimer autant sous la forme d'une conception linéaire et cumulative de la durée que d'une conception cyclique et non cumulative, ces deux aspects pouvant être combinés. »

Ici, c'est clairement une conception linéaire qui est évoquée : souvent est mentionné un « avant », opposé à un « maintenant », faisant référence aux transformations que subit la ville de Ouahigouya, en voie de modernisation, d'urbanisation et d'occidentalisation (comprise comme « désafricanisation ») selon certains. Cet aspect diachronique est le fil conducteur des différentes sections qui suivent, dont les contenus inévitablement s'entrecroisent.

❖ La perception de l'évolution du nombre de filles mères à Ouahigouya

Pour entrer de plein pied dans cette dimension temporelle, commençons tout simplement par évoquer l'évolution de ce phénomène déploré par tant de monde, tant d'un point de vue purement quantitatif que qualitatif.

³⁴ Izard, M, *Temps* in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Sous la direction de Bonte, P, et Izard, M, Presses Universitaires de France, 1991, p 102

- **Plus maintenant ou avant ?**

Des témoignages recueillis, il ressort qu'un lieu commun est de considérer qu'il s'agit d'un phénomène récent et en pleine expansion.

Citons madame Chantal Damiba, professeur d'un lycée :

- *Alice : Cela arrive plus maintenant qu'avant?*
- *Chantal Damiba : Oui.*
- *Alice : Comment ça se fait?*
- *Chantal Damiba : Je ne sais pas comme ça, mais on a l'impression que au lieu que ça régresse, au contraire ça augmente. Alors que ça devrait normalement régresser, avec les informations qu'on fait, avec le VIH sida, ça devrait les démotiver...on ne comprend pas. Il y a aussi la pauvreté, elles n'ont pas le minimum là...et si on est en ville c'est difficile.*

Un de ses collègues, monsieur Traoré, professeur depuis 13 ans dans le même lycée, constate qu'en milieu scolaire les cas d'élèves enceintes sont de plus en plus fréquents.

C'est maintenant même que nous constatons ces cas...Avant c'était rare, il y a une augmentation des cas.

- **Vers une banalisation**

Beaucoup ont l'impression qu'en plus d'être plus courants, les cas sont beaucoup mieux acceptés socialement. Selon eux, les traditions s'assoupliraient, les sanctions disparaîtraient et la situation se normaliserait peu à peu.

Amadé Badini³⁵ décrit les cérémonies qui composent le mariage dans la société traditionnelle mossi. Une d'entre elles se déroule dans le « *keümsé rogo* » (la maison des ancêtres).

« Elle [la future épouse] doit, pour avoir l'honneur de franchir le seuil du *keümsé rogo*, et mériter par conséquent un mariage honorable, être sûre de sa virginité. Celle qui « connaît déjà un homme » s'arrêtera à la porte, ce qui constitue *ipso facto* un aveu solennel qui jette le déshonneur sur sa famille, et notamment sa mère. Les conséquences en sont souvent beaucoup plus grave. A Bilga, (village de Kongoussi, 104 km de Ouagadougou) par exemple, une jeune fille qui a eu des relations sexuelles avant son mariage est exclue de la famille et bannie. (...) Une telle rigueur à l'encontre de la jeune fille, alors qu'il n'est pas question de la virginité du garçon, doit être repensée dans le contexte d'un système social, à prédominance masculine. De plus, on croit que la virginité de la femme, gage de la cohésion conjugale, sera plus facilement garantie par une femme arrivée vierge.»

Assétou, un femme d'une cinquantaine d'années, nous explique comment, selon elle, les choses ont évolué depuis son enfance :

Même en l'ancien temps [c'est-à-dire quand elle était jeune], les filles mères existaient. On disait qu'elles étaient « gâtées ». Même une fille qui n'est pas enceinte mais qui a eu des relations sexuelles avant d'être mariée, on dit d'elle qu'elle est gâtée. Une fille qui a connu des

³⁵ Badini, A, *Naître et grandir chez les Moosés traditionnels*, Paris-Ouagadougou, Sépia, 1994, p 69

hommes avant le mariage devait le dire avant de se marier, sinon elle mourait. Avant, être mariée vierge, c'était être intègre vis-à-vis de la famille et de la société. Maintenant on a laissé tomber cette tradition, car elle était trop difficile.

Emmanuel, 25 ans, pourtant beaucoup plus jeune que Assétou, a également cette impression que les traditions sont de plus en plus laxistes à ce sujet.

Quand j'étais petit, les filles mères c'était inadmissible. La fille se cachait, avait honte. Maintenant ce n'est plus un problème. Ma sœur était enceinte avant de se marier. Ca m'a fait très mal. Elle a rejoint le garçon à Bobo. Elle était déjà fiancée avec lui, les salutations entre les familles étaient déjà faites, donc ça n'a pas posé trop de problèmes.

Suzanne Lallemand³⁶ fait une remarque intéressante :

« Chez nos informateurs, la description du mariage coutumier est davantage le fruit du savoir que de la pratique : le premier, Naaba [le chef], exige des prétendants aux fillettes de sa cour l'observance de procédure que lui-même négligeait lorsqu'il cherchait à prendre femme. »

Cette remarque, qui met en lumière le décalage existant entre norme et réalité, permet de nuancer les propos parfois un peu tranchés entre un « avant » idéalisé et un « maintenant ». L'« avant », souvent mentionné, semble se référer à la norme coutumière, telle qu'elle devrait être appliquée, mais la réalité s'en éloigne bien souvent. Cet écart à la norme n'est probablement pas un phénomène spécifiquement contemporain, mais a sans doute toujours existé, même si bien sûr de réelles transformations ont lieu actuellement. Ainsi, Bernard Taverne³⁷ nous éclaire sur l'évolution de l'importance de virginité chez la jeune fille avant le mariage :

« Les relations prém matrimoniales représentent la première occasion d'expression du libre choix personnel d'un partenaire sexuel. De l'adolescence au mariage, les jeunes "connaissent une intense période d'activité amoureuse, de quête de partenaire de l'autre sexe" (Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou/Paris, CVRS/CNRS (Recherches Voltaïques n°17, 1977). Cette étape sentimentale, appelée *roléndo*, est "institutionnellement reconnue par la société, elle doit théoriquement consister en une amitié amoureuse avec un partenaire de l'autre sexe en excluant tout rapport sexuel" (Bonnet, D, *Corps biologique, corps social. Procréation et maladies de l'enfant en pays mossi, Burkina Faso*, Paris, ORSTOM, coll. « Mémoires » n°110, 1988). Il s'agit d'une période d'expérimentation, de découverte des relations sentimentales et de nos jours, pour la plupart des jeunes, d'initiation à la sexualité. (...) Dans le domaine des relations prém matrimoniales, le droit coutumier établit (...) une nette distinction sexuelle : il valorise la sexualité prém matrimoniale des garçons et la virginité des filles au mariage. Mais de nos jours, une moindre valeur est accordée à ce dernier principe et les jeunes hommes affirment reconnaître le plein droit des jeunes femmes à une sexualité prém matrimoniale. Aussi, actuellement la période du *rolemdo* correspond-elle le plus souvent à celle de l'entrée dans la sexualité. »

Selon Bernard Taverne, les relations prém matrimoniales reconnues par la traditions auraient effectivement évolué dans le sens d'une moindre importance de la virginité de la jeune fille avant le

³⁶ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 156

³⁷ Taverne, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 512

mariage. L'auteur précise qu'il s'agit d'une « sexualité où les risques de grossesse et de transmission des MST sont rarement maîtrisés ».

Daouda, un jeune footballeur originaire de Ouahigouya mais qui habite Ouagadougou, va jusqu'à suggérer que la situation est de plus en plus courante car elle est voulue par les filles elles-mêmes.

Les filles enceintes, c'est une mauvaise chose. Depuis deux ou trois ans, c'est comme si c'était devenu un concours, comme si tout le monde voulait être enceinte avant d'être mariée. Tout a commencé en 2000. Quand j'étais petit, les filles mères, c'était difficile.

Nous ne citerons pas l'avis de tout le monde au sujet de l'évolution des cas de grossesses hors mariage. Cette conversation avec Patricia Daboné, déjà citée dans la deuxième partie, reprend bien les idées exprimées par de nombreuses personnes.

Avant c'était une tare pour une famille d'avoir une fille mère, et maintenant, c'est normal. C'est normalisé. Mais dans le temps c'était pas comme ça, tu te cachais, on allait te cacher quelque part. En notre temps et maintenant, c'est pas pareil. Maintenant on trouve que c'est normal. Les traditions jouent encore un peu, chez les rares familles qui n'ont pas encore compris...

Elle fait implicitement un lien entre la souplesse des traditions, et le fait que des valeurs de liberté individuelles influencent de plus en plus les comportements. Elle sous-entend que ceux qui se tiennent encore aux traditions à la lettre n'ont pas compris que le monde bouge. Harouna, lui-même père sans être marié constate :

Avant quand ça arrivait, c'était la honte. Maintenant ça arrive tout le temps.

Viviane Ouedraogo reprend elle aussi l'idée d'un assouplissement de la coutume, qui rend les sanctions traditionnelles moins lourdes.

Au début les gens avaient peur, dans le fait de piquer une grossesse d'être bannis par la famille. Mais si ta grande sœur a piqué une grossesse et elle n'a pas été bannie, elle reprend une autre, elle n'a pas été bannie, toi aussi tu vas te jeter dans la même situation. Si elle, elle sort, elle a eu à manger, à s'habiller correctement, et toi tu ne peux pas sortir... Tu ne sors pas parce que tu veux piquer une grossesse mais tu sors parce que tu veux avoir à manger pour être belle pour te conformer aux autres.

Selon les dires, l'exclusion physique des filles mères hors de leur famille tendrait à disparaître. D'après ces témoignages, « avant », cette simple menace d'exclusion physique suffisait à restreindre fortement le nombre de cas.

La dernière phrase de l'extrait de l'entretien avec Viviane Ouedraogo anticipe la section suivante : des jeunes filles ont des relations sexuelles car elles obtiennent des cadeaux ou de l'argent en échange, leur permettant de se mettre à la mode, ou tout simplement de se nourrir.

❖ Les causes : la modernité et la pauvreté

• Se donner pour recevoir

Très souvent la pauvreté est pointée du doigt comme cause de tous les malheurs. Nombreuses sont les personnes pour qui le schéma classique de la fille mère est le suivant : une jeune fille pauvre a des relations sexuelles avec le premier homme venu qui, en échange, lui donnera de l'argent et lui fera des cadeaux. Citons une phrase de Jacinthe Mazzocchetti,³⁸ à propos des étudiantes de Ouagadougou qui sont soutenues financièrement par un homme plus âgé (« le bailleur ») : « Le corps devient un objet de consommation, qui permet à son tour de consommer ». Il s'agit d'une sorte de marchandisation de l'accès à la sexualité des filles, qui en retour utilisent leur beauté (éphémère) comme gagne pain.

C'est ainsi que des jeunes filles ignorantes se retrouveraient enceintes d'hommes plus âgés, qui fuient leurs responsabilités.

Nous avons rencontré Noélie, une lycéenne de 19 ans, sans enfant, qui nous a expliqué son point de vue sur les filles mères. Il n'est pas inutile de citer certains éléments qui nous font penser que Noélie est une fille aux idées assez progressistes.

Noélie nous explique pourquoi elle n'est plus avec son petit ami :

Moi chaque année je voyage. Et puis il [son ex petit ami] n'aime pas du tout, car il dit que le fait de voyager me fait changer les idées, que je deviens bizarre chaque fois à mon retour. C'est vrai que quand je voyage, j'apprends beaucoup de choses, avec plein de monde. A mon retour, c'est un problème. Quand je pars à Ouaga et que je reviens à Ouahigouya, je change car je ne fréquente plus les mêmes gens, et ça permet d'apprendre beaucoup de choses. Et puis quand je viens avec mes connaissances, il ne veut rien entendre. Lui disait que chaque fois que je revenais de vacances il y avait un recul, que je ne voulais plus venir le voir.

L'idée de modernité et d'ouverture d'esprit sont aussi perceptibles dans les ambitions de Noélie :

J'aimerais connaître l'anglais, faire l'université. Avoir un concours professionnel si possible. Un boulot qui me permettra de subvenir à mes besoins. Je voudrais faire beaucoup de choses si possible. Si je pouvais entrer dans le cinéma, et peut-être pourquoi pas être actrice. Mais là il me faudrait d'abord un boulot fixe, qui me permettrait de faire tout ça après. Faire du cinéma, de la musique... je n'ai pas l'intention de me fixer à un seul boulot.

Noélie déplore que certaines filles soient obligées de gagner de l'argent de cette manière.

Je me dis que c'est à cause de la pauvreté. Il y a des gens qui proposent même des marchés à des filles. Tu passes la journée avec moi et je te donne cette somme. Il y en a qui ont été au palais de justice à cause de ça. C'est quand même vilain. Aller faire un marché, c'est mauvais, parce qu'il ne doit pas y avoir de prix pour ça.

³⁸ Jacinthe Mazzocchetti, lors d'un exposé le 14 décembre 2005 au cours d'anthropologie du développement de Pierre-Joseph Laurent (DVLP 3136), à l'Université Catholique de Louvain.

Oumar a eu un enfant avant de se marier et n'est actuellement plus avec la mère de son enfant (cf. deuxième partie).

Les filles-mères, ça arrive plus qu'avant. Dans les familles il n'y a pas de suivi. Et le problème majeur, c'est la nourriture. La fille se donne au gars qui lui donne de la viande. C'est la sous-alimentation qui est en partie responsable de cela. A la maison, il n'y a que le tô (pâte à base de farine de mil, de maïs ou de sorgbo, accompagnée d'une sauce). Et une fois qu'on réalise qu'on peut trouver mieux, en se donnant, on n'hésite pas.

Le proviseur du lycée Bogodogo pense également que la pauvreté pousse les filles à se donner facilement contre de l'argent. Mais tandis qu'Oumar voit là un moyen de subvenir à ses besoins de base, le proviseur pense que les classes les plus pauvres émanent plus fréquemment des filles des classes paysannes rurales, qui quand elles arrivent en ville cherchent un moyen de combler des besoins secondaires, liés aux effets de mode.

- *Alice : Ca arrive plus à une certaine catégorie de filles ?*
- *Proviseur : Les enfants de paysans, de parents défavorisés. C'est à ce niveau-là que c'est plus fréquent.*
- *Alice : Pourquoi ?*
- *Proviseur : Il y a la pauvreté... enfin je ne sais pas moi, il y a le changement aussi de milieu. On quitte la brousse et on vient à Ouahigouya, on se dit que bon... il y a le dancing, des lieux de rencontre... Et les filles veulent être à la page, comme les autres. Elles ont envie, en voyant les autres, d'aussi bien s'habiller, mettre des mèches, quoi quoi quoi.*

Josiane Kouraogo, à la tête d'une association féminine de Ouahigouya partage cet avis.

Il y a la pauvreté. Elles suivent un homme qu'elles n'aiment pas³⁹ pour avoir quelque chose. Les filles ont leurs histoires de mode. La fille veut un jeans. Ses parents disent non. Elle cherche le gain facile.

De même, Saïdou Zoumbara, un policier, déplore que de très jeunes filles sortent au dancing, accompagnées de garçons plus âgés qui financent la soirée.

Il y a beaucoup de filles mères. Tout est basé sur la pauvreté. Il faut de quoi manger. Maintenant, à partir de 15h, à l'Amitié⁴⁰, il faut voir comme le monde afflue. La majorité des filles là-bas sont mineures, entre 14 et 18 ans. Il ne faut pas se mentir, les filles de 20 ans, elles sont rares. C'est ces filles de 14-18 ans qui deviennent des filles mères. Même des moins de 14 ans. Ca pullule. Puis les gens se servent d'elles, des garçons plus âgés. C'est lié à la pauvreté, pour pouvoir manger le lendemain. L'homme lui paie à boire, à manger. Elle veut rentrer danser, manger, boire.

Nous avons, par nos propres observations, pu constater que le dancing avait effectivement un grand succès auprès des jeunes de Ouahigouya. Tous les week-ends, la jeunesse de Ouahigouya sort au dancing de l'Amitié. Les jeunes ne s'habillent pas comme en pleine journée. Les filles laissent de côté le pagne pour adopter des tenues nettement plus sexys : petits tops, dos-nus moulants en matière synthétique. Les garçons portent des lunettes de soleil, des casquettes. Filles et garçons enfilent un

³⁹ Le mariage mossi n'est pas une histoire de libre choix (« tu prends ce qu'on te donne »), mais Josiane Kouraogo évoque ici des relations entre homme et femme qui n'ont aucune chance d'aboutir à un mariage. C'est plutôt un lien de nature marchande qui unit les deux individus.

⁴⁰ L'Amitié est le dancing le plus populaire (et le moins cher) de Ouahigouya.

jeans. L'apparence compte beaucoup. Beaucoup de jeunes restent en dehors du dancing, où s'installent des petits stands qui vendent de l'eau en sachet et de la nourriture. De nombreuses filles attendent qu'un garçon leur paie l'entrée. A l'intérieur, la musique est tonitruante, et l'éclairage très faible. A la fin de la soirée, les couples dansent l'un contre l'autre. Le garçon, derrière la fille, lui tient les hanches, et les deux font des mouvements du bassin synchronisés. La soirée se termine vers 2h du matin.

Nous percevons dans les témoignages précédents que la pauvreté évoquée n'est pas de nature ni d'intensité univoques. Il y a d'une part les filles qui vendent leur sexualité dans une optique de survie, pour acheter de la nourriture. Et d'autre part, certaines filles dont les besoins primaires et vitaux sont comblés, suivent des hommes contre de l'argent ou des cadeaux dans le but d'être branchées, à la mode, et désirables. Une hypothèse très plausible est que les filles issues de la première catégorie ont un pouvoir de négociation très faible, et acceptent probablement plus facilement des relations sexuelles sans protection. Elles sont en situation de demande, de l'argent est nécessaire immédiatement. La valeur accordée à l'avenir est infime, et les risques d'une grossesse future, même s'ils sont connus, paraissent moins importants que la nécessité immédiate de se nourrir, car ils sont différés dans le temps.

Le témoignage de Chantal Damiba, professeur au lycée Bogodogo, nous éclaire sur la manière dont l'impression de pauvreté est un concept relatif et non absolu.

Au village tout le monde fait la même chose, le même niveau de vie. Mais en ville il y a plusieurs catégories. Donc la petite qui est là, elle veut s'habiller comme les autres, elle veut vivre comme les autres. Elles sont facilement victimes. En ville elles sont trop exposées. Au village il n'y a pas de catégories sociales, tout le monde vit la même situation.

C'est une fois qu'il y a possibilité de comparer sa situation à des situations différentes que le malaise apparaît chez les jeunes filles. Cette possibilité de comparaison est plus courante en milieu urbain, par son contact avec la modernité globalisée. Cette prise de conscience d'un ailleurs est très bien décrite par Pierre Joseph Laurent,⁴¹ qui explique comment un vendeur de piment en contact permanent avec la ville s'est converti au protestantisme. Il a fait un rêve qui lui a fait prendre conscience de sa pauvreté. C'est à partir de ce moment-là que commence la volonté de richesse personnelle, et donc la mise à distance de la société traditionnelle. C'est par la conversion au protestantisme qu'il espère sortir du cycle de réincarnation traditionnel.

« C'est la pénibilité de la condition paysanne qui est désormais désignée comme l'enfer sur terre ».

⁴¹ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003

- **L'apologie du paraître**

On peut logiquement penser que cette relativité du concept de pauvreté est engendrée par l'apologie du paraître qui semble prévaloir dans cette petite ville émergente. Lors d'une discussion dans un groupe de thé,⁴² Ismaël et Omar, deux garçons d'une vingtaine d'années, expriment leur vision des rapports entre filles et garçons. Ils expliquent qu'ils se rendent souvent au dancing de l'Amitié car ce n'est pas cher, mais vont aussi parfois à un dancing plus cher pour « avoir des filles ».

Pour ces informateurs, *C'est pour faire croire aux filles qu'on est riche, sinon elles ne sont pas intéressées. L'amour, en Afrique ça n'existe pas. L'amour, c'est toujours par intérêt. Et les garçons prennent plusieurs filles en même temps.*

Issa, un autre garçon du groupe, ajoute que les filles cherchent des garçons qui ont de l'argent, et qu'il faut paraître riche avec les filles « momentanées », car on sait que ça ne va pas durer donc on peut leur cacher la vérité. Ibrahim, un ami de Issa prétend que 70-80 % des filles sont infidèles, et qu'elles multiplient les histoires pour avoir plus. Cette vision très utilitariste des relations garçon-fille est confirmée par un débat auquel j'ai assisté dans une classe de 2^{ème} (moyenne d'âge de 16 ans).⁴³ La discussion portait sur la prostitution.

- *Alice : Si un homme n'a pas d'argent, peut-il avoir une femme ?*
- *Une fille : Oui si c'est par amour*
- *(Les autres ne sont pas d'accord)*
- *Un garçon : Ok il y a des exceptions, mais le plus souvent ce n'est pas de l'amour*
- *Un autre garçon : De nos jours la plupart des filles n'acceptent pas d'être avec un garçon qui n'a pas d'argent.*
- *Un troisième garçon : La prostitution c'est à cause de l'argent. La fille couche avec un garçon à pied, puis elle l'abandonne pour un garçon en vélo, puis en voiture et ainsi de suite.*
- *Une autre fille : il faut regarder le comportement du garçon et pas sa poche*
- *Animateur : Si un garçon n'a pas d'argent, il n'a pas de fille. Le matériel est plus important que le comportement. Mais attention, les vrais hommes ça ne se voit pas par le matériel mais par le comportement.*
- *Une fille : Une fille qui veut seulement de l'argent, ce n'est pas pour un amour durable.*
- *Animateur : Tout le monde est devenu matérialiste.*

L'animateur lui-même déplore cet attrait actuel pour le superficiel et le superflu. Ce constat de manque d'authenticité est bien souvent accompagné d'une autre tendance actuelle : la soif de liberté chez les jeunes. Loin d'être idéalisée, la liberté est perçue comme néfaste.

⁴² Souvent les jeunes, surtout des garçons, se regroupent par petits groupes en buvant du thé, pour discuter, jouer aux cartes.

⁴³ Nous avons en effet assisté à des causeries dans les classes d'un lycée, organisées par l'action sociale en vue de sensibiliser les élèves à propos de divers sujets (la prostitution, le planning familial, l'excision, le mariage forcé).

Serge Kaboré, responsable du siège de l'Action Sociale à l'hôpital de Ouahigouya pense que la jeunesse utilise mal sa liberté.

Car on confond liberté et libertinage. Il y a l'influence de l'occident, et les images qui viennent de l'extérieur...pour faire comme les autres. C'est aussi la pauvreté qui fait ça. Les familles ont du mal à subvenir aux besoins des enfants. Les filles vont avec des hommes. Il y a aussi une question d'éducation : ici c'est difficile pour les parents et les enfants de discuter ensemble. Du coup, les jeunes s'influencent entre eux. Ça a tendance à gagner les villages aussi, il y a aussi des soirées dansantes, mais c'est plus grave en ville.

De même, Abdoul Raïr, également jeune père non marié :

Ça arrive plus souvent maintenant. Depuis 2000, beaucoup de filles ont des enfants sans être mariées. Maintenant c'est le développement. Avant il n'y avait pas beaucoup de maquis,⁴⁴ et pas de dancing. Depuis plus de dix ans, ça a commencé à évoluer. Souvent, avec les filles rencontrées au maquis, ça ne dure pas. Le problème c'est que le garçon dit souvent que ce n'est pas lui qui a enceinté.

Mais qu'entend Serge Kaboré par « influence de l'occident », et Abdoul Raïr par « développement » ? Dans le contexte d'empilement normatif décrit au début de cette troisième partie, où diverses règles contradictoires coexistent sans s'éliminer mutuellement, le développement peut être compris comme un chaos, que Pierre-Joseph Laurent⁴⁵ qualifie de « modernité insécurisée » : une sorte de société plus ou moins sans règle, car la coutume est défaite, mais l'Occident est très loin.

Le policier Saïdou Zoumbara ne voit pas la liberté accordée aux jeunes d'un bon œil :

Le phénomène des filles mères est lié à la ville et aux mentalités. La fille est libre de sortir avec qui elle veut.

Durant la discussion organisée par l'Action Sociale dans une classe de 2^{ème}, la liberté a également été citée comme cause de la prostitution. La liberté, valeur typiquement occidentale, est bien souvent perçue comme dangereuse et menaçante pour la société africaine toute entière. Selon Josiane Kouraogo, responsable d'une association, c'est par l'intermédiaire des médias que cette valeur gagne peu à peu l'esprit des jeunes :

Les jeunes veulent montrer leur liberté, mettre fin à tout ce qui est tabou. Boire et fumer, c'est la fille moderne occidentale. L'image des médias crée des nouveaux besoins.

Les médias déclenchaient donc la prise de conscience chez les jeunes, qu'il existe un autre mode de vie ailleurs, qu'on peut avoir plus, être plus libre. En un mot, un mécanisme de réflexivité induit la prise de conscience de leur pauvreté relative, même si en absolu leur situation n'a pas changé.

⁴⁴ Sorte de bar.

⁴⁵ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003

Suzanne Lallemand,⁴⁶ dans sa description du *rolléndo* (relations amoureuses avant le mariage), explique qu'il est nécessaire pour les jeunes filles d'être à la mode pour pouvoir entamer une relation amoureuse avec un garçon, lui-même en contact avec la modernité globalisée.

« Le désir de plaire à l'autre sexe contribue à pousser le jeune Mossi à l'émigration, puis l'incite à dépenser ses gains en vêtements de type européen, en accessoires de prestige, en moyens de locomotion. De même, mais à un niveau plus humble, toute fille cherche à ressembler aux belles que le jeune voyageur aperçoit dans les villes, délaisse les bracelets anciens de cuivre ou de pierre pour les parures du marché, et cherche à se procurer pagnes et foulards dont les imprimés soient au goût du jour. De plus en plus, ces dépenses sont ressenties comme conditions nécessaires de l'accès au *rolléndo* et engagent la jeunesse dans un processus d'intégration aux formes européennes de consommation. »

- **La « désafricanisation » et le rejet de l'Occident**

Josiane Kouraogo dit regretter le mode de vie communautaire et la solidarité africaine qui seraient en perte de vitesse en Afrique, et plus particulièrement dans les villes.

Les valeurs occidentales font que nos valeurs traditionnelles sont en train de disparaître : ton voisin ne mange pas, on ne le sait même pas ! Ce qui est choquant, c'est la différence entre riches et pauvres, le fossé est trop grand. Avant ce n'était pas aussi profond. La solidarité obligeait les riches à partager. C'est en train de se perdre. Le ministère de l'Action sociale est obligé d'organiser une journée de la solidarité. La solidarité disparaît. C'est plus dans les villes que dans les villages car on a plus accès aux médias en ville. Les groupes religieux viennent consolider la solidarité. On est obligé d'appartenir à un groupe religieux pour s'occuper de nous quand on meurt. Mais on ne soutient que ceux de la même religion.

Cette nostalgie des valeurs « d'avant » s'exprime aussi dans cette classe de 2^{ème}.

- *Un garçon : Même si on a un enfant dont on ne veut pas, on va s'entraider. Mais avec la modernité, ce n'est plus comme ça, on perd notre culture.*
- *Un autre garçon : Avant la colonisation, les africains prenaient soin les uns des autres. Avec la civilisation européenne, l'Afrique a perdu son africanité !*

Cette dernière phrase a enthousiasmé toute la classe et provoqué des applaudissements de tout le monde.

Nous devons rester très critiques par rapport à ces slogans idéalisateurs sur la vie communautaire et la solidarité africaine. Selon Pierre-Joseph Laurent,⁴⁷ ce n'est pas la solidarité mais la jalousie, la peur, et la sorcellerie qui obligerait l'entraide dans la société traditionnelle mossi. Le recours à l'entourage y est une sécurité économique. La confiance entre parents et l'entente entre lignages est

⁴⁶ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 140

⁴⁷ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003

nécessaire pour pouvoir accéder au « bien collectif »⁴⁸ en cas de nécessité. L'accumulation fait peur à celui qui accumule (peur de la jalousie et de l'incertitude à long terme), et à celui qui s'estime injustement écarté des principes de sécurité sociale et économique de la société coutumière. La dépendance mutuelle et le recours potentiel à l'entourage restent donc la manière la plus sûre d'assurer sa survie. L'apparente solidarité africaine traditionnelle, tant idéalisée et regrettée, cacherait donc plutôt un mécanisme de régulation des risques.

Cette idée assez répandue de l'occident et ses valeurs comme cause de tous les maux de la société africaine ne va pas sans son corollaire, une volonté de retour aux valeurs traditionnelles. Ainsi, par exemple, dans une classe de 4^{ème} où la discussion portait sur l'excision, de nombreux élèves (des garçons !) voient l'ablation du clitoris comme une solution à l'infidélité naturelle des femmes. De plus cela permettrait l'abstinence et donc éviterait les grossesses chez les jeunes filles.

- *Un garçon : Les filles mères sont des filles pas excisées. Est-ce qu'au village (où les filles sont excisées) les filles mettent des enfants au hasard ?*
- *Un autre garçon : Les filles qui ont un long clitoris, ça frotte contre leur slip et ça les excite !*

Dans la classe de 2^{ème}, un élève pense également que le retour aux traditions limiterait la prostitution et accuse les valeurs occidentales.

C'est l'émancipation de la femme qui amène la prostitution. C'est un message véhiculé par les médias.

On le voit, même en milieu scolaire les idées traditionnelles sont tenaces. De nombreux jeunes dans les classes, souvent des garçons, partagent des idées assez conservatrices, en prônant un retour à la tradition idéalisée. En réalité, ils partagent un imaginaire de la tradition qu'ils ne connaissent pas...

A la fin d'un entretien, le proviseur d'un autre lycée (lycée Diongolo), plus conservateur me confie, hors enregistrement :

Les enseignants sont de plus en plus jeunes, ce ne sont plus des modèles. Ils mettent des chapeaux à l'envers, ce ne sont plus des exemples. Il y a des enseignants qui sortent avec des élèves, ou des élèves et des enseignants qui sont en concurrence pour une fille. Il y a l'influence de la pourriture qui passe à la télé.

Notre thèse est que ces deux causes évoquées, la pauvreté et la modernité, sont fortement liées, car c'est l'apologie du paraître et le mimétisme Occidental qui mettent à jour la pauvreté ressentie, même si objectivement la situation n'a pas changé. Tantôt la pauvreté évoquée est de l'ordre de la survie, tantôt plutôt de l'ordre du paraître. La fille a besoin d'argent pour manger, ou pour pouvoir se mettre à la mode. Dans ce dernier cas la jeune fille semble agir dans l'optique de profiter de sa jeunesse, et de sa beauté éphémère. Ce cas est particulièrement intéressant dans le cadre d'une ville émergente, où les jeunes sont exposés à des tendances de mode et des valeurs nouvelles, qu'ils sont

⁴⁸ Les biens collectifs représentent la perception qu'ont les autres des biens qu'un lignage particulier considère comme lui appartenant.

tentés de suivre, mais sans rejeter totalement les valeurs traditionnelles. C'est cette situation inconfortable de « ni l'un ni l'autre » (ni confiance liée à la parenté, ni Etat tiers sécurisant) qui peut donner l'impression à certains que « l'occident » et « le développement » sont responsables du problème de précarité inhérent à cette ville émergente.

Daouda émet une objection au rôle néfaste attribué à la modernité.

Dire que les filles mères ça arrive à cause de l'occident, des médias et tout ça, ce ne sont que des prétextes. En fait c'est les gens qui sont responsables, c'est comme la cigarette.

Pour lui, c'est uniquement la fille qui est responsable, et il est un peu facile de tout remettre sur le compte de la modernité. Nous reviendrons plus tard sur le thème du partage des responsabilités individuelles.

❖ La sexualité méconnue

• Une méconnaissance générale

Eric, un stagiaire de l'Action Sociale constate :

La tendance est de commencer très tôt, avant même d'avoir ses règles. La tranche la plus vulnérable, c'est entre 15 et 17 ans. Souvent, c'est les premières expériences. La plupart s'informent sur la contraception seulement après la première grossesse.

Nous avons déjà pu constater par le biais des témoignages de filles mères que celles-ci ignorent beaucoup de choses concernant la sexualité et les moyens de contraception. Josiane Kouraogo nous parle de cette ignorance chez les filles mères :

C'est des filles sous scolarisées ou pas du tout. Certaines abandonnent leurs études pour cause de grossesse. C'est un sujet tabou en famille, on ne parle pas de sexualité. Au niveau des écoles aussi, ce n'est pas dans le programme scolaire. Elles savent qu'elles peuvent tomber enceinte avec le sexe, mais ne savent pas comment l'éviter. Elles ont des informations pas très claires, ou pas justes.

Josiane Kouraogo n'est pas la seule à évoquer l'utilisation de méthodes contraceptives inefficaces. Serge Kaboré, de l'Action sociale nous parle des informations erronées qu'il a déjà entendues.

Les filles utilisent des méthodes traditionnelles, mais ce n'est pas fiable. J'ai l'exemple d'un cas de contestation de paternité. La mère a donné quels conseils au niveau de la sexualité ? Ne pas avoir de rapport pendant les règles. Les parents eux-même ne savent pas ! Et les filles se donnent ce genre de conseils entre elles ! D'autres récitent des prières avant les rapports.

Du côté des pères, les connaissances ne sont pas toujours plus fines. Du moins, ils ont adopté des pratiques risquées. Oumar avoue ne pas avoir utilisé de moyens de contraception par ignorance. Abdoul Raïr, avant de devenir papa, utilisait souvent le préservatif mais pas à chaque fois. Mamadou,

quant à lui, a déjà deux enfants et n'en veut plus. *Deux, ça suffit.* Il est toujours avec la mère de ses enfants mais ne l'épouse pas par manque de moyens. Il dit prendre des précautions pour ne plus avoir d'enfants, mais uniquement dans certaines conditions.

Quand tu fais un rêve, avec un serpent ou une montagne, c'est le signe que tu vas avoir un enfant. Si je fais ce rêve maintenant, je vais prendre des précautions.

- **Un sujet tabou en famille**

Il semblerait que cette ignorance assez généralisée de la sexualité chez les jeunes puisse s'expliquer entre autres par le fait que la sexualité représente un sujet tabou en famille, dont il est honteux de parler. Par nos rencontres avec des filles mères, nous avons pu observer qu'effectivement peu d'entre elles avaient reçu des conseils de leur maman ou autre membre de la famille, si ce n'est le conseil de ne pas approcher les garçons, sans explication supplémentaire. Daouda, ce jeune homme qui considère les filles mères comme responsables de leur situation reconnaît que peu d'informations sont mises à leur disposition en famille.

Ici, la sexualité est un tabou. On parle des moyens de contraception à la télé. (...) La sensibilisation aurait dû venir plus tôt et être encrée dans notre culture, qu'on parle de ça entre parents et enfants. Parce que la sensibilisation, c'est trop tard, quel que soit le degré de sensibilisation, les jeunes s'en foutent, ils sont de mauvaise foi.

Viviane Ouedraogo considère que cela constitue un manquement de la part des parents, qui par là portent leur part de responsabilité.

Parce que nous les africains on trouve que c'est honteux de parler de sexualité à ses enfants. C'est rare des parents qui parlent d'éducation sexuelle à leurs enfants. Les parents ont une part de responsabilité.

Chantal Damiba, professeur dans un lycée, pense également que les parents ne mettent pas assez l'accent sur l'éducation sexuelle, et que cela a certainement un lien de causalité avec les grossesses chez les jeunes filles, de plus en plus fréquentes et précoces. Serge Kaboré également a cette impression : *la tendance est de commencer à avoir des relations sexuelles très tôt, avant même d'avoir ses règles.*

- **Le goût de l'expérience**

Lors d'une discussion en classe organisée par l'Action Sociale, une fille de 3^{ème} souligne le rôle de l'ignorance dans les grossesses indésirées : *Si les filles connaissaient la contraception, ça pourrait éviter des grossesses.* Mais d'autres élèves réagissent à ses propos, mettant en évidence que ce n'est pas forcément une méconnaissance de la contraception qui est en cause, mais aussi un peu d'inconscience, liée à l'excitation du moment et à la curiosité :

- *Un garçon : C'est le goût de l'expérience qui amène la fille à être enceinte.*

- *Un autre garçon : Si on est vraiment excité, on ne pense pas à la contraception.*

Ce point très pertinent souligne que l'information sur la contraception n'est pas la condition sine qua non pour éviter les grossesses indésirées, mais que d'autres facteurs beaucoup moins maîtrisables entrent en jeu. De même, on peut penser que que la fille est, dans certaines situations, un peu forcée d'accepter des relations non protégées, dans les cas où son pouvoir de négociation est faible (cfr supra), ou si elle est intimidée.

- **La valorisation stigmatisante de l'abstinence**

Quand la sexualité est abordée malgré le tabou qui l'entoure, il semblerait que la pratique généralement valorisée soit l'abstinence. Nous avons pu constater cela par nos observations personnelles auprès des filles mères, mais aussi lors des discussions animées par des stagiaires de l'Action Sociale dans les classes. Que ce soit pour les séances d'information concernant le virus du sida ou le planning familial, l'animateur conclut que la meilleure chose à faire est de s'abstenir de toute relation sexuelle. A la fin d'une causerie sur le Sida dans une classe de 4^{ième} (14 ans), un élève souligne le fait que certaines personnes ont honte d'acheter des préservatifs, mais l'animatrice ne relève pas cette remarque. Elle insiste encore et encore sur le fait que seule l'abstinence est sûre à 100% pour se protéger du virus du Sida, sans souligner l'importance des préservatifs ni tenter de contrer l'impression de honte inhérente à l'achat de préservatifs. Durant l'exposé sur le planning familial dans une classe de 5^{ième} (13 ans), la même idée de tabou des relations sexuelles transparait. Les méthodes naturelles et traditionnelles sont passées en revue, et l'animateur dit qu'elles ne sont pas efficaces. Après avoir expliqué quelques méthodes modernes plus fiables, l'animateur souligne que la meilleure méthode est l'abstinence. Ces informations ne sont certes pas fausses, mais incitent à s'interroger.

Valoriser un tel comportement ne rendrait-il pas l'achat de préservatifs ou d'autres moyens de contraception plus honteux ? Cela peut revenir à diaboliser le sexe et à se voiler la face. Cela ne renforce-t-il pas la gêne d'aller acheter des préservatifs ? Cela ne pourrait-il donc pas favoriser les rapports non-protégés ? Prôner l'abstinence n'est-il pas déconnecté de la réalité ?

A ce sujet, nous avons interrogé Viviane Ouedraogo, dont la fille est tombée enceinte hors mariage.

Moi j'ai vécu le cas avec ma fille ! Moi j'ai plutôt poussé l'abstinence et voilà, elle en voulant se cacher pour faire, elle a piqué une grossesse.

Viviane Ouedraogo n'approuvait pas que sa fille ait des relations sexuelles, cette dernière s'est donc cachée de sa mère et a probablement eu des rapport non protégés avec le père de son enfant.

❖ Idées sur les filles mères

Si beaucoup déplorent une certaine normalisation de la situation, du fait de l'assouplissement des traditions, les idées sur les filles mères restent néanmoins très tenaces. Ces lieux communs contribuent fortement à la marginalisation et à la stigmatisation de ces jeunes filles, et donc à leur souffrance quotidienne.

• Des filles responsables de leur situation

Des deux auteurs de la grossesse, c'est bien souvent la fille seule qui est tenue comme l'unique responsable. Daouda tient un discours ambigu à ce sujet. D'une part il soutient qu'une fille qui se rend au dancing est responsable car elle commet une faute en fréquentant ce genre d'endroit, et d'autre part, il avoue que lui-même trouve que c'est le lieu idéal pour rencontrer une fille pour un soir.

Alice : Pour rencontrer des filles, tu fais comment ?

Daouda : L'endroit idéal c'est les maquis, et les dancing lors des soirées...c'est juste pour un soir. Les filles mères ont péché en allant au maquis. C'est elle qui doit être plus prudente que le garçon, c'est elle qui porte la grossesse.

En gros, quand une fille sort, elle est fautive, mais pas un garçon. La fille endosse le rôle de provocatrice, et le garçon est seulement passif, il succombe juste à la tentation. Daouda déresponsabilise totalement le garçon et ne voit pas le rôle de complice qu'il pourrait avoir.

De même, traditionnellement, les filles qui transgressent l'impératif de chasteté encourent beaucoup plus de risques que les garçons qui commettent le même méfait.

Suzanne Lallemand :⁴⁹ « On comprend pourquoi les adolescents incitent leurs compagnes à outrepasser les libertés octroyées par le droit coutumier : ils ne retirent que peu d'avantages à le respecter ; et s'ils mettent quelquefois les responsables du lignage dans l'embarras, en leur attirant l'inimitié de quelques pères mécontents, ils n'ont pas à craindre, comme elles, l'ostracisme de leurs proches. »

Nous avons pu constater que cette tendance à la déresponsabilisation des garçons n'est pas seulement soutenue par les garçons. Edwige, une jeune femme de 28 ans, pense que ce sont les filles, inconscientes, qui provoquent les garçons.

- *Alice : Tu crois que ça arrive plus à certaines catégories de filles ?*
- *Edwige : Il y a les petits modèles de filles là, qui n'ont rien compris d'abord dans la vie...aller danser dans les maquis, avec des habillements à la mode. Des vêtements provocants. Moi je vais au dancing avec mon*

⁴⁹ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 144

copain. J'y suis allée à partir de 19 ans. Mon papa était sévère pour les sorties. Maintenant il est décédé. Les habillements, il n'acceptait pas. Je suis musulmane pratiquante. A 14 ans j'avais déjà des copines qui allaient au dancing. Elles sortaient par le mur. Moi la première fois c'était avec deux copines, mon copain.

Ayant reçu une éducation stricte, elle méprise les « petits modèles », sorte de « Lolitas » immatures qui font tout pour tenter les garçons. Cet avis est totalement partagé par Daouda :

Il y a 5-10 ans, une fille de quinze ans c'était une gamine. Maintenant à 15 ans on veut déjà jouer la grande. Elles s'habillent plus provocantes. Elle vont provoquer dans les maquis des garçons plus vieux pendant que les garçons de 15 ans jouent.

Noélie, quant à elle, déplore ce genre d'avis tranché et pense que les responsabilités sont partagées, et déplore que l'éducation en famille encourage ce partage inégal.

Les filles qui passent la journée avec un homme pour de l'argent, les gens ne pouvaient que dire du mal d'elles. Chez nous, quand un homme gagne une fille comme ça, la fille a toujours tort. Un jeune qui sort comme ça et qui revient le soir on ne lui pose pas de questions. Mais ce que tu ne réalises pas c'est que toi ton fils était avec la fille de quelqu'un ! Votre fils est parti faire du mal à la fille de quelqu'un. Mettez-vous à la place, si c'est votre fille qui avait vécu cette situation. (...) Si au moins on mettait un peu de pression sur les hommes...mais non, pour eux c'est la totale liberté. Mais cette liberté conduit à des sérieux problèmes.

Insistons sur le fait que Noélie est une jeune fille instruite particulièrement ouverte sur le monde et aux idées très modernes, dans le sens où l'indépendance et la liberté sont à ses yeux primordiales. Son discours se rapproche de ce que constate Suzanne Lallemand⁵⁰ dans la famille traditionnelle mossi lors des relations amoureuses hors mariage:

« Bien que ces contacts hors mariage soient monnaie courante, bien que, au dire de nos informatrices, nulle fille ne s'y soustrait, les détenteurs du pouvoir familial tolèrent assez bien des instigateurs, ainsi que les étrangères qu'ils ramènent au logis, mais désapprouvent ses participantes lorsqu'elles sont issues de la demeure. »

Des discussions dans des classes de lycée, nous n'avons pas pu tirer de conclusions univoques. Dans une classe de deuxième année (élèves d'environ 16 ans), le débat se situe principalement entre garçons et filles.

- Un garçon : Les filles sont plus responsables. Si la fille est fidèle, le garçon accepte l'enfant d'office.
- Une fille : Ils sont aussi responsables l'un que l'autre, un rapport sexuel, c'est à deux.
- Animateur : cela dépend de la conception de chaque société. Au sud-ouest, quand un garçon veut se marier, il veut d'abord faire un essai, pour voir si la fille est féconde. Ici la responsabilité est partagée. La fille est naïve et croit les promesses du garçon. Ils ont une mauvaise gestion de leur sexualité, qui devrait être planifiée de manière méthodique.

⁵⁰ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 132

Ni filles, ni femmes : ces inclassables filles mères

- *Un deuxième garçon : Les filles sont responsables. La fille doit d'abord présenter le garçon à son père. Si le garçon refuse d'aller se présenter, ça prouve qu'il n'est pas sérieux et la fille doit le refuser. Félicité par l'animateur.*
- *Un troisième garçon : Les filles s'habillent souvent de manière irresponsable.*
- *Animateur : En effet, l'habit fait souvent le moine.*

L'animateur semble partager l'idée de la fille responsable qui tente les garçons, sans attribuer aucune responsabilité à ces derniers. Les avis contraires émanent de filles uniquement. Dans une classe de troisième (moyenne d'âge de 15 ans), les réactions des garçons sont beaucoup plus favorables aux filles.

- *Un garçon : Ce n'est pas leur faute. C'est dans l'ignorance qu'elles tombent enceintes. Il faut les comprendre. Mais la société les rejette, ce qui amène la fille à rejeter et abandonner l'enfant.*
- *Un autre garçon : Les filles mères sont victimes, on ne doit pas les accuser.*

Le proviseur du lycée Diongolo, aux idées assez conservatrices sous-entend également que les filles mères sont responsables de leur situation, car il considère que les informations sur la contraception sont largement diffusées et accessibles à tous, même hors du contexte scolaire.

- *Alice : Est-ce que dans le contenu de certains cours, vous parlez des moyens de contraception ?*
- *Proviseur : Oui, en SVT (Science de la vie et de la terre), c'est un sujet qu'on aborde. Il y a la reproduction en troisième, et en terminale. Les méthodes contraceptives et tout ça, on entend aussi à la radio et à la télé...Sauf celles qui refusent de s'informer.*

• **Les garçons vus par les filles**

Après avoir abordé le partage inégal des responsabilités attribuées aux filles et aux garçons, il est assez utile de donner la parole aux filles. Si souvent les garçons voient les filles comme des tentatrices dans leurs tenues provocantes, qui ne pensent qu'à l'appât du gain en multipliant les relations, les garçons sont, selon les filles, trop intéressés par le sexe, et sont infidèles. Selon Edwige, 25 ans, ils ne pensent qu'à ça. Ramata et Nicole, deux filles mères à qui nous avons donné la parole en deuxième partie, pensent que l'homme fidèle n'existe pas. Noélie également partage cet avis, et développe un peu l'idée.

Un garçon qui accepterait une fille sans relation sexuelle, ce garçon n'existe même pas. Ça existe mais c'est rare. C'est quelque chose que les hommes ne tolèrent pas quoi. Il y en a qui croient qu'il faut se donner à un homme pour le garder. Les hommes disent pour me garder il faut qu'il y ait plus de lien entre nous. Et leur lien le plus souvent c'est ça. Moi je me dis que trouver un homme fidèle à 100%, même si ça existe, je ne crois pas que ce soit à notre portée. Mais un homme qui ne manque pas de respect à sa copine, et qui ne se montre pas devant elle avec ses petites copines... Il y en a qui peuvent courir des filles même devant leur copine, il y en a qui peuvent même se permettre d'aller chercher une fille du même quartier, ou de la même classe. Ce n'est quand-même pas du tout intéressant d'être avec un garçon comme ça. C'est mieux qu'il voit les filles en cachette, c'est mieux que de s'exposer. Un homme fidèle à une seule personne, disons que ça n'existe pas.

L'infidélité est un sujet largement discuté par Bernard Taverner⁵¹, selon qui l'infidélité masculine est inscrite dans le droit coutumier.

« Le droit coutumier est fondamentalement inégalitaire dans sa répartition des droits et des devoirs selon les sexes. Il établit une très nette distinction sexuelle à propos de la fidélité conjugale : la femme a un devoir de fidélité par rapport à son conjoint, tandis que celui-ci a droit aux relations extraconjugales. En outre, la femme a le devoir de tolérer les relations extramatrimoniales de son époux ». ⁵²

Selon lui, ce principe persiste dans les milieux ruraux, malgré la fidélité imposée par le Code moderne et soutenue par les religions importées (islam et christianisme).

Kadi, 19 ans et serveuse dans un restaurant explique comment des garçons font des propositions aux filles.

Il y a des garçons qui veulent faire les malins. Ils exagèrent parfois. J'ai déjà eu des problèmes, avec des jeunes : ils veulent que tu viennes avec eux à la maison. Ils disent qu'ils vont te donner de l'argent mais il ne te donnent pas

- **Des filles qui n'ont pas honte**

En plus de la culpabilité qui leur incombe, les filles mères ont bien souvent une image de filles faciles dénuées de toute pudeur, *qui vont dans le lit facilement*. Le jugement des garçons et des hommes est bien souvent sans nuance et très sévère.

Le gendarme Saïdou Zoumbara dresse un portrait type des filles mères :

Les filles mères, ce sont des filles qui n'ont pas peur d'accoster des gens qu'elles ne connaissent pas. Elles n'ont pas honte, pour avoir 100 francs pour s'acheter un sandwich. (...) Certaines retrouvent un mari, d'autres restent dans la nature et restent dans le même fléau, c'est-à-dire avoir des enfants de pères différents.

Daouda leur colle aussi cette étiquette de fille facile et mauvaise qui fatalement va poursuivre sa vie dans la même voie.

Alice : Que penserais-tu de sortir avec une fille mère ?

Daouda : Tout sauf ça ! Chez nous on dit que si tu vois un cheval avec une selle, c'est qu'il a fait tomber un cavalier. Une fille mère, c'est foutu d'avance Si ça n'a pas marché avec le père, ça ne marchera pas avec moi. Elle aura du mal à avoir un mari. (...) Elles vont être marginalisées : si elle dit bonsoir, on ne répond pas. (...) Sur dix filles mères, cinq ou six risquent de recommencer avec un autre. (...) Elles sont inconscientes. Les filles mères deviennent des proies faciles, elles sont volages Les hommes peuvent trouver satisfaction avec elles. C'est des filles trop naïves. Elle se disent que le premier garçon les a trahi, mais qu'avec le deuxième ce sera plus cool...et ainsi de suite jusqu'au septième.

⁵¹ Taverner, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 511

⁵² Il nuance néanmoins l'infidélité permise aux hommes et la fidélité imposée aux femmes : l'homme a tout de même le devoir d'être fidèle par rapport à ses différents engagements sociaux, tandis qu'il existe quelques mécanismes d'évitement permettant à la femme de s'affranchir de la fidélité sexuelle.

Andréa Forogo parle aussi de la perception négative qu'ont les hommes des filles-mères.

- Alice : *Qu'est-ce qu'un homme pense d'épouser une fille mère?*
- Madame Forogo : *Quand tu as un bébé on sait que tu n'as pas bu que de l'eau, on sait que tu as un homme dans ta vie. Sans bébé tu as beaucoup plus de chance de trouver un mari qu'avec. Si on te voit avec un bébé dans le dos, on ne peut pas savoir que tu es libre.*

D'une part avoir un bébé signale que la fille n'est plus vierge. La virginité est traditionnellement valorisée, et assez hypocritement, on blâme les jeunes filles qui ne s'en tiennent pas à cette tradition. Et d'autre part, les hommes peuvent penser qu'elle est mariée et donc ne l'abordent pas.

Noélie observe qu'effectivement les filles mères font reculer les hommes, qui ne les prennent pas pour des filles sérieuses. Elle pense que ce n'est pas une raison valable, mais doit bien se rendre à l'évidence, c'est l'impression que les hommes ont et il est difficile de contrer ces idées tenaces.

Et puis je me dis, étant une jeune fille, avoir un enfant d'un monsieur ce serait...être dans un intervalle fermé. Je serais la mère d'un enfant d'un monsieur. Je ne pourrais plus me permettre de fréquenter tous les jeunes que je voudrais. Pas en tant que matière d'amour... Fréquentation, causer de tout et de rien. Parce que chez nous ici c'est quand même difficile quoi. Et puis ce n'est même pas accepté. Du moment que tu es avec quelqu'un tu ne vas plus te permettre des relations avec des gens. Il faut mettre un terme à ça. Parce que pour eux ça peut conduire à l'infidélité. Donc ce n'est pas permis quoi. Une femme mariée qu'on voit avec un monsieur, ça devient suspect, si ce monsieur n'est pas apparenté. Il y a des gens même qui disent que l'amitié entre un homme et une femme n'existe pas.

Noélie, ambitieuse, ne veut pas d'enfant maintenant à 19 ans, pour pouvoir conserver sa liberté, au niveau de sa trajectoire professionnelle, mais aussi au niveau des relations et discussions qu'elle aime avoir pour partager des idées, y compris avec des garçons.

• Des filles à la valeur diminuée

Une fois que la personne accouche, quand l'enfant est là, elle est abaissée, elle n'a plus la valeur comme avant. Les garçons pensent ça, sa famille aussi, car la fille a accouché sans qu'on la marie, c'est ça le problème. La famille même a honte. La famille du garçon n'a pas de problème.

Ces paroles sont celles d'Bintou, une jeune fille de 19 ans, qui n'a pas d'enfant mais nous explique comment sont considérées les filles mères. Plus d'une personne mentionnent la perte de valeur que subissent les jeunes filles en devenant filles mères.

Oumar explique comment l'image de la mère de son enfant s'est ternie :

Une fille de son âge qui tombe enceinte n'est pas vue d'une bon œil : on te prend pour une fille ratée, sans éducation.

Angèle Ouedraogo, l'adjointe de l'Association des Femmes Burkinabés de Ouahigouya nous explique le terme péjoratif utilisé en Mooré pour les désigner :

Même dans la famille on ne les considère pas, elle n'a pas de valeur. On l'appelle « wemba ». Ca veut dire hasard. C'est une fille du hasard. Une fille exposée, qui se livre.

Le terme même de fille mère est dévalorisant, explique Viviane Ouedraogo :

L'appellation « fille mère » déjà, c'est quelque chose qui explique que celle-là c'est une vagabonde sexuelle. Le terme « fille mère » là, elles n'aiment pas. Elles ne veulent pas que ce soit le seul élément de leur identité. Ça crée une différence.

Cette différence, certaines filles mères la ressentent même dans l'habillement. Elles pensent qu'elles ne peuvent plus porter certains vêtements car leur corps a changé. *On n'est pas pareille, on ne peut pas mettre les mêmes habits*, nous a confié Mariam, une jeune mère célibataire rencontrée dans un centre de formation féminine.

Josiane Kouraogo parle de la valeur moindre des filles mères comme d'une perte de place clairement définie.

Pour la famille elle devient comme une autre. Elle a commis une faute et devient une honte. C'est comme si l'éducation reçue n'était pas bonne. Elles n'ont pas le même statut, pas les mêmes droits que les frères et sœurs. Pour la société, tu as une autre image qu'avant. Tu as perdu ton statut de fille et tu n'es pas femme. On te taquine. On les traite de filles faciles. C'est à la fille de reprendre ses esprits, être ferme. C'est à elle de lutter pour retrouver sa place.

- **Le malaise en famille**

Cette idée de place perdue nous semble très pertinente. Elles ont quitté un statut, sans en acquérir un autre. Elles sont dans une situation inconfortable, encore à la maison mais avec un enfant. Fille mère, c'est une situation qui en théorie n'existe pas, et qui est comme une tache au milieu du schéma familial « naturel », où la fille va vivre dans la cour de son mari, pour devenir femme. Andréa Forogo insiste sur le fait que l'enfant est considéré comme une anomalie : l'enfant appartient au lignage de son père, et n'a donc rien à faire dans la cour maternelle. Cela est assez évident dans une société patrilinéaire, où le statut et l'appartenance se transmettent à travers le père.

Robert Deliège⁵³ ajoute que « dans une société patrilinéaire, un individu appartient au groupe de son père et la famille de sa mère relève d'un groupe différent ».

Andréa Forogo : Vous êtes là chez vos parents... ton enfant ne peut pas s'épanouir comme ça, c'est comme s'il n'était pas chez lui. Il ne peut pas s'amuser comme les autres enfants. Il n'est pas épanoui comme les autres enfants naturels, comme on les appelle. On les traite différemment... bâtards, imbéciles... il y a une différence, on trouve qu'ils ne sont pas naturels.

⁵³ Deliège, R, *Anthropologie de la famille et de la parenté*, Paris, Armand Colin, 1996, p10

Doris Bonnet⁵⁴ explique que sont également appelés « bâtard » les enfants nés d'une relation adultérine, pour les mêmes raisons :

« L'enfant adultérin est jugé comme un « bâtards » car il ne possède pas en lui les caractères du patrilignage »

Serge Kaboré, de l'Action sociale, explique la vie des filles mères suite à leur grossesse :

Le calvaire commence à partir de là. Le copain fuit sa responsabilité. Les parents ont tendance à rejeter la fille, qui est un signe qu'on a mal éduqué son enfant. C'est un tabou au niveau de la coutume, ça porte malheur.

- **Le mariage pour remettre les choses à leur place**

Le désordre engendré par cette situation indésirable met la honte sur la famille entière. La situation est d'ailleurs beaucoup mieux acceptée si le père reconnaît l'enfant et que la fille va vivre chez lui, car un mariage futur qui permettrait de tout remettre dans l'ordre est envisageable. Mamadou, père de deux enfants mais pas marié explique :

Ici les deux grossesses de Adjaratou ne posent pas trop de problème, car c'est presque comme si on était mariés.

Une alternative pour ranger ce désordre, est que la fille mère « trouve » un mari, autre que le père de son enfant. Nous avons vu dans la seconde partie qu'effectivement les filles mères aspirent comme les autres au mariage. La reconnaissance sociale des femmes passe encore par le mariage et la maternité. Pour être reconnue en tant que femme, la réussite économique n'est pas nécessaire.

Jacinthe Mazzocchetti⁵⁵ fait ce constat, parmi des étudiantes de Ouagadougou :

« Rester célibataire est difficilement envisageable. Les femmes se voient mères et épouses. C'est la question de la pression et de la reconnaissance. »

Amadé Badini⁵⁶ explique comment, dans la société traditionnelle, l'entrée dans l'âge adulte s'opère par le mariage, conçu comme un véritable rite de passage :

« Apparemment, un individu ne saurait être "adulte" tout seul. On ne devient seulement "adulte" qu'après avoir rencontré un autre individu qui a besoin de vous pour l'être à son tour. Qu'en est-il alors de la jeune femme ? Le caractère adulte de la femme semble lié ainsi à sa capacité procréatrice. C'est la procréation qui va asseoir non seulement sa maturité physiologique, mais surtout son intégration sociale. Elle deviendra un maillon capital dans la chaîne des vivants et des morts grâce aux enfants qu'elle va porter. »

⁵⁴ Bonnet, D, Corps biologique, corps social. Procréation et maladies de l'enfant en pays mossi, Burkina Faso, Paris, ORSTOM, coll. « Mémoires » n°110, 1988, p 26

⁵⁵ Jacinthe Mazzocchetti, lors d'un exposé le 14 décembre 2005 au cours d'anthropologie du développement de Pierre-Joseph Laurent (DVLP 3136), à l'Université Catholique de Louvain.

⁵⁶ Badini, A, Naître et grandir chez les Moosés traditionnels, Paris-Ouagadougou, Sépia, 1994, p 72

De même, Bernard Taverne⁵⁷ décrit la pression sociale inhérente au statut de célibataire :

« Le statut de femme célibataire est socialement intenable quelle qu'en soit la cause (veuvage, divorce ou fuite), c'est un état perçu comme anormal ; une femme « libre » est accusée de prostitution, de sorcellerie ou des deux à la fois. Seul un remariage rapide peut lui permettre d'éviter l'opprobre. »

Il semble que l'objectif commun de ces différentes filles est de gagner un vrai statut de femme et ne plus errer inconfortablement dans cet entre-deux. Pour certaines, dans l'espoir optimiste de « trouver » un mari qu'elles aiment, et mener un vie agréable, pour d'autre, avec la simple volonté de fuir la pression familiale. C'est cette seconde situation que déplore Angèle Ouédraogo, l'adjointe de l'Association des Femmes Burkinabés de Ouahigouya :

C'est tellement insupportable d'être fille mère qu'elle est prête à se marier dans n'importe quelles conditions. Elle va accepter de vivre avec un homme plus âgé, même s'il a une ou deux femmes. Elle ne sera pas à l'aise avec les coépouses qui lui reprocheront toujours. C'est insupportable mais une femme préfère souffrir dans le foyer familial que d'être fille mère.

❖ La faute à l'éducation ?

L'éducation a déjà été abordée en ce qui concerne les informations sur la sexualité véhiculées en famille. Ici nous allons plutôt discuter la manière dont les gens perçoivent l'impact de l'éducation parentale actuelle sur les comportements de leurs enfants.

• Une éducation trop laxiste

Une large part de responsabilité est souvent attribuée aux parents, qui seraient trop souples et permissifs à l'égard de leurs enfants, qu'ils enverraient donc droit dans le mur. Le proviseur du lycée Bogodogo accuse les parents, tout en faisant référence à la dimension temporelle : « avant », c'était mieux que maintenant.

Moi, souvent, j'accuse un peu les parents. Ils laissent une certaine liberté aux enfants. Il y a une évolution, ce n'est pas l'éducation que nous avons vécue. Nous, les parents ne nous laissaient pas certaines libertés. Les enfants ne comprennent pas. Donc ils profitent. Ils vont au dancing. Pour moi les responsables c'est les parents, et puis l'enfant aussi. Ils ne comprennent pas ce que ça veut dire la liberté. Pour eux la liberté c'est l'anarchie telle.

Comme annoncé plus haut, apparaît une certaine redondance : le présent se différencie du passé regretté avec nostalgie, par la valorisation de la liberté comme mode de vie. Les parents sont comme

⁵⁷ Taverne, B, *Stratégie de communication et stigmatisation des femmes : lévirat et sida au Burkina Faso*, Sciences Sociales et Santé, Vol.14, n°2, 1996, p 92

happés par la tendance à la modernisation et à la liberté, véhiculée par les médias. Josiane Kouraogo constate le recul de l'autorité parentale :

C'est plus fréquent qu'avant car il y a l'influence des médias, qui font que l'éducation que les parents donnaient avant est influencée par la télévision, la radio, les autres camarades. Avant, quand une fille avait ses règles, on lui disait qu'elle serait enceinte si elle approchait un homme, et qu'elle serait bannie de la famille, et sa mère aussi. Ça avait des conséquences graves. On avait peur de la sentence. Maintenant ce n'est plus comme ça. Il y a un phénomène culturel : c'est la culture de la liberté. Tout le monde veut faire ce qui lui plaît. Les parents n'ont plus de domination.

Le policier Saïdou Zoumbara refuse de se laisser entraîner dans ce halo permissif, et essaie d'adopter une attitude plus stricte avec ses propres enfants.

C'est dur, pas facile à Ouahigouya. Tant que les parents ne s'occupent pas de leurs enfants, le fléau va toujours prendre de l'ampleur. Je ne peux pas comprendre un père qui se fout d'où vont ses enfants. La tranche 14-18 ans, c'est celle qui fréquente les maquis. Ce n'est pas sérieux. L'enfant doit étudier. Chez moi, l'enfant ne peut pas partir sans consentement du père. Ce n'est pas féodal, c'est comme ça. Ça n'engage que moi... Si tu les laisses faire, tu vas regretter.

Pour mieux comprendre le recul de l'autorité parentale souvent dénoncé, intéressons nous au contexte dans lequel a été réalisé ce travail de terrain. C'est celui d'une ville où les pouvoirs coutumiers se trouvent partiellement contestés par d'autres sources d'autorité de pouvoir sans pour autant disparaître. L'autorité parentale est mise en concurrence avec la modernité, les différentes églises, les autorités politiques, les associations de développement,...et perdent leur monopole. On conçoit aisément que les jeunes aspirent au changement d'autant que certains effets de la globalisation traversent aujourd'hui le plateau mossi.

Pierre Joseph Laurent⁵⁸ définit cette concurrence de normes comme un empilement :

« Cette sorte d'empilement de normes conduit à l'affaiblissement de toutes les sources d'autorité et de pouvoir par l'incapacité d'aucune à parvenir à imposer un monopole d'allégeance aux personnes. Cette pluralité normative conduit à l'augmentation de l'insécurité et à une utilisation opportuniste des règles qui régissent la vie collective. »

- **La démission parentale**

Plus que leur laxisme, on reproche aux parents leur absence dans l'éducation de leurs enfants. Le professeur de lycée Zakaria Traoré pense que la structure familiale traditionnelle est propice à un certain laisser-aller dans l'éducation des enfants.

⁵⁸ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003

Vous voyez la structure de nos familles là, les grandes familles, où finalement personne ne s'occupe de personne. Donc les gens sont libres, les enfants vont et viennent comme ça. Donc le soir ils rentrent à n'importe quelle heure. Après le lycée, il vont rentrer vers 23h 24h, puis ils disent qu'ils étaient partis étudier... C'est comme ça que ça se passe.

Insistons sur le fait qu'il s'agit de l'avis d'une personne, et que cela dépend très probablement d'une famille à l'autre. Modeste Djerma, à la tête du service social de la mairie approfondit cette idée en justifiant l'absence de la mère par une nécessité d'ordre économique.

Vu la taille familiale, les parents n'arrivent pas à contrôler l'éducation de leur fille. Les grands-parents ne sont pas assez sévères et les parents sont absents. Les parents sont démissionnaires. La mère s'occupe de l'éducation de la fille en Afrique, mais ici c'est pas le cas, car les mamans travaillent au marché.

A nouveau nous retombons sur une idée déjà évoquée, puisque c'est la pauvreté qui pousserait les femmes à désinvestir leur rôle de mère.

- **Les enfants n'obéissent plus**

Associée à l'idée de soif de liberté des jeunes, nombreux sont ceux qui déplorent leur désobéissance vis-à-vis de leurs parents. En deuxième partie, Nicole expliquait comment elle mentait à ses parents pour aller voir son copain, en prétextant étudier avec des copines. Daouda prétend qu'indépendamment de l'éducation reçue, les filles n'en font qu'à leur tête.

Avant, une fille bien éduquée, dès l'enfance on pouvait dire qu'elle trouverait un bon mari à 18 ans. Maintenant, avec une bonne éducation, tout d'un coup à 14 ans ça peut être la débauche. Une bonne éducation ne donne pas nécessairement une bonne fille, comme avant.

Notons que Daouda constate cette désobéissance des filles dans le contexte actuel, en opposition à un « avant », où elles obéissaient. Il a plutôt tendance à déresponsabiliser les parents. Assétou, environ 50 ans, déplore également la désobéissance et la mauvaise volonté des jeunes filles aujourd'hui, choses qui n'existaient pas « avant ».

Il y a plus de filles mères maintenant car elles n'obéissent plus à leurs parents. Elles refusent les conseils et ne les appliquent pas.

Nombreux sont les témoignages qui font part de ce phénomène de désobéissance, jetant la faute sur la fille. Nous ne les citerons pas tous. Le proviseur du lycée Bogodogo quant à lui, voit une complicité des parents qui ferment les yeux sur les sorties des filles. En outre, il souligne un paradoxe intéressant :

Ca existe plus maintenant car les filles n'ont plus peur des parents. C'est un genre de prostitution qui ne dit pas son nom. Mais il y a un paradoxe : les parents sont d'accord pour que les filles aient des moyens extérieurs, mais ils ne sont pas d'accord pour une grossesse.

La désobéissance des filles semble être un révélateur de l'utilisation opportuniste des règles, parfois contradictoires, qui régissent la société.

- **La mère complice**

Le gendarme Saïdou Zoumbara ne se contente pas d'accuser le manque de rigueur des parents en général, il accuse les mères en particulier.

En général, c'est la mère qui envoie sa fille à la débauche. La mère est complice. C'est au plus offrant. C'est elle qui envoie sa fille près des jeunes. Le père n'est pas à la maison, donc il n'est pas au courant.

Daouda, dont nous avons déjà relevé les propos plutôt conservateurs et machistes, abonde dans le même sens.

Souvent ce sont les mères qui poussent à ça. La fille sort, la maman est au courant mais pas le père. Si les femmes se rangeaient, le monde irait mieux...

Oumar aussi relève le paradoxe dénoncé par le proviseur du lycée Bogodogo, mais attribue la lâcheté à la mère uniquement.

On est nombreux, la mère n'a pas d'autorité, l'enfant fait ce qu'il veut. Et la maman est complice, elle essaie de couvrir l'enfant, jusqu'au jour où le problème va surgir. Mais elle va essayer de s'en laver les mains, d'accuser quelqu'un d'autre alors que c'est elle qui est à la base du problème.

- **Le rôle du père**

Le père semble souvent déresponsabilisé de la mauvaise éducation de ses enfants. C'est une situation globalement acceptée, mais Noélie dénonce la lâcheté paternelle et aspire à une image nouvelle du père de famille, où il aurait un rôle affectif et éducatif.

Le mari idéal, c'est un mari qui s'occupe de sa famille moralement, et financièrement. Parce que souvent il y a le matériel, mais moralement il n'y a pas ça quoi. L'homme disparaît le matin alors que les enfants se réveillent. Il revient le soir pendant que les enfants dorment. Il n'a même pas le temps de parler un moment avec les enfants.

Saïdou Zoumbara, aux idées pourtant bien différentes de celles de Noélie, ne comprend pas non plus les pères qui ne prennent pas part à l'éducation de leurs enfants, et préconise un modèle familial où toutes décisions éducatives doivent passer par le père.

Bernard Taverne⁵⁹ nous éclaire un peu sur ces pères démissionnaires, ainsi que sur la responsabilité qui repose sur les mères, en expliquant le déroulement des relations prématrimoniales dans la société traditionnelle mossi :

« Les rencontres doivent avoir lieu au domicile du garçon (...) Dans ces conditions, tous les membres de l'habitation dans laquelle séjourne le garçon sont parfaitement informés de la visite de « l'étrangère » et chacun, y compris le chef de famille, peut savoir précisément qui elle est. De son côté, le départ de la fille de sa propre habitation est beaucoup plus discret, le plus souvent elle bénéficie de l'aide des femmes présentes (mère, sœurs et tantes), le père est laissé dans une totale ignorance des faits que son devoir lui imposerait de condamner. La clandestinité dans les relations amoureuses est réprouvée ; elle est considérée comme une preuve du non-respect des règles de choix du partenaire. »

Cela suggère que le peu d'implication du père dans la relation amoureuse de sa fille avant le mariage trouve ses origines dans la tradition mossi, et n'est donc pas un phénomène récent. Suzanne Lallemand⁶⁰ fournit des informations similaires :

« Le jeune homme mène ses intrigues amoureuses [avant d'être marié] à l'insu des plus vieux membres de la concession ; mais les plus vieilles – mères, coépouses de celle-ci, épouses du frère du père – moins engagées dans le maintien de la « respectabilité » du lignage, peuvent le cas échéant, faciliter les entrevues de leur fils. (...) Les parents ne punissent pas ; ils seraient même plutôt complices du fils, mais d'une complicité distante, qui ne veut surtout pas être identifiée comme telle. (...) Mais la situation familiale de la jeune fille, qui déserte de nuit le foyer paternel est beaucoup plus inconfortable. On sait que les filles pubères, contrairement aux frères de leur âge, n'ont pas de case individuelle : elles partagent la pièce d'une mère, femme du grand-père, d'une alliée à plaisanterie,⁶¹ épouse d'un aîné en déplacement ; aussi leurs absences sont particulièrement aisées à constater par ces compagnes de nattes, et vite connues des autres parents, à l'oreille fine et au sommeil tardif. Mais, merveille de la solidarité féminine, toutes les femmes de la cour protègent de leur mutisme sans faille, le vagabondage de l'adolescente. Car les hommes interdisent ces sorties dont ils redoutent les conséquences : leur enfant peut devenir enceinte, refuser le mariage qu'ils ont conclu pour elle, s'enfuir avec un amant. L'ignorance des pères n'est donc pas simulée – mais ils n'exercent aucune surveillance effective – et leur mécontentement, très réel, lorsque la liaison amoureuse a entraîné l'une ou l'autre de ces catastrophes familiales.»

- **Une éducation trop stricte...**

Beaucoup parlent d'éducation trop laxiste, de mères complices, de désobéissance...et sous entendent donc qu'une éducation plus stricte serait nécessaire. Mais Noélie souligne quelque chose d'intéressant :

⁵⁹ Taverne, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 514

⁶⁰ Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977, p 131

⁶¹ « La parenté à plaisanterie pimente la vie quotidienne et donne lieu à des situations incongrues. Cette tradition encore vivace consiste à faire semblant de créer un conflit avec le représentant d'une ethnie alliée. Ce pacte permet aux protagonistes de s'insulter, de se railler et de se bousculer à l'envie, sans risque de dérapage.» (<http://www.afrik.com/article7095.html>)

Dans les pays fort islamisés,⁶² et ceux qui n'ont pas fait l'école, eux ne peuvent pas comprendre... Si une fille décide de faire ce genre de chose, personne ne peut l'en empêcher... Il faut lui envoyer des gardes du corps. Si on empêche trop la fille de bouger, c'est dangereux... Faire la fête, sortir avec ses amis, c'est souvent nécessaire, comme loisir, se distraire, et c'est pas forcément aller coucher qui est une distraction. Si vous la coincez trop, elle ne peut même pas se permettre d'aller faire la fête avec ses amis. Et là, si elle a l'occasion de sortir, elle se dit je vais faire pour aujourd'hui, pour demain, pour le mois prochain, et pourquoi pas même pour l'année prochaine. Elle va en profiter un maximum. On a constaté que à Ouaga les filles font leur jeunesse à partir de 12-13 ans, les filles fréquentent les shows, les anniversaires... mais chez nous ici c'est pas trop comme ça, c'est 14 ans, 16 ans. A 12 ans à Ouaga, elles sont de vraies « go » [jeunes filles]. Mais ces filles c'est rare qu'elles tombent enceintes. Vouloir trop coincer les gens, c'est pas la solution.

Noélie pense que trop de restrictions peuvent aussi mener à des comportements irresponsables, et donc à des grossesses indésirées. Elle va jusqu'à renverser l'argument et dire que plus on est libre jeune, moins il y a de problèmes. Nous ne sommes pas en mesure de vérifier cette affirmation, mais elle reflète de toute façon une idéalisation de la capitale, de la modernité et de la liberté à laquelle aspire Noélie.

Dans une classe de troisième, une jeune fille pense que l'application de traditions qui entravent la liberté peut mener à des grossesses hors mariage, mais voulues, par stratégie.

La fuite au mariage forcé amène les filles à faire un enfant hors mariage, avec celui qu'elle aime, pour être obligée de se marier avec lui.

- **Qui sont ces filles « mal éduquées » ?**

Ici, nous tentons de dresser un portrait type des filles mères telles que perçues par les nombreuses personnes qui ont accepté de nous parler. Les filles mères sont souvent considérées comme « mal éduquées », mais la société coutumière étant très normative (sans école), le type d'éducation évoqué n'est pas forcément en lien avec la scolarité.

Nous avons rencontré de nombreuses filles mères qui ont fréquenté ou fréquentent encore l'école. Aucun lien évident ne peut donc être établi avec le niveau d'instruction scolaire de ces filles. Néanmoins, de nombreuses personnes pensent que le profil d'une fille mère est en général celui d'une fille jeune, non scolarisée et livrée à elle-même. C'est ce que pense Ami Ouedraogo, qui travaille dans une association pour la protection de l'enfant :

Il y a plus de filles mères chez les filles qui ne vont pas à l'école. Dans le milieu scolaire elles sont plus conscientes, prévention avec le condom, et avec les études, les cours qu'elles reçoivent.

⁶² Pour Noélie, qui est catholique, l'Islam est synonyme de conservatisme et d'une éducation trop stricte. Il s'agit de son opinion personnelle. Pierre-Joseph Laurent (Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003) a montré que les protestants sont parfois très stricts au niveau de la morale des relations entre filles et garçons, c'est-à-dire plus sévères encore que dans la coutume mossi.

Rappelons-nous néanmoins du témoignage de Nicole, qui suggérait que le sujet de la reproduction devrait peut-être être abordé dans les classes des plus jeunes. Le proviseur du lycée Diongolo insiste sur l'instruction scolaire des filles, ainsi que sur leur âge.

C'est plutôt des filles non-instruites qui ramassent des grossesses comme ça. Et à l'école, c'est dans les petites classes, les yeux ne sont pas encore assez ouverts. J'ai rarement vu, rarement, des élèves de terminale.

Une idée qui apparaît souvent est qu'une catégorie particulièrement « vulnérable » serait celle des filles qui vendent des fruits ou d'autres aliments, qu'elles portent sur des plateaux posés sur leur tête. C'est ce que pensent entre autres Chantal Damiba, professeur, et Modeste Djerma, du service social de la mairie.

- *Alice : Quels sont les facteurs qui entrent en jeu ?*
- *Chantal Damiba : Celle qui est à l'école a déjà un minimum de connaissances. Il y a aussi le milieu même. Ce sont des filles qui jouent, sans repère familial, ou bien des petites vendeuses. Elles sont exposées aux petits marchands, ... Elles sont plus exposées dans l'informel là. Les garçons les attirent [avec des cadeaux ou de l'argent]. Elles sont plus vulnérables. Elles sont sans aucune information.*
- *Modeste Djerma : La catégorie la plus vulnérable, c'est dans le secteur informel, elles portent des plats de fruits, elles vendent... et là facilement une personne peut l'enceinter.*

Comme déjà mentionné plus haut, il n'est pas exclu de croire que c'est moins le manque d'information sur la contraception que la précarité qui pousse ces jeunes marchandes à avoir des relations sexuelles, (éventuellement non protégées) avec des hommes qui leur proposent de l'argent.

❖ L'avortement⁶³

Comment parler des grossesses indésirées sans évoquer l'avortement ? Il s'agit bien sûr d'un sujet fort tabou, sur lequel peu de gens ont accepté de se livrer. Tout d'abord, l'avortement est un délit puni par la loi, comme le dit Justin Hien, le directeur de l'Action Sociale.

L'avortement est interdit au Burkina. La loi ne le permet pas. Cela se fait, mais de façon clandestine.

Son collègue, Serge Kaboré, nous le confirme, en ajoutant qu'il existe beaucoup de lieux où c'est possible, sans pour autant les nommer. Les avortements clandestins sont réputés dangereux, voire fatals pour la mère. Parmi les personnes rencontrées au sein des associations ou dans tout autre contexte, personne n'a pu nous décrire de méthode précise ou nous indiquer de lieux où l'avortement est pratiqué. Certaines filles mères disent qu'elles ont été poussées à avorter

⁶³ Nous ne voulons en aucun cas insinuer que l'avortement est une pratique engendrée par la modernité et le progrès technique. Peu approuvée socialement, cette pratique a néanmoins existé de tous temps, même avant l'existence des moyens actuels.

par le père de leur enfant et qu'elles ont refusé, mais elles aussi disent ne pas avoir d'idée sur la manière dont se déroule un avortement clandestin.

Mais l'intérêt d'aborder le sujet de l'avortement, est de constater que l'environnement familial et social pourrait être assez propice à ce qu'une jeune fille qui tombe enceinte risque sa vie en avortant, pour échapper à la stigmatisation générale. Serge Kaboré défend cette idée.

Les filles-mères sont condamnées par la société. Elles veulent avorter pour ne pas avoir de problème. Mais l'enfant n'est pas un jouet. C'est de la prostitution qui ne dit pas son nom. Le problème avec l'entourage, c'est qu'il est ancré dans la tête des gens que l'enfant est le produit du mariage. Donc être fille mère, ce n'est pas normal.

Moussa Bonkoungou, le procureur de Ouahigouya, rencontré au palais de justice, nous explique le cas d'une mineure qui a été emprisonnée pour infanticide, acte qui a probablement été commis pour les mêmes raisons. Viviane Ouedraogo ajoute que certaines filles avortent, par peur de ne jamais trouver de mari si elles gardent l'enfant. Lors d'un débat dans une classe de 2^{ième}, les avis sont partagés. Une fille mentionne que les circonstances peuvent, d'une certaine manière, justifier un avortement. Les autres intervenants, des garçons, pensent que l'avortement est un meurtre punissable, et encore plus honteux que d'être fille mère, s'il est rendu public.

- *Alice : Entre les filles mères, l'avortement et l'abandon d'enfants, quelle est la moins mauvaise solution ?*
- *Un garçon : Les filles mères. Elles ont préféré le garder. Celles qui abandonnent leur enfant, c'est pas sûr que quelqu'un va venir le secourir. Avec l'avortement tu as des problèmes sur terre, c'est puni par le code pénal, et au ciel.*
- *Une fille : tout dépend des circonstances. Si la fille mère est chassée, elle n'a rien, comment elle va faire ? Ce n'est pas mieux d'avorter ?*
- *Un autre garçon : Le mieux c'est les filles mères : quand elles posent un acte, elles assument. C'est bien, il faut les féliciter.*

2. Les institutions

Dans cette partie nous allons tenter de camper la situation des filles mères par rapport à certaines institutions, qu'il s'agisse de l'école, de l'Action Sociale ou du monde associatif.

❖ Les filles mères et l'école

Pour commencer, intéressons nous à une institution qui, certes ne concerne pas toutes les jeunes filles, mais au sein de laquelle il arrive que des grossesses surviennent. Le portrait type de la fille mère est bien souvent, selon nos informateurs, celui d'une fille jeune, naïve et non scolarisée.

Cependant, le corps enseignant nous a parlé de tels cas, et nous avons vu en deuxième partie que des filles mères sont, ou étaient des élèves. Nous avons déjà abordé le thème de la diffusion des informations sur la contraception en milieu scolaire, et avons constaté que l'information se faisait peut-être trop tard. Dans cette section nous n'abordons plus ce sujet mais nous intéressons aux politiques générales adoptées par les établissements par rapport aux filles mères.

- **Un règlement plus souple mais...**

Nous avons eu l'occasion de discuter avec quelques personnes travaillant au sein d'établissements scolaires. Qu'ils soient proviseurs, directeurs, ou professeurs, ils ne partagent pas tous le même avis sur la réaction à adopter quand une élève tombe enceinte. De manière officielle, les filles mères peuvent poursuivre leur parcours scolaire, sans pénalité. Auparavant, il semblerait qu'elles étaient automatiquement exclues du système scolaire, alors qu'actuellement elle sont tout à fait *en droit* de poursuivre leurs études. Mais en pratique, il semble que ce n'est pas si évident pour ces jeunes filles de concilier études et maternité. Nous allons maintenant donner la parole au personnel de deux lycées de Ouahigouya. Nous pouvons constater de grandes divergences dans la politique générale adoptée par ces deux établissements par rapport aux filles mères.

Selon le proviseur du premier lycée (Diongolo), la politique de l'établissement serait de ne pas mettre de bâton dans les roues des élèves qui tombent enceintes mais de ne rien faire non plus pour les aider. Il s'agirait d'une attitude qui consiste à fermer les yeux sur cette situation spéciale, et à traiter l'élève exactement comme les autres, sans traitement de faveur, ni punition.

Tant qu'elle vient aux cours et qu'elle fait ses devoirs correctement, il n'y a pas de problème. Si une fois le bébé est malade, là, elle gère les conséquences. Elle ne peut pas justifier ça. On ne va pas lui dire que comme son enfant est malade, elle reste à la maison... Ah non. Sinon, ça voudrait dire que, quelque part, c'est comme si on encourageait ces choses-là. Il faut décourager d'autres filles qui seraient tentées de faire la même chose. Donc quand-même, on garde une certaine ligne de conduite. Donc la fille, elle prendra toutes les mesures pour que quelqu'un s'occupe de son bébé, et elle suivra les cours. On ne peut pas donner une dérogation spéciale à une fille, qui a son enfant malade. On ne peut pas tolérer ces choses.

Cette non prise en compte du phénomène est perceptible chez ce proviseur, qui affirme que ce n'est finalement pas une situation plus répandue actuellement qu'auparavant.

- Alice : *Est-ce qu'il arrive qu'il y ait des filles-mères ici en milieu scolaire ?*
- Proviseur lycée Diongolo : *Oui, ça existe*
- Alice : *Y en a-t-il plus actuellement qu'avant ?*
- Proviseur lycée Diongolo : *Non, non. On a des cas... c'est comme quand on parlait de la cigarette... Ce n'est pas répandu, car ce n'est pas un honneur pour une fille d'avoir un enfant avant un certain âge. Donc c'est quelque chose qui d'abord, n'est pas accepté, et pas seulement dans le milieu scolaire. Dans la ville, dans la famille... Ça fait un déshonneur pour la famille. Et quand il arrive à une mineure d'avoir un enfant, elle*

n'est pas très bien considérée par ses camarades, car elle est vue comme une fille légère. Ça fait que c'est pas tellement répandu.

Il justifie la rareté relative du phénomène par le fait qu'il déshonore à divers niveaux. Il postule que l'éducation stricte en famille constitue un frein efficace à l'occurrence de tels problèmes. On pourrait penser qu'il fait un lien raccourci entre le fait que cette situation est indésirable, et que donc par conséquent elle n'existe pas, ou très peu. Cela met la honte sur la famille, ça n'est pas valorisant et rend la jeune fille sans statut défini traditionnellement (ni fille, ni femme), donc cette situation dérangeante ne doit pas exister et n'existe pas. Cette vision des choses est assez surprenante car ce proviseur est la seule personne qui ne pense pas qu'il y a plus de filles mères maintenant qu'avant. Nous ne sommes bien sûr pas en mesure de vérifier ce qu'il en est réellement, ne disposant pas de données numériques sur le long terme à ce sujet, mais nous avons néanmoins pu constater que les mères célibataires sont considérées comme des cas en expansion par la grande majorité des gens. Le phénomène est selon lui si peu important, qu'il est difficile d'en déceler les causes.

Comme c'est pas un phénomène répandu, on ne peut pas trouver de cause, ça arrive, c'est accidentel. Bon c'est des relations normales entre hommes et femmes, bon ben ça peut arriver, par accident. Mais le phénomène n'est pas assez répandu pour qu'on en cherche les causes. L'année dernière il y a eu un seul cas, l'année d'avant aussi.

Il ne pense pas que les grossesses indésirées surviennent dans certaines couches sociales, mais il observe néanmoins que cela arrive plus souvent chez les plus jeunes, entre les classes de sixième et de quatrième (entre 12 et 14 ans). Il est intéressant de constater que le proviseur d'un autre lycée, le lycée Bogodogo, ne partage pas du tout les idées assez conservatrices prépondérantes au lycée Diongolo. S'il est d'accord sur le fait que ça arrive plus souvent aux plus jeunes, il constate par expérience que les cas sont plus fréquents maintenant, et que les cas sont plus nombreux dans les familles de paysans que chez des fonctionnaires. Notons que les règlements scolaires prévoient qu'un élève ne peut pas redoubler son année dans n'importe quelle condition : il doit avoir une moyenne minimum sur toute l'année de 7/20. Si une fille mère doit s'absenter des cours en fin de grossesse, pendant l'accouchement et durant l'allaitement de son enfant, ces absences sont considérées comme injustifiées et font également baisser la moyenne des notes de l'année, pouvant ainsi entraîner le renvoi définitif de la jeune fille. Contrairement à la politique de l'autruche adoptée au lycée Diongolo, le lycée Bogodogo semble préconiser des mesures d'accompagnement pour ces jeunes mamans pour éviter leur décrochage scolaire.

Généralement on essaie, dans la mesure du possible, de ramener la fille à l'école. Même si elle n'a pas la moyenne requise, on tient compte de la situation. Si elle a une bonne moyenne aussi elle peut passer. On fait tout pour la retenir à l'école. (...) Vous pouvez avoir des documents médicaux si vous êtes malades, pour demander une année blanche. Mais comme la grossesse n'est pas une maladie, ça veut dire que vous ne pouvez pas avoir les documents vous permettant d'avoir l'année blanche. Conclusion : les absences sont considérées comme des absences sanctionnées, et en fin

d'année on vous renvoie. Ce n'est pas dit explicitement qu'on vous renvoie, mais les absences font qu'on vous renvoie. Encore maintenant c'est un peu assoupli. Car il y a des associations qui luttent pour le droit des filles, la scolarisation des filles. Ces associations sont allées un peu contre ça, de sorte qu'on ne renvoie plus comme ça. Mais il n'y a pas un texte qui nous oblige à les garder aussi. Nous on aurait souhaité qu'il y ait un texte qui dit que si la fille est en grossesse, il ne faut pas la renvoyer. Il arrive qu'on se dise qu'il faut qu'on aide la jeune fille à supporter ça, car ce n'est pas souvent de sa faute, ça peut arriver.

L'esprit de ce lycée semble être relativement axé sur l'ouverture et la prise en compte des réalités. Contrairement aux professeurs du lycée Diongolo, qui n'interviennent pas dans la vie privée des élèves (selon les dires du proviseur de ce lycée), les professeurs du lycée Bogodogo tenteraient d'instaurer un dialogue :

- *Alice : Quelle est la réaction des professeurs ?*
- *Censeur : Beaucoup sont plus souples. Il y en a même qui essaient de leur donner conseil. On se dit que ce n'est pas de leur faute. Il y a tout un environnement qui a été favorable à ce genre de situation. On essaie de leur donner conseil, qu'elles évitent d'avorter. Les professeurs essaient de les accompagner, tout en disant aux autres de ne pas suivre le même chemin.*

De plus, Chantal Damiba, une professeur du lycée est marraine d'une ONG féminine. Elle relate quelques histoires où l'association est intervenue dans des cas où la fille a des problèmes avec sa famille à cause de sa grossesse. Elle aurait joué un rôle de médiateur pour que la fille puisse réintégrer sa famille et poursuivre sa scolarité. Chantal Damiba constate que beaucoup sont contraintes d'arrêter l'école, même si elles ne sont pas exclues explicitement par le règlement.

- *Alice : Que pensez-vous du règlement ? Est-ce suffisant ?*
- *Chantal Damiba : Oui il faudrait un soutien. Elles ne sont pas exclues par le règlement mais elles se sentent exclues d'elles-mêmes. S'il n'y a pas de soutien, elle n'a pas quelqu'un à qui laisser l'enfant.*

Pour conclure cette section consacrée aux écoles, nous pouvons dire que les attitudes adoptées ne semblent pas les mêmes d'un établissement à l'autre, et que le sentiment d'exclusion des filles mères peut être atténué ou renforcé en fonction de la souplesse relative de la politique du lycée. Une politique souple ne va pas forcément mener à la réussite scolaire d'une fille mère, qui a des nouvelles responsabilités qui demandent du temps et qui peuvent nuire à la qualité de son étude, mais donne néanmoins à la jeune fille une chance d'achever son parcours scolaire, sans la punir en lui fermant les portes d'emblée.

❖ Les services sociaux

• L'Action Sociale

Nous avons déjà évoqué l'existence de ce service public, qui a pour objectif de venir en aide aux gens en difficulté. Cette institution comprend plusieurs services qui correspondent à différents domaines : la justice, la santé, l'PAEMO (action éducative en milieu ouvert, le service de la promotion et de la protection de l'enfant et de l'adolescent, et Yam Latuma (école de couture pour l'insertion des filles). L'action sociale offre la possibilité aux mamans dont l'enfant n'a pas été reconnu par le père d'effectuer une analyse sanguine du présumé auteur de la grossesse. Cette analyse peut être effectuée lorsque l'enfant a atteint l'âge de six mois. En attendant cette échéance, l'homme désigné par la mère doit lui donner de l'argent lui permettant de prendre l'enfant en charge. Si plusieurs hommes sont désignés, ils se partagent les frais, et lorsque l'identité du père est mise à jour, il doit rembourser les autres. Le vrai père doit par la suite financer la prise en charge de son enfant. L'aide offerte par l'action sociale est donc essentiellement d'ordre matériel. Andréa Forogo, qui travaille au sein du service justice de l'Action Sociale explique :

Moi je vais faire une tentative de réconciliation d'abord. Si ça échoue, faire au moins en sorte que le père puisse reconnaître l'enfant. Mais on ne peut pas obliger quelqu'un à aimer quelqu'un, on tente seulement.

Si ce service part de bonnes intentions, il n'est pas toujours très efficace pour venir en aide aux filles mères, en raison notamment de deux obstacles majeurs. Premièrement, de nombreuses filles n'ont tout simplement pas connaissance de l'existence du service, par manque d'information. Nous l'avons constaté en discutant avec de nombreuses jeunes filles, mais aussi par le biais de sources plus officielles, comme par exemple le procureur de Ouahigouya, Moussa Bonkoungou.

Parfois les gens ne savent pas qu'il est possible de venir ou pas. Souvent les gens ignorent la procédure.

Et en second lieu, il semble que le recours à ce service public revient à une exposition du problème, qui n'est pas la bienvenue dans un contexte où la honte est bien souvent le problème majeur causé par la grossesse d'une jeune fille non mariée. L'avantage matériel découlant de la prise en charge de l'enfant par son père ne semble pas l'emporter sur le désavantage notoire qu'entraîne une publicité supplémentaire du problème qu'on a plutôt envie de cacher. Nous pouvons ici utiliser la notion de stigmaté, étudiée par Erving Goffman.⁶⁴ Pour cet auteur, le stigmaté correspond à toute caractéristique propre à l'individu qui, si elle est connue, le discrédite aux yeux des autres ou le fait passer pour une personne d'un statut moindre. Un entretien avec le procureur nous a permis de confirmer que l'effet stigmatisant du recours au service de l'Action Sociale nuit à son accessibilité.

⁶⁴ Goffman, E, *Stigmaté, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les éditions de minuit, 1975

- Alice : Y a-t-il souvent des plaintes pour demande de reconnaissance de paternité ?
- Moussa Bonkounougou : Oui, beaucoup !
- Alice : Elles ont quel âge ?
- Moussa Bonkounougou : Des majeures. On n'a pas encore eu de mineures.
- Alice : Ca arrive pourtant souvent chez les mineures ?
- Moussa Bonkounougou : La mentalité ici fait que c'est très difficile, les gens ont honte. C'est très grave pour la famille, on ne veut pas que les gens sachent. On va même la déplacer, la mettre chez les grands-parents, parce que c'est un scandale pour la famille. Tu vas trouver une solution pour envoyer ta fille au village. On la met dans la famille maternelle, car dans la famille paternelle les gens ne vont jamais accepter... quand ça ne va pas on va dans la famille maternelle. (...) Dans les villages, c'est un sujet tabou, c'est la honte, on ne veut pas que les gens sachent. Si on envoie ça sur la place publique... c'est le scandale, le déshonneur. Même dans les villes.

- **Le service social de la mairie : un problème de visibilité par le public**

Ce service existe depuis 2002 et a, selon son responsable, Modeste Djerma, les mêmes activités que l'action sociale, mais avec un champ d'action limité à la commune.

On a le même public cible. Ce service dépend de la mairie. Mais le public ne sait pas que la mairie a ce rôle. Pourtant, la mairie a un site Internet pour montrer les activités de la commune. Et ses différents services.

Il nous semble qu'utiliser Internet comme moyen de communication avec les citoyens n'est pas des plus adéquats dans une ville où il existe environ trois endroits où il est possible d'utiliser des ordinateurs connectés. Modeste Djerma déplore la méconnaissance du service par le public, mais nous parle seulement d'Internet comme moyen de signaler son existence. Il n'existe pas de journal, ni d'autre moyen de communication plus visible. Durant toute la durée de notre enquête, personne ne nous a parlé de ce service, qui semble en effet méconnu de tous.

❖ Les associations

- **Un constat : la rareté de la prise en charge des filles mères par les associations**

Ouahigouya est une ville où foisonnent organisations non gouvernementales et associations en tous genres. Nous avons tenté d'entrer en contact avec certaines d'entre elles, afin d'évaluer l'importance de la prise en charge des filles mères par le monde associatif, qu'il s'agisse de leur réinsertion, ou de la prévention et sensibilisation. Nous avons constaté que si de nombreuses associations s'intéressent à la cause féminine en général, aucune ne semble s'occuper spécifiquement des filles mères. Les associations qui promeuvent l'émancipation féminine ne sont pas rares. Elles tentent souvent

d'encourager l'indépendance économique des femmes en leur prêtant des petites sommes leur permettant d'investir dans des activités génératrices de revenus, ou en leur proposant des formations professionnelles (de la couture par exemple). Seule la directrice d'une association nous a prétendu avoir un volet spécifique aux filles mères. Il s'agit de l'association «NOS ENFANTS». Il s'agit de l'association évoquée en première partie, qui dit organiser des réunions hebdomadaires, réunissant 50 filles mères de Ouahigouya, à qui seraient octroyés des micro-crédits et d'autres avantages matériels. La trop courte durée de notre présence à Ouahigouya ne nous a pas permis de vérifier la régularité de ces réunions, l'intérêt et l'utilité de leur contenu, ni le fonctionnement de ce groupe, mais nous avons quelques raisons de douter du sérieux de ce volet consacré aux filles mères, qui semble plutôt être une vitrine politique.

Différent des organisations pour la promotion féminine, le centre «LA VIE » est un centre bénévole protestant. Ce centre accueille toutes sortes de personnes marginalisées, sans ressources, chassées de chez elles, droguées...Quelques filles mères également arrivent au centre. Tout nouvel arrivant doit suivre le processus qui se compose de deux phases. La première est une phase de réhabilitation, qui consiste à remettre en ordre ce qui est désordonné. (les filles mères représentent un désordre car elles ne sont pas mariées). Si une fille mère vient à «LA VIE», elle va essayer de changer sa vie et de suivre le droit chemin préconisé par l'organisation protestante aux règles de vie assez strictes (dont l'obligation de se marier avec quelqu'un qui est également protestant). La seconde phase est une phase de réinsertion. La personne apprend une activité. Pour les filles, c'est la savonnerie, la couture. Cette deuxième phase, c'est toute la vie. Cette organisation accueille les filles mères en tant que marginales, et essaie de les insérer dans un mode de vie qui lui est propre, assez différent du reste de la société. On ne peut donc pas vraiment parler d'un travail de réinsertion dans la société en tant que telle, mais plutôt d'une conversion religieuse, par laquelle les nouveaux arrivés deviennent membres d'un groupe assez fermé.⁶⁵

- **Les causes de cette rareté : quelques pistes**

Au vu de la rareté, voire l'inexistence de la prise en charge des filles mères par le monde associatif, nous estimons intéressant de tenter de comprendre les raisons de ce désintérêt. Sans prétendre trouver la bonne et unique explication, nous avons essayé de dégager quelques pistes.

⁶⁵ Comment ne pas faire le lien avec les Pentecôtistes étudiés par Pierre-Joseph Laurent ? (Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003).

Patricia Daboné, veuve depuis l'âge de 38 ans, a fondé une association pour venir en aide aux veuves de Ouahigouya. Elle reconnaît que les filles mères ont également besoin d'être aidées, mais explique les difficultés que cela représente.

Les filles mères, je les ai laissées avec l'action sociale. Parce que c'est très compliqué avec les filles mères, vraiment compliqué. (...) Chez les filles mères, elles ont beaucoup de problèmes psychologiques financiers...social...c'est trop ! C'est très difficile. Alors qu'avec les veuves, on se débrouille un peu mieux, on se comprend, puisque moi-même je suis veuve, c'est plus facile pour moi.

Quelques personnes dénoncent les vices de fonctionnement du monde associatif. Ainsi Serge Kaboré, du service santé de l'Action sociale dénonce l'inefficacité des nombreuses associations de Ouahigouya.

Ici il y a beaucoup d'associations, mais en réalité, la plus grande partie ne fait rien. C'est difficile de coordonner toutes les activités. Tout le monde a peur que l'autre fasse la même chose que lui. C'est comme une concurrence. Le problème crucial est que les gens qui composent ces associations n'ont pas de compétences. Par exemple pour l'excision et le sida. Et aussi ça dépend des financements extérieurs : par exemple il n'y a pas beaucoup de sensibilisation pour la drogue. Ça dépend d'un phénomène de mode.

Le phénomène de mode relevé par Serge Kaboré l'est aussi par Viviane Ouedraogo, directrice d'un centre de formation féminine, qui explique cela aussi par la disponibilité de financements.

L'Etat burkinabé n'a pas un volet financement pour l'appui des filles mères. Raison pour laquelle, de ce côté là, les gens ne se penchent pas. A la télévision, quand on verra qu'un état met à la disposition de l'état burkinabé autant de millions pour œuvrer dans le domaine des filles mères, là vous verrez des associations qui vont pousser. Regardez pour le problème du sida, il y en a une multitude.

Ami Ouedraogo, secrétaire générale adjointe d'une association qui a précisément la prévention et la détection du sida dans ses compétences reconnaît aussi que la concurrence entre association joue là où de l'argent est disponible.

- *Alice : Est-ce que vous remarquez parfois une concurrence entre les associations, qui veulent s'occuper de la même problématique ?*
- *Ami Ouedraogo : Oui. Là où il y a beaucoup de financement tout le monde court vers cette activité-là. Par exemple pour la lutte contre le VIH, il y a beaucoup d'associations qui ont créé pour avoir des activités de sensibilisation, tout ça.*

Le problème devient alors de comprendre pourquoi les filles mères intéressent si peu les bailleurs de fonds, qui préfèrent mettre de l'argent au service de la lutte contre le sida. Une piste personnelle est que la lutte contre le sida serait plus « politiquement correcte » que l'aide aux filles mères, les filles mères étant globalement considérées comme coupable par la société, contrairement aux victimes du sida, vis-à-vis desquelles il est plus facile d'éprouver de l'empathie. Ami Ouedraogo semble considérer aussi que les filles mères sont plus coupables que les malades du sida, sans trop savoir expliquer pourquoi, puisque ces deux situations sont finalement des conséquences possibles du même acte.

Oui, la fille mère est plus coupable car elle peut prévenir ça. Mais le sida aussi la personne est coupable mais d'une autre manière...

❖ En guise de conclusion sur les institutions

Il semble qu'il y a un manque d'adéquation entre les associations existantes à Ouahigouya et les problèmes sociaux réels rencontrés par la population. De nombreuses associations se lancent dans la lutte contre l'excision, le sida ou dans le développement d'activités pour les femmes, car de telles problématiques reçoivent beaucoup l'attention des bailleurs de fonds et débloquent donc des financements. Il semble que les associations sont plus le reflet de la volonté des décideurs politiques que des besoins effectifs des citoyens.

Un autre problème inhérent aux structures est que le simple fait de demander de l'aide à l'une d'entre elles est stigmatisant. Or, les filles mères sont réellement marginalisées, car contrairement à certaines catégories comme les enfants de la rue ou les handicapés, elles sont davantage vues comme responsables de leur situation que comme victimes. D'où le rôle important que pourrait jouer la sensibilisation, d'une part pour changer les mentalités et minimiser le rejet social dont elles sont victimes, et d'autre part pour éviter ce genre de grossesses indésirées qui viennent briser le parcours de vie de ces jeunes filles. Il nous semble important de ne pas axer la sensibilisation uniquement en milieu scolaire, mais aussi de toucher les milieux analphabètes, où le problème est crucial. De même, une responsabilisation des garçons semble indispensable.

Néanmoins, notons qu'une grande prudence est de mise pour mener à bien des campagnes d'informations, en particulier à propos de sujets touchant la sexualité. Bernard Taverné⁶⁶ souligne le risque important de mauvaise interprétation de l'information, si elle est mal formulée et non adaptée à la population concernée. Dans le cas de la prévention contre le sida, selon lui, l'utilisation de la formule « fidélité ou capote » évoque une valeur morale, ce qui mène à une ambiguïté :

« Faire appel à la notion de fidélité, comme à n'importe quelle autre valeur morale (...) dans les messages d'information contre le sida, conduit à des messages ambigus. A une valeur morale précise ne correspond pas un ensemble de comportements universellement identiques. La morale se fonde sur les impératifs du Bien et du Mal, ils sont éminemment variables selon les sociétés. De plus, les messages qui inscrivent la prévention de la transmission du virus dans le domaine de la moralité enferment les victimes du sida dans le carcan de l'accusation ; ils cautionnent l'idée que la maladie est une sanction due au non-respect des règles morales élémentaires ».

⁶⁶ Taverné, B, *Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso*. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*, 1998, p 522

Il insiste également sur le fait que les outils d'information doivent s'adapter aux sociétés auxquelles ils s'appliquent.

« Parce que la communication sanitaire sur le sida concerne au premier plan le domaine de la sexualité et que chaque société et chaque groupe social érige ses propres normes et valeurs à ce sujet, il faut, par principe, considérer avec méfiance tout transfert d'outil d'information conçus dans un contexte social vers une autre société. »

Conclusion générale

La très courte durée de notre travail de terrain ne nous a pas empêchés d'approcher de nombreux thèmes dignes d'intérêt. Rappelons qu'il s'agissait de notre première étude de terrain abordée d'un point de vue anthropologique, et que tant la méthode à adopter sur le terrain que le travail interprétatif étaient pour nous tout à fait inédits. Nous ne prétendons donc pas innover énormément sur le fond théorique, mais nous nous sommes avec plaisir nourris de la littérature existante, qui a permis de mieux comprendre la complexité du terrain.

Le sujet de départ de notre étude est la situation des mères célibataires à Ouahigouya, leur vécu, et l'ensemble des représentations qui y sont associées. Le thème des filles mères, sujet de notre étude, est à situer dans un contexte bien particulier, et mérite donc une approche différente de celle que nous pourrions avoir dans nos sociétés occidentales. Ouahigouya est une petite ville émergente du Sahel où coexistent divers univers normatifs, qui se concurrencent mais sans s'éliminer mutuellement. Cela rejoint l'hypothèse forte de Pierre-Joseph Laurent de « modernité insécurisée » : les modes coutumiers sont mis à mal, et en même temps, l'Etat de droit ne peut pas tout. L'accumulation fait peur à tout le monde : les lésés sont jaloux, et ceux qui accumulent se sentent jalouxés. La situation est celle d'un mode de régulation hybride.

« La ville émergente du Sahel, et plus particulièrement certaines de ses institutions, offre une ouverture sur le monde que la modernité promet. Cette ouverture fait miroiter la transformation radicale du « moi » et une nouvelle identité collective qui semble s'établir dans un contexte où la participation de beaucoup à la consommation et l'accès aux richesses se réduisent souvent à une vitrine. »⁶⁷

Après avoir introduit le sujet en première partie, nous avons donné la parole à Alima, Viviane, Nicole et Ramata. Elles ont en commun d'avoir accouché lorsqu'elles étaient encore relativement jeunes et non mariées. Mais la similitude s'arrête souvent là. Le motif et les conditions de la grossesse, le niveau scolaire, le milieu familial, l'exclusion sociale et familiale, les difficultés rencontrées, la volonté de s'en sortir, l'ignorance, le niveau de précarité, le sentiment de culpabilité sont autant d'éléments qui diffèrent d'une fille à l'autre. Ces parcours individuels nous permettent de saisir la complexité et la variété des cas.

⁶⁷ Laurent, P-J., Stratégies populaires dans une ville émergente et système des valeurs partagées, in Analyse pluridisciplinaire d'une ville émergente : Ziniaré au Burkina Faso, Louvain-le-Neuve, Académia, 2003 (avec P-J Laurent, F. Dassetto, A. Nymba et B. Ouedraogo, P. Sebahara) p. 424

C'est en troisième partie que nous avons essayé de comprendre les représentations qui sont associées aux filles mère à Ouahigouya, en donnant la parole à divers acteurs de la ville de Ouahigouya. Certaines grandes idées sont ressorties des divers témoignages recueillis.

Un thème récurrent est que le nombre de cas de mères célibataires est en augmentation, et que ce phénomène de mieux en mieux accepté et banalisé, serait la conséquence directe du développement et de l'avènement des valeurs occidentales. Ceci se ferait au détriment de la coutume, souvent idéalisée. La modernité et le développement sont bien souvent considérés par nos informateurs comme un tout qui est venu *remplacer* la tradition. Mais la réalité semble bien moins simpliste et dichotomique que cela. Il est nécessaire de nuancer les propos parfois un peu tranchés entre un « avant » idéalisé et un « maintenant ». L'« avant », souvent mentionné, semble se référer à la norme coutumière, telle qu'elle *devrait* être appliquée, mais la réalité s'en éloigne bien souvent. Et cet écart à la norme n'est probablement pas un phénomène spécifiquement contemporain, mais a sans doute toujours existé, même si bien sûr de réelles transformations et évolutions ont continuellement lieu. Dans le contexte d'empilement normatif décrit plus haut, le développement évoqué par nos informateurs peut plutôt être compris comme un chaos, que Pierre-Joseph Laurent⁶⁸ qualifie de « modernité insécurisée » : une sorte de société plus ou moins sans règles, car la coutume est défaite, mais l'Occident est très loin.

La pauvreté semble être un facteur qui favoriserait la marchandisation de l'accès à la sexualité des filles, qui en retour utilisent leur beauté (éphémère) comme gagne pain. Mais la pauvreté évoquée n'est pas de nature ni d'intensité univoques. Il y a d'une part les filles qui vendent leur sexualité dans une optique de survie, pour acheter de la nourriture. Et d'autre part, certaines filles dont les besoins primaires et vitaux sont comblés, suivent des hommes contre de l'argent ou des cadeaux dans le but d'être branchées, à la mode et désirables. Une hypothèse très plausible est que les filles issues de la première catégorie ont un pouvoir de négociation très faible, et acceptent probablement plus facilement des relations sexuelles sans protection. Elle sont en situation de demande, de l'argent est nécessaire immédiatement. La valeur accordée à l'avenir est infime, et les risques d'une grossesse future, même s'ils sont connus, paraissent moins importants que la nécessité immédiate de se nourrir, car ils sont différés dans le temps. La seconde catégorie de filles, qui veulent être à la mode, sont plutôt dans une logique d'« apologie du paraître ». C'est notamment les médias qui déclencheraient la prise de conscience chez les jeunes, qu'il existe un autre mode de vie ailleurs,

⁶⁸ Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003

qu'on peut avoir plus, être plus libre. En un mot, un mécanisme de réflexivité induit la prise de conscience de leur pauvreté relative, même si en absolu leur situation n'a pas changé.

Nous avons constaté, chez les filles mères, une méconnaissance de la sexualité et de la contraception, qui peut s'expliquer notamment par la difficulté d'aborder ces sujets tabous en famille. Mais l'ignorance ne peut pas, à elle seule, être mise en cause dans les grossesses indésirées. En effet, d'autres cas de figure sont envisageables : il se peut que des jeunes soient au courant des risques de grossesse (ou MST), mais que, emportés par l'excitation du moment et le goût de l'expérience, ils aient tout de même des relations sexuelles non protégées. Un autre cas fort crédible est celui, mentionné ci-dessus, d'une fille très pauvre, disposant d'un faible pouvoir de négociation. Nous voulons insister ici sur le fait que la naïveté des jeunes filles n'explique pas, à elle seule, l'occurrence de grossesses non voulues. Le manque d'information est certes un facteur pouvant favoriser ces cas, mais n'est pas une condition *sine qua non*.

Si beaucoup déplorent une certaine normalisation de la situation du fait de l'assouplissement des traditions, les idées sur les filles mères restent néanmoins très tenaces. Ces lieux communs contribuent fortement à la marginalisation et à la stigmatisation de ces jeunes filles, et donc à leur souffrance quotidienne. Elles sont bien souvent considérées comme responsables de leur situation, bien plus que le père de leur enfant. Si souvent les garçons voient les filles comme des tentatrices dans leurs tenues provocantes, qui ne pensent qu'à l'appât du gain en multipliant les relations, les garçons sont, selon les filles, trop intéressés par le sexe, et sont infidèles. En plus de la culpabilité qui leur incombe, les filles mères ont bien souvent une image de filles faciles dénuées de toute pudeur, *qui vont dans le lit facilement*. Le jugement des garçons et des hommes est bien souvent sans nuance et très sévère. Leur grossesse font d'elles des filles à la valeur diminuée. Elle se sentent différentes physiquement, mais ressentent aussi une perte de statut. L'idée de place perdue nous semble très pertinente. Elles ont quitté un statut, sans en acquérir un autre. Elles sont dans une situation inconfortable, encore à la maison, mais avec un enfant. Fille mère, c'est une situation qui en théorie n'existe pas, et qui est comme une tache au milieu du schéma familial « naturel », où la fille va vivre dans la cour de son mari, pour devenir femme. L'enfant appartient au lignage de son père, et n'a donc rien à faire dans la cour maternelle. Cela est assez évident dans une société patrilinéaire, où le statut et l'appartenance se transmettent à travers le père.

Le désordre engendré par cette situation indésirable met la honte sur la famille entière. La situation est d'ailleurs beaucoup mieux acceptée si le père reconnaît l'enfant et que la fille va vivre chez lui, car un mariage futur qui permettrait de tout remettre dans l'ordre est envisageable. Une alternative pour ranger ce désordre, est que la fille mère « trouve » un mari, autre que le père de son enfant. Nous avons vu dans la seconde partie qu'effectivement les filles mères aspirent comme les autres au

mariage. Il semble que l'objectif commun de ces différentes filles est de gagner la reconnaissance sociale de leur statut de femme, et ne plus errer inconfortablement dans cet entre-deux. Pour certaines, dans l'espoir optimiste de « trouver » un mari qu'elles aiment et mener un vie agréable, pour d'autre, avec la simple volonté de fuir la pression familiale. La situation particulière de modernité insécurisée fait que ces filles ne peuvent pas simplement quitter leur famille, car la dépendance mutuelle et le recours potentiel à l'entourage restent la manière la plus sûre d'assurer leur survie.

Dans ce contexte, il semble que ce n'est plus le mariage coutumier comme tel qui est valorisé. L'attrait d'une forme de modernité va dans le sens de la recherche d'une plus grande liberté, comme le choix du conjoint par exemple. Mais de nombreux traits du mariage coutumier sont encore bien présents. Ainsi apparaît un paradoxe : le mariage qui peut être considéré comme un moyen de fuir la pression familiale, ne peut bien souvent avoir lieu sans le consentement des aînés de la famille.

Les différents acteurs de la société mettent fréquemment en cause l'éducation des parents, qui seraient beaucoup trop laxistes. De nouveau sont remises en cause les valeurs occidentales empreintes de liberté qui viendraient s'imposer, au détriment de la tradition. Pour mieux comprendre le recul de l'autorité parentale souvent dénoncé, intéressons-nous au contexte dans lequel a été réalisé ce travail de terrain. C'est celui d'une ville où les pouvoirs coutumiers se trouvent partiellement contestés par d'autres sources d'autorité de pouvoir sans pour autant disparaître. L'autorité parentale est mise en concurrence avec la modernité, les différentes églises, les autorités politiques, les associations de développement,... et perdent leur monopole. On conçoit aisément que les jeunes aspirent au changement d'autant que certains effets de la globalisation traversent aujourd'hui le plateau mossi. La désobéissance des filles à leurs parents, souvent évoquée également, semble être un révélateur de l'utilisation opportuniste des règles, parfois contradictoires, qui régissent la société.

Dans la troisième partie de ce travail, nous avons passé en revue diverses institutions de Ouahigouya, afin de dresser un bilan de la prise en charge des filles mères. Il en ressort que les lycées n'adoptent pas tous la même attitude par rapport à ces jeunes filles. Les filles mères ne sont désormais plus exclues d'office du système scolaire, mais il appartient à la direction de chaque établissement d'adopter une politique favorable ou non à la poursuite des études des élèves qui deviennent mamans. Quant à l'Action Sociale (service public), elle offre la possibilité aux filles qui sont abandonnées par l'auteur de leur grossesse d'effectuer un test de paternité, qui leur permet de recevoir une sorte de pension alimentaire de la part du père de l'enfant. Mais plusieurs témoignages de filles mères nous ont prouvé l'inefficacité d'un tel service : premièrement, de nombreuses filles n'ont tout simplement pas connaissance de l'existence du service, par manque d'information, et en

second lieu, l'avantage matériel découlant de la prise en charge de l'enfant par son père ne semble pas l'emporter sur le désavantage notoire qu'entraîne une publicité supplémentaire du problème qu'on a plutôt envie de cacher. Nous nous sommes ensuite intéressés au monde associatif, foisonnant à Ouahigouya. Nous avons constaté qu'aucune association ne semble s'occuper spécifiquement des filles mères. Quelques informateurs nous ont fourni des pistes d'explication à ce vide, en dénonçant certains des vices de fonctionnement inhérents au monde associatif.

Notre cheminement nous a amenés à effleurer une multitude de sujets complexes, dont chacun mériterait une analyse plus approfondie. De même, la rédaction de ce travail nous a donné envie de nous pencher sur d'autres sujets auxquels nous n'avions pas spécialement songé lors des quatre semaines à Ouahigouya, ou que le manque de temps nous a empêchés d'aborder. Il serait en effet intéressant de se renseigner davantage sur les sujets délicats de l'avortement et de l'infanticide, qui peuvent probablement être une conséquence de la pression sociale dont souffrent les filles mères. De même, un suivi sur le long terme du vécu des filles mères nous permettrait de percevoir une éventuelle évolution de leur situation. Il serait également pertinent de se pencher sur le cas des *filles et fils* des filles mères, afin de voir comment sont considérés ces enfants qui vivent dans la cour maternelle au moins au début de leur vie, et qui ne sont donc pas à leur place. Enfin, nous aurions aimé pouvoir recueillir les témoignages d'une fille mère et plusieurs personnes de son entourage direct. En effet, approfondir un cas en particulier aurait peut-être permis de mieux saisir les pressions familiales souvent évoquées. Déjà sur place nous y avons pensé, mais nous avons été confrontés à un problème éthique.

Nous avons tenté d'approcher la famille de Nicole, mais nous nous sommes demandés si notre intrusion dans ce problème familial n'allait pas mettre à mal la jeune fille, qui nous avait confié auparavant qu'elle se faisait régulièrement maltraiter par ses parents et ses frères depuis cette grossesse non voulue, qui avait déshonoré la famille. Nous avons préféré demander clairement à Nicole ce qu'elle pensait d'un éventuel entretien avec sa famille. Elle nous a dit qu'elle préférerait éviter que nous parlions de cela. Nous avons donc renoncé à cet entretien qui avait pourtant un potentiel non négligeable en terme d'informations supplémentaires pour notre travail. Cet exemple ne fait qu'illustrer le caractère très personnel des décisions à prendre face aux réalités sur le terrain, lorsque le chercheur est déchiré entre la décision d'augmenter le savoir anthropologique, au nom de la science, et celle d'être bien dans ses bottes et d'agir au mieux, selon ses propres convictions et valeurs.

Pour terminer, l'élaboration de ce travail nous a beaucoup appris, tant méthodologiquement qu'humainement. Le terrain ethnographique est une véritable expérience de vie, qui demande un investissement personnel intense, mais qui apporte bien plus que des données. Ce premier terrain ne s'est pas déroulé sans maladresses, mais représente une belle initiation au regard anthropologique. Cela nous a permis d'entrer en contact avec une autre manière d'être au monde, et aussi de réfléchir à la nôtre.

Bibliographie

- Badini, A, *Naître et grandir chez les Moosés traditionnels*, Paris-Ouagadougou, Sépia, 1994
- Bonnet, D, *Corps biologique, corps social. Procréation et maladies de l'enfant en pays mossi, Burkina Faso*, Paris, ORSTOM, coll. « Mémoires » n°110, 1988
- Capron, J, Kohler, J-M, *Migration de travail et pratique matrimoniale ; introduction, exploitation de l'enquête par sondage*, Ouagadougou, ORSTOM, t.1 : p 63. T.2 : p198, 1975
- Deliège, R, *Anthropologie de la famille et de la parenté*, Paris, Armand Colin, 1996
- Fainzang, S, Journet, O, *La femme de mon mari*. Paris, L'Harmattan, 1989
- Goffman, E, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les éditions de minuit, 1975
- Izard, M, *Temps in Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Sous la direction de Bonte, P, et Izard, M, Presses Universitaires de France, 1991, p 102
- Izard, M, *Colloque sur les cultures voltaïques*, Sonchamp, 1967
- Kilani, M, *Introduction à l'anthropologie*, Lausanne, Payot, 1992
- Kohler, J.-M. *Activités agricoles et changements sociaux dans l'Ouest Mossi*, Paris, ORSTOM, coll. « Mémoires » n° 46, 1977
- Lallemand, S, *Une famille Mossi*, Ouagadougou, Recherches Voltaïques n°17, 1977
- Laurent, P-J, *Une association de développement en pays mossi, le don comme ruse*, Paris, Karthala, 1998
- Laurent, P-J, *Les pentecôtistes du Burkina Faso. Mariage, pouvoir et guérison*. Coédition IRD-Karthala (col. Hommes et sociétés), 2003
- Laurent P-J., *Entre ville est campagne : le big man local ou la « gestion coup d'Etat » de l'espace public*, politique africaine, n°80, déc. 2000
- Olivier de Sardan, J-P. *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris Karthala, 1995
- Pageard, R, *Le droit privé des Mossi. Tradition et évolution*, Ouagadougou/Paris, CVRS/CNRS, T, Recherches Voltaïques n°10-11, 1969
- Le petit Robert*, Le Robert, Paris, 1993
- Taverne, B, *Stratégie de communication et stigmatisation des femmes : levirat et sida au Burkina Faso*, Sciences Sociales et Santé, Vol.14, n°2, 1996

Taverne, B, Valeurs morales et messages de prévention : la « fidélité » contre le sida au Burkina Faso. Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo & Moriba Touré (Eds.) Vivre et penser le sida en Afrique, 1998

Site internet :

<http://www.afrik.com/article7095.html>